



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



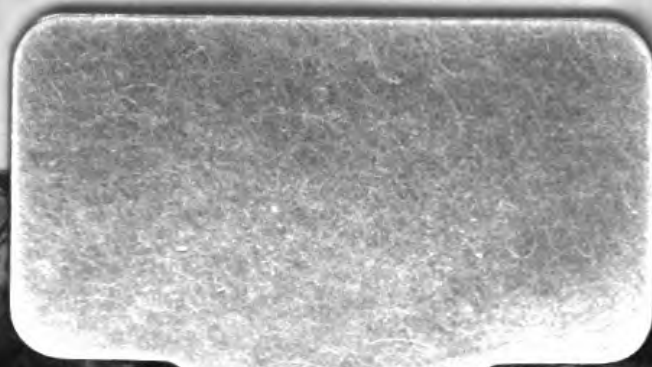
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



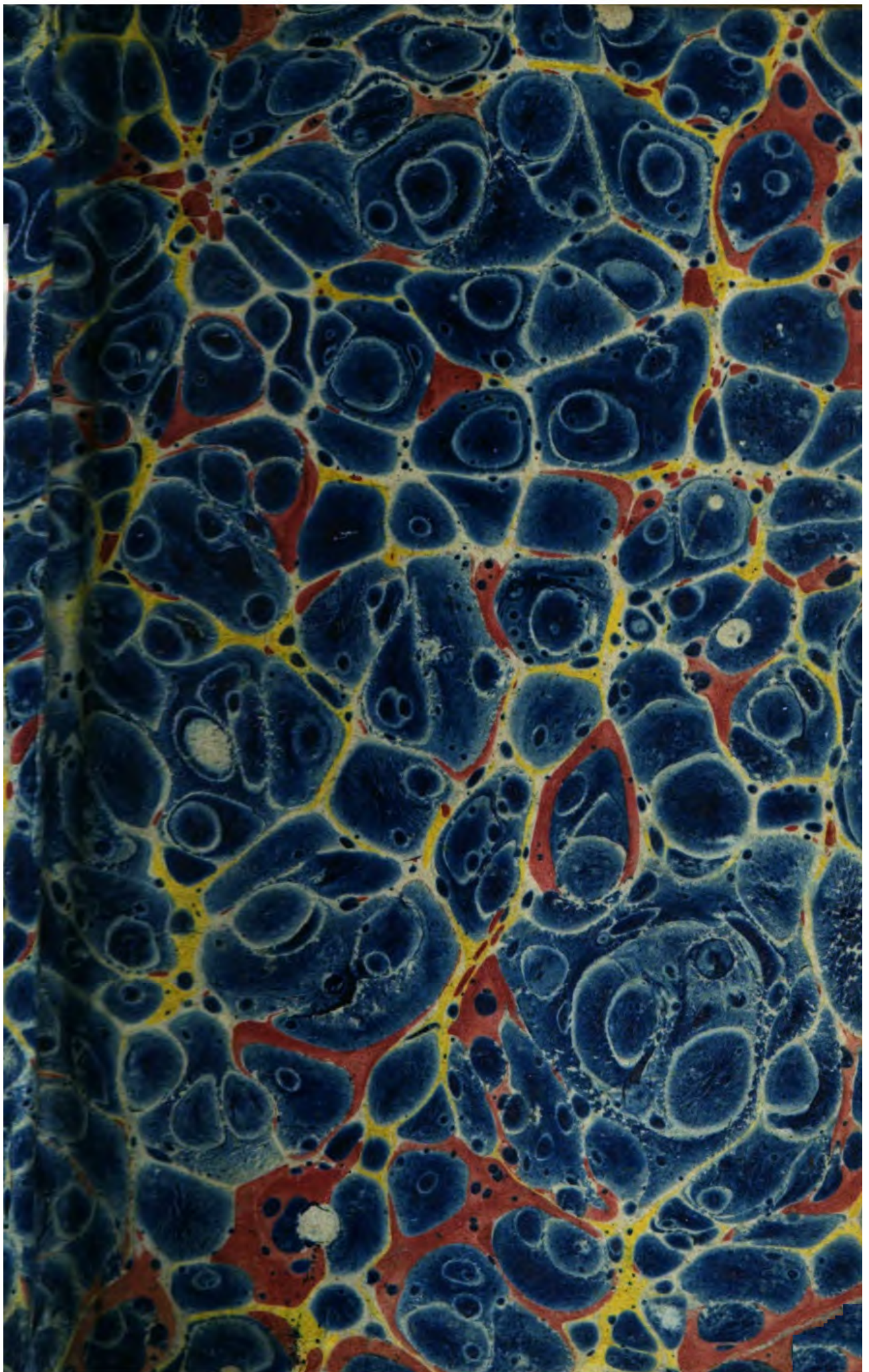
~~NS. 30 dd. 8~~



Vet. Fr. III A. 209











# CHANSONS

ET

POÉSIES DIVERSES.

—

3.





IMPRIMERIE LE NORMANT ,  
RUE DE SEINE , n° 8.



# CHANSONS

ET

## POÉSIES DIVERSES

DE M.-A. DÉSAUGIERS.

*Nouvelle Edition.*



PARIS.

DUFÉY, RUE DES MARAIS-S.-G., N<sup>o</sup> 17.  
DELLOYE, PLACE DE LA BOURSE, N<sup>o</sup> 15.

M DCCC XXXIV.







# CHANSONS

ET

## Poésies diverses.



CADET BUTEUX

AU BOULEVARD DU TEMPLE.



AIR : Faut d' la vertu , pas trop n'en faut. — 192.



La seul' prom'nade qu'a du prix ,  
La seule dont je suis épris ,  
La seule où j' m'en donne , où je ris ,  
C'est l' boul'vard du Temple , à Paris.



Ce boulev'vard est vraiment l'unique  
 Pour piquer la curiosité...  
 On y voit l'Ambigu-Comique  
 Qu'est à côté de la Gaité.  
 La seul' prom'nade qu'a du prix ,  
 La seule dont je suis épris ,  
 La seule où j' m'en donne , où je ris ,  
 C'est l' boulev'vard du Temple , à Paris.

Y a l' spectacle de mam'sell' Rose ,  
 Qui , sans jamais s' donner d'efforts ,  
 Moyennant queuqu's sous (c' qu'est peu d'chose)  
 Fait tout c' que l'on veut de son corps.  
 La seul' prom'nade qu'a du prix ,  
 La seule dont je suis épris ,  
 La seule où j' m'en donne , où je ris ,  
 C'est l' boulev'vard du Temple , à Paris.

On y voit sur un p'tit théâtre  
 Un' fill' qui du pied brode , écrit...  
 Plus loin la passion d' Cléopâtre  
 A côté d' celle d' Jésus-Christ.  
 La seul' prom'nade qu'a du prix ,

La seule dont je suis épris,  
 La seule où j' m'en donne, où je ris,  
 C'est l' bou'vard du Temple, à Paris.

L' café d'Apollon nous r'présente  
 Des pièc' où, pour doubler l'effet,  
 C' n'est qu'à deux qu'on parle et qu'on chante :  
 Ah jarni ! queu *trio* ça fait !  
 La seul' prom'nade qu'a du prix,  
 La seule dont je suis épris,  
 La seule où j' m'en donne, où je ris,  
 C'est l' bou'vard du Temple, à Paris.

L' café d'Apollon est tout contre  
 Une espèce de p'tit salon,  
 Où l'univers, que l'on y montre,  
 A trois pieds d' large et deux pieds d' long.  
 La seul' prom'nade qu'a du prix,  
 La seule dont je suis épris,  
 La seule où j' m'en donne, où je ris,  
 C'est l' bou'vard du Temple, à Paris.

A droite, j' voyons l's Irzabelles



Avec leurs Gilles se qu'reller ;  
 A gauch', pour les yeux de leurs belles,  
 J' voyons les Paillasses brûler.  
 La seul' prom'nade qu'a du prix,  
 La seule dont je suis épris,  
 La seule où j' m'en donne, où je ris,  
 C'est l' boul'vard du Temple, à Paris.

L' café Turc est l' jardin des Grâces...  
 Aussi vient-on, après les r'pas,  
 Y prend' café, liqueurs ou glaces,  
 Ou punch, ou... qu'est-c' qu'on n'y prend pas ?  
 La seul' prom'nade qu'a du prix,  
 La seule dont je suis épris,  
 La seule où j' m'en donne, où je ris,  
 C'est l' boul'vard du Temple, à Paris.

Du Marais les mamans tout' fières  
 Y mèn'nt leurs fill's au cou tendu,  
 Dont la pudeur baiss' les paupières,  
 Et dont l'empois enfle l' fichu.  
 La seul' prom'nade qu'a du prix,  
 La seule dont je suis épris,  
 La seule où j' m'en donne, où je ris,

C'est l' bou'l'vard du Temple , à Paris.

Chaqu' jour, pour queuqu's nouveaux ménages ,  
 L' *Cadran-Bleu* sonu' l'heure du bal ;  
 Mais j' crois qu' s'il fait ben des mariages ,  
 Il n'en défait aussi pas mal.  
 La seul' prom'nade qu'a du prix ,  
 La seule dont je suis épris ,  
 La seule où j' m'en donne , où je ris ,  
 C'est l' bou'l'vard du Temple , à Paris.

Viens-t'en , m' dit l'aut' soir un' petite ,  
 Qui d' l'œil semblait me provoquer ;  
 L'affair' d'un moment , et j' te quitte ;  
 J'ai queuqu' chose à t' communiquer...  
 La seul' prom'nade qu'a du prix ,  
 La seule dont je suis épris ,  
 La seule où j' m'en donne , où je ris ,  
 C'est l' bou'l'vard du Temple , à Paris.

D' *Curtius* voyez le factionnaire ,  
 Comme il regarde l' monde en d'sous !  
 Si j' l'échauffons , dans sa colère ,

Il est homme à fondre sur nous.  
 La seul' prom'nade qu'a du prix,  
 La seule dont je suis épris,  
 La seule où j' m'en donne, où je ris,  
 C'est l' boul'vard du Temple, à Paris.

Qu'est-c' donc qu' j'entends? c'est d' la musique.  
 V'là tous les dindons du quartier  
 Qui s' pressent, s' foulent; mais bernique...  
 Ils ont beau faire, j' suis l' premier.  
 La seul' prom'nade qu'a du prix,  
 La seule dont je suis épris,  
 La seule où j' m'en donne, où je ris,  
 C'est l' boul'vard du Temple, à Paris.

« D' mon Barbaro v'nez voir l'adresse;  
 V'nez voir l'esprit d' mon p'tit ânon;  
 V'nez voir mon lapin batt' la caisse,  
 V'nez voir mon s'rin tirer l' canon. »  
 La seul' prom'nade qu'a du prix,  
 La seule dont je suis épris,  
 La seule où j' m'en donne, où je ris,  
 C'est l' boul'vard du Temple, à Paris.

Et la trompette qui résonne,  
 L'ivrogn' qui jur', l' tambour qui bat,  
 Les chiens qui jou'nt, la cloch' qui sonne,  
 Et moi, d' crier pendant c' sabbat :  
 La seul' prom'nade qu'a du prix,  
 La seule dont je suis épris,  
 La seule où j' m'en donne, où je ris,  
 C'est l' boul'vard du Temple, à Paris.

Mais tandis qu' pour voir tant d' bamboches,  
 Je m' tords l' jarret, les yeux et l' cou,  
 Me v'là, quand j' fouillons dans mes poches,  
 Sans mouchoir, sans montre et sans l' sou.  
 La seul' prom'nade qu'a du prix,  
 La seule dont je suis épris,  
 La seule où j' m'en donne, où je ris,  
 C'est l' boul'vard du Temple, à Paris.





## CADET BUTEUX.

SORTANT

DE LA REPRÉSENTATION

DES DANAÏDES.

**D**'MANDEZ - MOI donc un peu où  
c' qu'est allé c' flaneux d' Cadet ?  
« c' qu'il peut fichumacer à l'heure qu'il  
« est, et quand il r'vien'ra ? Gageons qu'il  
« est avec queuques effrontées du Gros-  
« Caillou ou queuq' godailleux comm' lui,  
« tandis que j' sommes depuis deux heures,  
« avec c't enfant sur les bras, à croquer l'  
« marmot d'vant c'te table, et que j' pour-  
« rais aussi ben qu' lui fair' tout' aut'



« chose... Eh ben ! non : ces chiens d'hom-  
 « mes ! je n' sais pas à quoi ça tient, mais  
 « pus y vous en font, pus on les aime. Ah !  
 « qu' la commère Bonbec avait ben raison  
 « avant-z'hier, quand ell' m' disait en écu-  
 « mant son pot : « Les maris, voisine ? n'  
 « m'en parlez pas : j'en ai tâté pendant qua-  
 « rant'-sept ans, et j' sais c' qu'en vaut  
 « l'aune... Les pieds leux brûlent à la  
 « maison, on n' peut pas en jouir ; et quand  
 « un' fois ils sont sortis, c'est l' diable pour  
 « les faire rentrer. » Il paraît que l' mari  
 « d' la mère Bonbec était juste l' pendant  
 « d' mon Cadet... Voyez un peu s'il r'vien'-  
 « ra!..... Mais, Dieu m' pardonne, v'là  
 « minuit z'au coucou..... Ah ! pauv' Ja-  
 « votte ! pauv' Javotte ! » *Tel était le sen-  
 timental monologue de madame Cadet Bu-  
 teux, quand une odeur de pipe lui annonça  
 enfin l'arrivée de Cadet, qui ouvrit la  
 porte, en s'écriant tout essoufflé :*

AIR du Curé de Pomponne. — 745.

A la fin me v'là donc r'venu  
De c'te diable d' bouch'rie !  
Aux abattoirs jamais j' n'ons vu  
Un' semblab'e tuerie...  
L' gentil exemple qu' l'Opéra  
Donne aux jeun's femm's timides !  
Ah !  
Il m'en souviendra ,  
Larira ,  
D' leux chiennes d' Danaïdes !

AIR : Encore un quart'ron , Claudine. — 175.

Va , jusqu'à temps qu' mon âme  
Soit r'mise d' son effroi ,  
Quoiqu' l'hymen me réclame ,  
Pas d' danger, jarnigoi !  
Que j' couche avec toi ,  
Ma femme ,  
Que j' couche avec toi.

AIR : Je n' saurais danser. — 266.

T' auras beau pleurer,

T' lamenter comme un' Mad'leine,  
 T'auras beau pleurer,  
 T' lamenter, t' désespérer,  
 Faudra t'en sevrer ;  
 C' n'est pas qu' je n' sachions qu' t' es pleine  
 D'amour et d' vertu...  
 Mais cach' moi c't eustach' pointu ;

AIR des Fraises. — 725.

Cach'-le, queu mal ça t' fait-il ?  
 Sans pein' tu pourras croire  
 Que d' ces couteaux j' n'aim' pas l' fil,  
 Quand j' vas t'avoir mise au fil  
 D' l'histoire. (*Trois fois.*)

AIR : V'là c'que c'est qu'd'aller au bois. — 627.

Danaüs est frèr' d'Égyptus,  
 Comme Égyptus l'est d' Danaüs.  
 Danaüs était roi d' la Grèce :  
 Mais sans qu' ça paraisse,  
 Son frèrè eut l'adresse  
 D' le découronner un beau jour,  
 Disant : « Faut qu' chacun ait son tour. »

AIR . Cadet Roussel est bon enfant. — 658.

Egyptus a cinquante fils (*bis.*)  
 Ben doux , ben sages , ben gentils ; (*bis.*)  
 Danaüs a cinquante filles  
 Ben douc' , ben sages , ben gentilles...  
 Ah ! ah ! trouvez maint'nant  
 Des pères qu'en fassient autant.

AIR : Une fille est un oiseau. — 606.

Un beau matin Danaüs ,  
 Qu'est rancuneux comm' personne ,  
 S' dit tout bas : Faut (Dieu m' pardonne ! )  
 Que j' mett' dedans Égyptus.  
 « J'ai , lui dit-il , cinquant' filles ;  
 Toi , t'as cinquante bons drilles :  
 Eh ben ! marions nos familles.  
 — Si tu l' veux , dit l'autre , soit... »  
 Cinquant' mariag's d'une haleine ,  
 C'était un' jolie aubaine  
 Pour la paroisse d' l'endroit. ( *Quatre fois.* )

AIR de la Croisée. — 678.

Les bans n' tard'nt pas à s' publier :

V'là tout' la ville en réjouissance ;  
 Et c'est au moment d' les marier  
 Qu' la pièc' des Danaïd's commence.  
 On voit la toile se lever  
 Pour la grande çarimonie....  
 Et tout l' mond' s'accorde à trouver  
 L'ouverture jolic.

AIR du vaudeville du *Sorcier*. — 883.

D'chanteux, d'danseux, d'garçons et d'filles,  
 Jarni ! comme l' théâtre est plein !  
 C'est les mariés, c'est leux familles,  
 L's amis, l' curé, l' diable et son train.  
 Mais qu'est-c' que c'est donc que c't' espèce  
 D' cass'role ou d' chaudron étamé  
 Qu'on apporte allumé,  
 Enflammé?,...  
 Il paraît qu'aut'fois dans la Grèce  
 On se mariait sur un réchaud....  
 C'était plus chaud. (*Quatre fois.*)

AIR : C'est un enfant. — 867.

Mais c'est mad'moiselle Hypermnestre  
 Qu' faut voir ou plutôt écoute



Y a des momens où c' que l'orchestre  
 Pour l'entendre est près d' s'arrêter.  
 Elle est la fiancée  
 De monsieur Lyncée,  
 Qu' son amour n'a pas trop maigri...  
 Comm' c'est nourri ! comm' c'est nourri !

AIR : Gai , gai , mariez-vous. — 384.

« Gai , gai , mariez-vous ,  
 Plus de guerre ,  
 Dit le père ;  
 Gai , gai , mariez-vous ,  
 Et qu' la paix soit avec nous.  
 Mais l'av'nir est incertain ;  
 Or, drès c' soir, sans plus attendre ,  
 Jouissez , dit-il à chaq' gendre ,  
 P't'-êtr' vous n' vivrez plus demain.  
 Gai , gai , mariez-vous ,  
 Plus de guerre  
 D' frère à frère ,  
 Gai , gai , mariez-vous ,  
 Et qu' la paix soit avec nous. »

AIR : Au clair de la lune. — 1820.

Là d'sus des pirouettes ,

J' dis, à tour de bras...  
 C'est comm' des girouettes  
 Qui n' s'arrêton pas ;  
 Ils tournont d' manière,  
 Filles et garçons,  
 Qu'on jur'rait, ma chère,  
 D' toupis et d' tontons.

AIR : Jeune fille, jeune garçon. — 289.

L' bal finit, et v'là qu' subito  
 L' machiniss', pour changer l' théâtre, (*bis.*)  
 Lâche un coup d' chifflet gros comm' quatre :  
 J'ons vu l'heure où l'y avait d' l'écho.  
 J'allions nous-même, en brave,  
 C'mencer l'hostilité...  
 C'tapendant j' patientai,  
 Quand je m' vis transporté  
 Dans un' cave. (*bis.*)

AIR : A la papa. — 5.

L' pèr' Danaüs, à pas d' loups,  
 Vient suivi d' ses cinquante filles,  
 A qui, pour un coup de d'sous,  
 Il a donné rendez-vous,

Sans leurs époux ;  
 Et quand ell's sont là :  
 « Si vous êt's ben gentilles ,  
 Leur dit-y comm' ça ,  
 Vous f'rez tout c' qui plaira  
 A vot' papa ,  
 A , à , à vot' papa. » (*bis.*)

AIR : Mes chers enfans , unissez-vous. — 801.

« Vous savez ou vous n' savez pas  
 Tous les tours qu' m'a faits vot' biau-père...  
 J'veux m'en venger , et pour ça , dans c'te'affaire ,  
 Mes p'tits agneaux , j'ai compté sur vos bras.  
 Moquez-vous d' la foi conjugale ,  
 Tuez tous vos maris ce soir ,  
 Et vous aurez rempli l' sacré devoir  
 De la piété filiale.

AIR : Pomm' de reinette et pomm' d'api. — 456.

— Tuer nos époux !  
 Y pensez-vous ?  
 Le mêm' jour être femme et veuve !  
 Tuer nos époux !  
 Y pensez-vous ?

Y a là de quoi nous

Faire pendre tous.

— Il m' faut c' te preuve

D' votre attach' ment...

— Ça s' rait vraiment

Un' nuit d' noce assez neuve...

— Neuve ou pas neuve ,

Je l' véux comm' ça.

— Mais , mon papa...

— Paix là !

N' y a pas d' papa.

Si vous n' osez ,

Si vous r' fusez ,

L' un d' eux doit m' faire

C' te nuit mon affaire...

— Quel est c' vaurien ?

— Je n' en sais rien ;

Prév' nez ses coups ,

En jurant d' les tuer tous...

— Oui , nous l' jurons ,

Nous les tuerons ;

C' est , j' espère ,

Donner à not' père

Un' fière preuve d' affection ,

D' soumission

Et d' bonne éducation.

AIR : Et zic et zic et zoc. — 183.

— Tenez, tenez, prenez,  
 V'là des couteaux. — Donnez, donnez...  
 Vous s'rez content d' nous, et d'main  
 Pas plus d' maris qu' sur la main. » (*bis.*)  
 Là d'sus le papa leur chante :  
 « Que c'te fermeté m'enchante !  
 Qu'on n'aill' pas la perdre au lit !  
 Pas d' faiblesses criminelles...  
 Malheur à vous, mesd'moiselles,  
 Si d'vant eux ça s'amollit !  
 Tenez, tenez, prenez...

V'là des couteaux. — Donnez, donnez...  
 Vous serez content d' nous, et demain, } *bis.*  
 Pas plus d' maris qu' sur la main. »

AIR : La bonne Aventure. — 302.

C' biau sarment un' fois prêté,  
 V'là z'un air d'orchestre  
 Sur quoi valsant d' tout côté,  
 Ell's disparaiss'nt, excepté  
 La triste Hypermnestre,  
 O gué,  
 La triste Hypermnestre.



AIR : Ah ! qu'il est drôle ! — 955.

« Quoi ! vous n' suivez donc pas vos sœurs ?

— Prends gard' de l' perdre.

— Vous n' partagez pas leurs fureurs ?

— Prends gard' de l' perdre.

— Étouffez un' coupable ardeur...

Empoignez-moi c' couteau vengeur.

— C' couteau ? prends gard' de l' perdre.

Mon père , il y va d' mon bonheur

Et d' mon.... — Prends gard' de l' perdre ! »

AIR : Malgré la bataille. — 22.

Là-d'sus grand tapage...

La fill' tombe à g'noux...

L' papa , dans sa rage ,

Lui dit : « R'levez-vous ,

Vous m'êt's étrangère » ;

Et dans un instant ,

V'là z'une fill' sans père ,

Comme on en voit tant.

AIR : Chacun avec moi l'avoûra. — 89.

L' théâtre change , on r'vient danser

Pour n'en pas perdre l'habitude ;  
 J' r'vois Hypermnest' s'avancer,  
 Et Danaüs, dans l'inquiétude,  
 La priant de n' plus fair' la prude ;  
 Après ça, Lyncée, enchanté,  
 Accourant comm' un dératé,  
 Présente à sa femme un' tass' pleine,  
 Ly disant : « Bois à ma santé !  
 — A ta santé ? (3 fois) c' n'est pas la peine. »

AIR : Nous nous mari'rons dimanche. — 409.

A c' mot, l' pèr' furieux,  
 Roulant de gros yeux,  
 Lui fait une min' hagarde ;  
 Hypermnest' rougit,  
 D'un air qui lui dit :  
 « J' l'avons lâché par mégarde.  
 — Si t'en dis plus,  
 Dit Danaüs,  
 Prends garde ! »  
 La pauvre enfant,  
 Pour le moment,  
 N'a garde...  
 Et l'amant transi,  
 N' sachant pas trop si

C'est du lard ou du... les r'garde.

Ain : Entends-tu l'appel qui sonne ? — 1517.

J'entendons un cliqu'tis d' verres ,  
 R'lintintin (*bis*) qu'est qu' c'est qu' ça ?  
 A c' bruit j' ne r'connaissons guères  
 La majesté de l'Opéra. (*bis*)  
 J' voyons chaq' femme et son homme  
 Pompant d'mi-s'tiers sur d'mi-s'tiers ,  
 Arriver casquettes , comme  
 S'ils sortient d' chez Desnoyers... \*  
 A c't orgie , à c' cliqu'tis d' verres ,  
 R'lintintin (*bis*) , j' dis comm' ça :  
 Vraiment , j' ne r'connaissons guères  
 La majesté de l'Opéra.

Ain : Contentons-nous d'une simple bouteille. — 105.

Rien que de d' les voir , moi , qui dans le parterre  
 Etais de sueur trempé comm' dans un bain ,  
 J'aurais d' bon cœur accepté z'un p'tit verre ,  
 Mais n'y a pas mèche... enfin ça va si ben ,

\* Faneux cabaretier de la Courtille.

Et peu z'à peu, de roquill's en roquilles,  
 Ell's font tell'ment siroter leux maris,  
 Qu'ell's ont, morgué, ben moins l'air d'êtr' les filles  
 De Danaüs que d' la mère Radis\*.

AIR : Regards vifs et joli maintien. — 693.

Mais au milieu d'tous ces glougloux,  
 V'là tout à coup la nuit qu'arrive,  
 Et tout's les femm' à leurs époux  
 Semblont dire : Qui m'aime m'suive.  
 Pauv's homm's ! les v'là dans d' jolis draps !  
 Étourdis par le jus d' la treille,  
 Ben lourds, ben lents, ben longs, ben las,  
 Ils vont s' coucher, ne s' doutant pas  
 De ce qui leur pend (*bis*) à l'oreille. (*bis*.)

AIR : A peine au sortir de l'enfance. — 704.

Hypermnestre, qu'est la seul' bonne,  
 Laisse aller ses sœurs en avant,  
 Disant : « Faites c' qu'on vous ordonne,  
 Pour quant à moi, j'dis... l' pus souvent...  
 Ça n'est pas parc' que c'est mon père.

\* Gargotière de la Villette.

Mais j' peux ben dire un' vérité :  
 C'est qu'on en a pendu , j'espère ,  
 Qui n' l'aviont pas tant mérité. » } *bis.*

AIR : Mon p'tit cœur , vous n' m'aimez guère. — 531.

Lyncée accourt la chercher ,  
 Et ly dit : « Viens-t'en , ma chère ,  
 V'là l' moment de nous coucher... »  
 Voyant qu'ell' ne veut pas l' faire :  
 « Eh ! quoi , z'Hypermnestre , un refus !  
 Mon p'tit cœur , vous n'aimez guère ;  
 A moi , z'Hypermnestre , un r'fus !  
 Non , non , vous n' m'aimez plus.

AIR : Grâce à la mode. — 671.

— Fuis , dit-ell' , parce  
 Que si tu d'meurais ,  
 Cher z'amant , tu s'rais  
 Le dindon d' la farce...  
 — Qu'est-c' done qu' tu m' f'rais ?  
 — J' t'égorgerais.

AIR : Peut-on affliger ce qu'on aime ? ( du *Déserteur.* )

— Peut-on égorger ce qu'on aime ? »



AIR : Tarare poupon. — 663.

D'avouer tout c' qui s' passa  
La pauvre enfant forcée,  
Conseill' à son Lyncée  
D' partir plus vite qu' ça.  
— « Qui? moi? que je te quitte!  
Non, non, je ne le puis?  
— T'es mort, si tu n' fuis vite.  
— Je fuis. »

AIR : Quand un tendron vient dans ces lieux. — 484.

V'là que l' tocsin au même instant  
R'tentit dans les ténèbres,  
Et que d' la coulisse on entend  
Partir ces cris funèbres :  
« Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!  
Est-c' ben vous qui nous tuez comme ça,  
Là, là?  
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!  
Devions-nous mourir sur c' coup-là,  
Là, là?

AIR des Trembleurs. — 751.

Hypermnestre à c' cri se sauve...

Et chaq' sœur de son alcove  
S'élançant comm' un' bêt' fauve,  
Accourt un poignard au poing.  
Ell's avont un' drôle d' mise,  
Car ell's sont tertout's en ch'mise,  
C' qui pourtant n'est guère d' mise,  
Vu qu' les Grecs n'en portaient point.

AIR : Le petit mot pour rire. — 759.

« Enfans, dit l' père', j' suis content d' vous ;  
Mais un' autr' victim' par vos coups  
Doit encore êtr' percée.  
— Parlez, qui faut-il qu' nous frappions,  
Que nous percions,  
Que nous tuions ?  
— J' veux qu' vous perciez,  
J' veux qu' vous tuiez (bis.)  
Lyncée. »

AIR : L'Ours est-il mort ? (des Deux Chasseurs.)

— Il n'est pas mort ?  
— Non, pas encor.

AIR : Nous nous verrons demain sur le champ de bataille.

— 268.

Hypermnestre a trahi mon espoir et ma rage :

Allez, cherchez, courez, vengez votre papa.

— Puisque nous somm's en train, ça n'coût' pas davantage;

Et la chère sœur dira,

Fera, chant'ra

Tout c' qu'ell' voudra ;

L' cher beau-frère y pass'ra,

Ha ! ha ! ha ! ha !

Un coup d' plus, c' n'est rien qu' ça.

AIR des Pierrots. — 755.

Ell's partent, mais ell's ne s' dout'nt guères

Que Lyncée et tous ses amis,

Pour venger ses quarant'-neuf frères,

Dans la couliss' sont réunis ;

Ils tombent sur nos enragées,

Qui sont bentôt, comm' chacun l' sent,

Tout's les quarant'-neuf égorgées,

Et Danaüs fait le d'mi-cent.

AIR : Ciel ! l'univers va-t-il donc se dissoudre ? — 96.

Ciel, l'Opéra va-t-il donc se dissoudre ?

Un chifflet part,  
 Et j' voyons de tout' part  
 Le moment où c'que la foudre  
 Va brûler et mettre en poudre  
 Danseurs, chanteurs,  
 Et p't-être spectateurs.  
 Tous les planchers s'écroulent,  
 Les plafonds roulent,  
 Les murs déboulent,  
 Et comm' l'éclair.  
 Je tombons en enfer.

AIR : Ah! ah! ah! qu'on ne m' parle pas. — 1126.

Ah! ah! ah! ah! ah!  
 Voilà toute la bande infernale,  
 Ah! ah! ah! ah, ah!  
 Jésus Maria!  
 Jésus Maria!  
 Toute la salle  
 Rôtira.  
 Si c'est là qu' dans sa colère  
 Le ciel loge le méchant,  
 M'est avis que d' not' vivant  
 Je n' risquons rien de lui plaire.  
 Ah! ah! ah! ah! ah!

Jésus Maria !  
Toute la salle  
Rôtira.

AIR de la Monaco. — 689.

Pour queuqu' bamboche ,  
Là , des damnés ,  
Tournés , r'tournés ,  
Pass'nt leux temps à la broche ;  
Là , sur un' roche ,  
Un autr' tout nu ,  
Tout morfondu ,

Gigote suspendu.

C'ti-ci jou' la hausse et la baisse  
Sur un' rou' , d'puis je n' sais combien ,  
Et c'ti-là s'en va pièce à pièce ,  
Détailé par trois gueules de chien.

L' feu sort d' la terre ,  
L' feu tomb' d'en-haut ,  
L' feu sort tout chaud  
Du fond d'une rivière ;  
L' feu sort , ma chère ,  
D' la bouche , du nez  
D' ces satanés  
Renégats incarnés.

Au milieu de c'te canicule ,

Faut voir les superbes effets  
 D' deux ou trois ponts où c' que tout brûle,  
 Excepté l' bois dont ils sont faits.

Toujours en ch'mises  
 Pendant tout ça,  
 Par-ci, par-là,  
 Les Danaïdes prises  
 Pour les sottises  
 D' leur cher papa,  
 N' sav'nt point trop z-à

Queu sauce on les mettra.

C'est-il dur pour ces pauvres femmes,  
 Qu' tous es lutins vont poursuivant,  
 D' voir d' main en main passer leurs âmes,  
 Comme leurs corps de leur vivant !

La rage ronge  
 L' père Danaüs,  
 Qu' pour ses vertus  
 Sur un' pierre on allonge ;  
 Un dindon plonge  
 Sur le coco,  
 Et par morceau

Lui déchiqu'te la peau.

L' tonnerre éclate, et c' coup d'épaule  
 N' laisse pas que d' flatter Lucifer ;  
 Quoiqu'ça, tout l' monde a trouvé drôle

D' voir le feu du ciel en enfer.  
 Un bruit d' fêraille ,  
 Des chifflemens ,  
 Des hurlemens ,  
 Des explosions d' mitraille ,  
 L' papa qui braille ,  
 Par d'sus tout ça :  
 J'espère , ha ! ha !  
 Qu' ça fait du brouhaha !  
 Et les Danaïd's , cul sur tête ,  
 Dégringolant du haut des ponts ;  
 Et l'eau des Carmes qu' chacun s' prête  
 Aux premièr's , aux second's , aux balcons.  
 Là , c'est un' dame  
 Qui pâlit d' peur ,  
 Ici , d' douleur  
 Un' jeune Anglaise s' pâme ,  
 Un' vieille femme ,  
 Tout près de là ,  
 Grinc' , voyant ça ,  
 D' la seule dent qu'elle a ,  
 Une autr' en haut est quasi morte ,  
 Faut la ram'ner à son logis ;  
 Bref , c' n'est qu' des femmes qu'on emporte  
 D'puis l'enfer jusqu'au paradis ;  
 Et tout' la salle ,

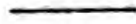


D' crier : « Bravo !  
Ah comm' c'est beau !  
C'est pire qu' la Vestale ! »  
Oui , bell' morale !  
Exempl's charmans !  
Papans , mamans ,  
Am'nez-y vos enfans !  
D' la punition d' ces fill's coupables  
Vous m' direz qu' j'ons été témoins...  
Mais en sont-ell's plus excusables ?  
Et leux maris la gob'nt-'ils moins ?  
Tant y a , morguienne ,  
Je t' le redis ,  
Que j' f'rons deux lits  
Pendant toute un' huitaine ,  
Et qu' d'un' quinzaine  
Chez moi , drès c' soir ,  
Je n' veux plus voir  
Ni couteau , ni rasoir.





## LE PRINTEMPS.



AIR : Vivent les fillettes ! — 624.



ARÇONS et fillettes,  
Voici les beaux jours ;  
Enfilez vos musettes,  
Chantez les amours.

La feuille légère  
Promet la fraîcheur ;

Plus bas , la fougère  
Promet le bonheur.  
Garçons et fillettes ,  
Voici les beaux jours ;  
Enflez vos musettes ,  
Chantez les amours.

Grâce aux feux de l'âge ,  
Aux feux du midi ,  
Colette est moins sage ,  
Colin plus hardi...  
Garçons et fillettes ,  
Voici les beaux jours ;  
Enflez vos musettes ,  
Chantez les amours.

Le Zéphyr entr'ouvre  
D'un souffle indiscret  
Le voile qui couvre  
Un trésor secret...  
Garçons et fillettes ,  
Voici les beaux jours ;  
Enflez vos musettes ,  
Chantez les amours.

Agnès se colore  
D'un feu que ses sens  
Ignoraient encore  
Au dernier printemps.  
Garçons et fillettes,  
Voici les beaux jours ;  
Enflez vos musettes,  
Chantez les amours.

Le lis et la rose  
Orient à la fois  
Le boudoir de Rose  
Et son gai minois.  
Garçons et fillettes,  
Voici les beaux jours ;  
Enflez vos musettes,  
Chantez les amours.

Bravant une gêne  
Dont il se lassait,  
Le cœur rompt sa chaîne,  
Le sein, son lacet.  
Garçons et fillettes,

**Voici les beaux jours ;  
Enflez vos musettes ,  
Chantez les amours.**

**Saison douce et chère ,  
Ton charme puissant  
Rajeunit la mère  
Et mûrit l'enfant.  
Garçons et fillettes ,  
Voici les beaux jours ;  
Enflez vos musettes ,  
Chantez les amours.**

**Le vieillard éprouve  
Un désir joyeux ;  
Le mari retrouve  
Sa force et ses feux.  
Garçons et fillettes ,  
Voici les beaux jours ;  
Enflez vos musettes ,  
Chantez les amours.**

L'épouse féconde  
Lance avec orgueil  
Sur sa taille ronde  
Un secret coup d'œil.  
Garçons et fillettes,  
Voici les beaux jours ;  
Enfilez vos musettes,  
Chantez les amours.

L'onde qui murmure,  
L'agneau qui bondit,  
Le ciel qui s'épure,  
Tout enfin vous dit :  
« Garçons et fillettes,  
Voici les beaux jours ;  
Enfilez vos musettes,  
Chantez les amours. »

Chaque heure sonnée  
Conduit à ce temps  
Où pour vous l'année  
N'a plus de printemps.

Garçons et fillettes,  
Voici les beaux jours ;  
Enflez vos musettes,  
Chantez les amours. »







# CADET BUTEUX

A LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION

DE LA *PSYCHÉ* DU VAUDEVILLE.



AIR : J'arrive à pied de province. — 249.



'AUT' jour , aux quat' coins d' la ville ,  
J' voyons affiché  
Sur l'affiche du Vaud'ville  
Le nom de *Psyché* ;  
Et quoiqu' ça fût la première  
Représentation ,  
Crainte qu' ça n' fût la dernière ,  
J'entr' par précaution.

AIR : Je vous comprendrai toujours bien. — 295.

A mon voisin , d'un air poli ,  
 J' dis : « Monsieur, vous savez peut-être  
 Si c'est quequ' chose de joli  
 Que c'te Psyché qui va paraître. .  
 — Quoi ! m' répond-il , vous n' savez pas?...  
 — Du tout. — C'est difficile à croire...  
 Vous êtes le seul , en ce cas ,  
 Qui n' connaisse pas (*ter*) son histoire.

AIR de Marcelin. — 75.

Apprenez donc , m' dit-il , que l' vent  
 Un beau jour emporta c'te belle  
 Dans un palais qu' auparavant  
 On avait fait meubler pour elle.  
 C'était par l'ordre de l'Amour,  
 Qui , fou pour c'te bell' criature ,  
 La perça d'un trait à son tour...  
 Vous allez voir ; v'là l'ouverture. » (*bis.*)

AIR · V'là c' que c'est qu' d'aller au bois. — 627.

J' voyons , au lever du rideau ,  
 L'Amour et Psyché f'sant dodo ;

Mais tout à coup, r'marquant que l' monde  
 Dans la salle abonde,  
 Il quitte sa blonde,  
 Et du lit ben vite il descend ;  
 V'là c'que c'est qu' d'être décent.

AIR : Une fille est un oiseau. — 606.

Mais à peine est-il sur pié,  
 Qu'il nous apprend qu'il n' s'échappe  
 Que d' peur que l' grand jour n' l'attrappe  
 Dans les bras de sa moitié.  
 Il n' veut pas être vu d' sa belle ;  
 Et quand l' soir il entr' chez elle,  
 Faut qu'elle éteign' sa chandelle,  
 Et ça pour son intérêt...  
 Sûr'ment qu' si, par aventure,  
 Elle voyait sa figure,  
 La fill' de joie en mourrait. (*Quatre fois.*)

AIR : Que d'établissemens nouveaux! — 486.

L'amour a c'tapendant sur l' dos  
 Deux chos's qui, pour peu qu'elle y touche,  
 La nuit même, et sous les rideaux,  
 Doiv'nt lui dire avec qui qu'ell' couche ;

Ou ben faut qu' lorsqu'il est couché,  
Not' petit coureur de ruelles  
Se place d' façon que Psyché  
N' puiss' pas mett' la main sur ses ailes.

AIR : Je suis né natif de Ferrare. — 280.

Mais v'là qu'il arrive un' grand' dame...  
Ça fait tout d' même un biau brin d'femme ;  
Jamais artiste n' vous troussa  
Un' statue aussi belle qu' ça. (*bis.*)  
Je viens, dit-ell', vous fair' des r'proches,  
Mon fi, j' connais tout's vos bamboches...  
Et sur c'mot d' fi, moi, dans l' moment,  
J' m'ai douté qu' c'était sa maman.

AIR : Gai, gai, gai.

« Ah! fi! fi!  
Téméraire,  
Fi!  
Je n' suis plus votre mère ;  
Ah! fi! fi!  
Téméraire,  
Fi!  
Vous n'êtes plus mon fi!

Dieux ! une mortelle ose...

Crains de t'en repentir.

— Maman , c'est une rose...

— Je n' peux pas la sentir.

Ah ! fi ! fi !

Téméraire ,

Fi !

Je n' suis plus votre mère...

Ah ! fi ! fi !

Téméraire ,

Fi !

Vous n'êtes plus mon fi. »

AIR : Aussitôt que la lumière. — 50.

All' s'en va , roulant dans l'âme

Queuqu' bon moyen de s' venger ;

L'autre , d' peur d'êtr' vu d' sa femme ,

N' tarde pas à déloger.

En s'en allant , il soupire ,

Disant : Qu' c'est doux d'être aimé !

Et sa mine a l'air de dire :

J' m'en vas prendre un consommé.

AIR : Lison dormait dans un bocage. — 368.

Psyché , sitôt qu'ell' se voit seule ,

Ouvre les yeux premièrement ;  
 Puis, comm' ell' n'était pas bégueule ,  
 Vite elle appelle son amant.  
 Voyant qu'il r'fusait de l'entendre ,  
 La pauvre petite étala  
 Le bras droit d'-ci , l' bras gauche d'-là ,  
 Puis elle finit par étendre  
 L' pied gauch' par-ci , l' pied droit par-là ,  
 Les mit à terre , et puis parla.

AIR : Jeune fille , jeune garçon. — 289.

« L' drôl' d'époux que mon époux fait !  
 La nuit , il ne veut pas de lampe. (*bis.*)  
 Et dès que l' jour vient , il décampe ,  
 Comme si l' diable l'emportait.

Jamais il ne déjeune...

Et je ne sais s'il est

Blanc , noir , blond , brun , beau , laid ;

Tout c' que j' puis croire , c'est...

Qu'il est jeune. » (*bis.*)

AIR du ballet des Pierrots. — 755.

On voit , sur l' peu qu' dit la princesse ,  
 Que c'est un' fille d' condition ,  
 Uniqu' pour l'esprit , la tendresse ,

La douceur et la discrétion ,  
 Uniqu' surtout pour la franchise ,  
 Pour la décence et pour les mœurs ;  
 Mais , à c'te heure , il faut que j' vous dise  
 Que c'te fille unique a deux sœurs.

AIR : Servantes , quittez vos paniers. — 527.

Ell's arrivont dans son hôtel ,  
 Avec un' rage extrême  
 D' voir qu' ce soit un si rich' mortel  
 Qui l'ait prise et qui l'aime.  
 « D'où vient , dis'nt-elles , c' bonheur-là ?  
 Et qu'a-t-ell' donc fait pour cela ?  
 Car , entre nous , tout ce qu'elle a ,  
 J' croyons l'avoir de même. »

AIR d'Exaudet. — 752.

Au surplus ,  
 V'là Vénus  
 En sorcière ,  
 Qui croit qu'on n' devin'ra pas  
 Son nom et ses appas ,  
 Sous un' robe grossière.  
 Faut , jarni !



N'avoir ni  
Tact ni vue ,  
Si , rien qu' sur son air fardé ,  
On n' voit pas qu'on l'a dé-  
jà vue.

J' sais ben qu' plus on est jolie ,  
Plus on a peur d'êtr' vieillie ;  
Mais j' suis franc...  
Être blanc  
De chev'lure ,  
Et montrer c'te fraîcheur-là ,  
Ça n'est pas trop dans la  
Nature ;  
Et d' bonn' foi ,  
Je crois , moi ,  
Qu' si personne ,  
En voyant les traits d' Vénus ,  
Ne les a reconnus ,  
La raison en est bonne ;  
C'est qu'avant  
Le moment  
De paraître ,  
Elle avait fait promettre à  
Chaque acteur de n' pas la  
R'connaître.

AIR . Un mouvement de curiosité. — 224.

Psyché raconte à not' sorcièr' nouvelle  
 L' rêv' d'un poignard , qui n' manque pas d' gaîté ;  
 Puis all' s'en va ; puis, aux deux sœurs d' la belle,  
 Voulant l's amener à c' qu'elle a projeté,  
 Vénus dit qu' faut , pour êtr' aussi rich' qu'elle  
 Queuqu' mouvement de curiosité.

AIR : Ma tante Urlurette. — 576.

« Ah ! dis'nt-ell's , eutendant ça ,  
 S'il n' faut que d' ces mouv'mens-là ,  
 Dès c' moment , j' nous voyons riches ,  
 Et très-riches ,  
 Oui , très-riches ,  
 Car j' n'en sommes pas chiches »

AIR : Lisé épouse l' beau Gernance. — 366.

Psyché r'vient en grand' tenue ,  
 Comm' qui dirait moitié nue ;  
 Ses sœurs l'admir'nt ; après ça ,  
 Lui demand'nt comment ça va.  
 « Comm' vous voyez , répond-elle.  
 — Et ton hommi' ? tu n'en dis rien.

— Eh! mais, leur répond la belle,  
C' matin il s' portait fort bien.

AIR : Toujours seule, disait Nina. — 563.

— Fais-nous son portrait, car jamais  
J' n'avons vu not' beau-frère.  
— Mon Dieu! je l' voudrions ben, mais  
Je n' pouvons pas vous l' faire.  
— Pourquoi donc? — C'est que, voyez-vous,  
D'puis un mois qu'il est mon époux,  
J' causons, j' chantons,  
J' rions, j' sautons,  
Et tout ça, sans le pouvoir  
Voir.

AIR : Nous nous marîrons dimanche. — 409.

— Il est donc ben p'tit?  
— C'est qu'il n' vient qu' la nuit,  
Dit not' soi-disant sorcière,  
— Attendu qu'il est  
Si mal fait, si laid,  
Qu'il a peur de n' plus lui plaire.  
— Qui? lui, vilain?  
Avec un' main

Si douce !  
 C'est un' laideur,  
 C'est une horreur  
 Qui r'pousse. »  
 L' fait est que l' mari  
 Avait queuqu' chos' qui  
 R'poussait les quat' doigts et l' pouce \*.

AIR : Tous les bourgeois de Châtres. — 564.

Vénus, qui n'est pas bête,  
 L's asticotant exprès,  
 Leur met à tout's en tête  
 De voir le monstre d' près.  
 « Eh ben! oui, dit Psyché; là-d'sus faut que j' m'éclaire:  
 Mais v'là le jour qui disparaît ;  
 Et pour mieux m'éclairer, faudrait  
 Avoir de la lumière. »

AIR : Eh quoi! déjà je vois le jour? — 732.

All' s'en vont, et v'là qu'il r'fait nuit.  
 Bon! dis-j' tout haut: faut que j' m'abuse ;  
 J'arriv' quand à peine l' jour luit ;

\* Le rôle de l'Amour était joué par mademoiselle Betzy.

Zeste , au bout d'une heure il s'enfuit.  
 « Paix là , m' dit-on , n' fait's pas tant d' bruit.  
 — Pardon, messieurs, j'vous d'mande excuse : »  
 C'est pourtant vrai , v'là qu'il r'fait nuit....  
 Qu' les jours sont courts lorsqu'on s'amuse !

AIR : Sur l' port , avec Manon , un jour. — 549.

L'Amour s'en revient tout fâché  
 D' voir qu'on n' veut pas qu'il ait Psyché...  
 Aisément cela se peut croire.  
 « Qu'on m'ôt', dit-il , cell' que j' chéris ,  
 Et si dans l' ciel tous les maris  
 N' sont point maris comm' les maris d' Paris ,  
 J' veux qu'on m' cass' la gueule et la mâchoire. »

AIR : Encore un quart'ron , Claudine. — 175.

Il s' couche , et tout' joyeuse  
 D' voir enfin son époux ,  
 Avec une veilleuse ,  
 Psyché rentre à pas d' loups...  
 Prenez garde à vous ,  
 Curieuse ,  
 Prenez garde à vous !

AIR des Fleurettes. — 723.

Elle approche en silence ,  
Él'vant , baissant les yeux ;  
Puis vers le lit ell' lance  
Un r'gard qu'en vaut ben deux....  
Puis ell' n'os' plus , puis elle ose....  
Comm' fait toute fille , j' crois ,  
Qui , pour la première fois ,  
Va voir un' chose.

AIR : En revenant de Bâle en Suisse. — 180.

« Ah ! qu'il est beau ! dit la curieuse ;  
Ce monstre-là me plaît beaucoup. »  
Chaqu' sœur en devient plus envieuse ;  
Mais l' tonnerr' gronde , et v'là , sur l' coup ,  
Vénus rajeunie ,  
L'Amour envolé ,  
Psyché bien punie ,  
Et moi désolé!...

AIR : Que le Sultan Saladin. — 489.

Psyché sait bientôt comm' quoi  
( Je n' sais trop d'après quell' loi )

Son mari d'vait disparaître  
Dès qu'elle aurait pu l' connaître,  
Et qu'ell' n' le r'verra jamais...

Oui, mais (*bis.*)

Sur c' mot-là, queuqu' chos' d'épais  
Par derrière v'nant à son aide,  
J' dis : Y a du r'mède. (*bis.*)

AIR de la Baronne. — 665.

C'était un nuage  
Qui descendait droit comme un I ;  
L'Amour en sort, fier comme un page,  
Et tout l' chagrin qu' j'avions r'senti,  
C'était un nuage.

AIR : Sous le nom de l'amitié. — 544.

« En peu d' temps on fait du ch'min  
Quand on vole à tir' d'aile,  
Dit l'Amour à sa belle :  
Le maître du genre humain  
Vient de t' faire immortelle,  
Et voilà notre hymen  
De sa main, (*bis.*)  
Paraphé sur parchemin. »



AIR : Dans la chambre où naquit Molière. — 511.

Là d'sus les deux partis s'écrient :  
 « Ah ! quel plaisir ! — Ah ! quel affront ! »  
 Et v'là ceux qui pleuriont, qui rient ;  
 Et v'là ceux qui riaient, qui pleuront.  
 La maman dit : « Le coup est rude ;  
 Jupiter sait ben comme on m'prend.... »  
 Tant y a qu'enfin Vénus se rend ,  
 Pour n'en pas perdre l'habitude.

AIR : Faut d' la vertu , pas trop n'en faut. — 192.

Faut êtr' curieux, pas trop ne l' faut :  
 L'excès en tout est un défaut. } *bis.*  
 V'là tout' la morale d' la pièce :  
 Et moi, qu'avais, d' mon boursicot,  
 Baillé jusqu'à la dernier' pièce,  
 J' sortis, chantant, comme eux, tout haut :  
 Faut êtr' curieux, pas trop ne l' faut }  
 L'excès en tout est un défaut. } *bis.*





A

M. CASIMIR MÉNESTRIER,

EN RÉPONSE

AU POT-POURRI QU'IL M'A ADRESSÉ.

---

AIR : Avec vous sous le même toit. — 54.



J'ai reçu, joyeux troubadour,  
De vos vers le galant hommage ;  
Mais je n'ai pu jusqu'à ce jour  
Y reconnaître mon image ;  
De votre pinceau délicat  
J'aime la grâce et l'élégance ;  
Mais pour trop donner à l'éclat,  
Vous ôtez à la ressemblance.

J'ai bien reconnu tous mes airs  
Animés par votre folie ;

Vous prêtez à mes traits divers  
L'esprit d'une touche jolie :  
Mais plus vous flattez le portrait ,  
Moins à mes yeux il est fidèle ,  
Et j'y vois l'éloge parfait  
Du peintre plus que du modèle.

Le poète et l'épicurien  
En vous tour à tour savent plaire ;  
J'aime à chanter et je bois bien....  
Acceptez l'amitié d'un frère :  
A votre cœur , à votre esprit ,  
D'un commun accord rendant grace ,  
Le poète vous applaudit ,  
Et l'épicurien vous embrasse.





## LES PASSANS.

DIALOGUE CRITIQUE ET MORAL  
ENTRE UN PARISIEN ET UN NOUVEAU DÉBARQUÉ.

---

Air : Où s'en vont ces gais bergers ? — 430.



LE NOUVEAU DÉBARQUÉ.

Où va donc, m'sieur l' Parisien,  
Ce déluge de monde,  
Dont voilà qu'en moins de rien  
L' débordement m'inonde ?

LE PARISIEN.

L'un va chez son débiteur,  
L'autre va chez sa brune ;  
Plusieurs aussi courent à l'honneur,  
Et tous à la fortune.

LE NOUVEAU DÉBARQUÉ.

Où s'en va cet élégant  
Qui siffle un' chansonnette,  
D'un' main agitant son gant,  
D' l'autre une moitié d'lunette ?  
Est-il danseur ou chanteur ?  
Il n' fait qu' sauts et roulades.

LE PARISIEN.

Non, mon cher, c'est un jeune docteur  
Qui va voir ses malades.

LE NOUVEAU DÉBARQUÉ.

Où s'en va c' monsieur tout noir,  
Les yeux fixés à terre ?  
Sur les bras il doit avoir  
Une méchante affaire...  
Car il a l'air de penser  
A queuq' chose d' tragique....

LE PARISIEN.

Il médite un pas qu'il doit danser

A l'Ambigu-Comique.

LE NOUVEAU DÉBARQUÉ.

Où va c' vieillard estropié,  
Dont l' corps n'est qu' cicatrice ?

LE PARISIEN.

Ce bon militaire à pié  
Regagne son hospice.

LE NOUVEAU DÉBARQUÉ.

Et c'mirliflor en wiski,  
Rasant tout's les boutiques....  
Où va-t-il ?

LE PARISIEN.

C'est un perruquier qui  
Va faire ses pratiques.

LE NOUVEAU DÉBARQUÉ.

Où va, s'il vous plaît, encor  
Ce monsieur pâle et maigre  
A besicl' et boucles d'or?...

LE PARISIEN.

Oh ! c'est un juge intègre  
Qui , mariant sans effort  
L'agréable à l'utile ,  
Vient de condamner un homme à mort ,  
Et court au Vaudeville.

LE NOUVEAU DÉBARQUÉ.

Où s'en va d' femm's et d'enfans  
Cette troupe échappée ?  
J'gage , à leurs airs triomphans ,  
Qu'ils vont à la Rapée :  
Tant mieux , c'est ben naturel  
Que l' peuple s' divertisse....

LE PARISIEN.

Ils vont voir sortir un criminel  
Du Palais de Justice.

LE NOUVEAU DÉBARQUÉ.

Où s'en va c'te d'moisell'-là ,

Si modeste et si triste ?

LE PARISIEN.

On voit , au carton qu'elle a ,  
Que c'est une modiste.

LE NOUVEAU DÉBARQUÉ.

Ell' rougit et baiss' les yeux  
Sitôt qu'on la regarde....

LE PARISIEN.

Elle va faire , hélas ! ses adieux  
Au tambour de la Garde.

LE NOUVEAU DÉBARQUÉ.

Où va c' visage à l'évent ,  
C'te fac' plate et r'bondie ?  
Ah ! v'là qu'il s'arrête d'vant  
L's affiches d' comédie ;  
J'aurions besoin de l' souffler ,  
Car je crois qu'il épelle.



LE PARISIEN.

Aux Français ce soir il va siffler  
Une pièce nouvelle.

LE NOUVEAU DÉBARQUÉ.

Où s'en va ce p'tit minois ?  
Il semble me connaître...  
V'là qu'il m'appelle, je crois....  
J'vas voir qui ça peut être.

LE PARISIEN.

Adieu donc, enfant gâté  
Des plaisirs et des belles....  
Demain, j'irai de votre santé  
Apprendre des nouvelles.

LE NOUVEAU DÉBARQUÉ.

Encore un mot!... où vont donc  
Ces lurons d'bonne mine ?

LE PARISIEN.

A leur joyeux abandon,  
 La chose se devine.  
 Ils vont tous à l'unisson,  
 Pleins d'une soif égale,  
 Entonner le vin et la chanson  
 Au Rocher de Cancale.





## LE SON QUE JE PRÉFÈRE.

AIR : Entends-tu l'appel qui sonne ?  
( Du vaudeville d'une *Nuit de la Garde nationale.* )  
— 1317.



QUAND j'entends mon verre  
Faire,  
Dès l' matin,  
R'lintintin, r'lintintin,  
J' dis : V'là l' son que je préfère ;  
Et j' bois là-d'ssus } *bis.*  
Un coup de plus.

( *Le verre de vin est obligé après chaque refrain.* )

L' son d'une voix douce et tendre  
Comm' celle d' Suzon qu' j'aimais ,  
Mon oreille n' peut l'entendre  
Sans qu' mon cœur s'afflige ; mais...

Quand j'entends mon verre  
Faire ,  
Dès l' matin ,  
R'lintintin , r'lintintin ,  
J' dis : V'là l' son que je préfère ;  
Et j' bois là-d'ssus  
Un coup de plus.

L' son d' l'argent , quand j' n'en ai guère ,  
M' rend plus pauvre que jamais  
Et m' fait maudir' ma misère ,  
Moi , qui n'en f'sait qu' rire ; mais...

Quand j'entends mon verre  
Faire ,  
Dès l' matin ,  
R'lintintin , r'lintintin ,  
J' dis : V'là l' son que je préfère ;

Et j' bois là-d'ssus,  
Un coup de plus.

L' son des violons d' mon village,  
Auquel aut'fois j' m'animais,  
M' dit à c't'heur' que j' suis dans l'âge  
Où l'on doit les payer ; mais...

Quand j'entends mon verre  
Faire,  
Dès l' matin,  
R'lintintin, r'lintintin,  
J' dis : V'là l' son que je préfère ;  
Et j' bois là-d'ssus,  
Un coup de plus.

L' son du tambour me rappelle  
C' temps où malgré moi j' m'armais  
Pour aller chercher querelle  
A tous les monarques ; mais...

Quand j'entends mon verre

Faire,  
Dès l' matin,  
R'lintintin, r'lintintin,  
J' dis: V'là l' son que je préfère;  
Et j' bois là-d'ssus  
Un coup de plus.

L' son du cor m' rappell' sans cesse  
Qu'un jour où dans l' bois j' dormais,  
Certain chasseur eut l' adresse  
De m' prendr' pour la bête... ; mais...

Quand j' entends mon verre  
Faire,  
Dès l' matin,  
R'lintintin, r'lintintin,  
J' dis: V'là l' son que j' préfère;  
Et j' bois là-dessus  
Un coup de plus.

L' son importun d' ma sonnette,  
Qui ne se r'pose jamais,  
M' fait toujours souv'nir d' queuqu' dette

Que j' voudrais oublier ; mais...

Quand j'entends mon verre  
Faire,  
Dès l' matin,  
R'lintintin, r'lintintin,  
J' dis : V'là l' son que je préfère ;  
Et j' bois là-d'ssus  
Un coup de plus.

L' son d' la cloche d' not' paroisse  
M' rappelle , à chaq' pas que j' fais ,  
L' carillon du jour d'angoisse  
Où j' me suis marié... ; mais...

Quand j'entends mon verre  
Faire,  
Dès l' matin ,  
R'lintintin, r'lintintin,  
J' dis : V'là l' son que je préfère ;  
Et j' bois là-d'ssus  
Un coup de plus.

A chaque heure, l' son d' l'horloge  
Semble m' dire désormais,  
Qu' bientôt faudra que j' déloge  
De c' monde où j' me plais tant ; mais...

Quand j'entends mon verre  
Faire,  
Dès l' matin,  
R'lintintin, r'lintintin,  
J' dis: V'là l' son que je préfère ;  
Et j' bois là-d'ssus  
Un coup de plus.







# CADET BUTEUX

AU

VAMPIRE.

AIR : Que le sultan Saladin! — 489.



En v'là ben d'une autre encor !  
C'est donc d' pus fort en pus fort ?  
Qu' les *Danaïd's*, la *Vestale*,  
Qui fir'nt fureur et scandale,  
Aient fait d' l'or... Dieu sait combien !  
C'est bien,  
Fort bien ;  
J' leux ons aussi porté l' mien...  
Mais, hier soir, j'ons vu le *Vampire*...  
C'est ben pus pire. (bis.)

Air : Tenez, moi, je suis un bon homme. — 557.

Qu'est-c' qui connaît rien d' pus cocasse  
 Qu'un trépassé qui s' porte bien,  
 Qui meurt, ressuscite sur place,  
 Qui mang' de tout et vit de rien ?  
 C'tapendant pour voir c'te bêtise,  
 C'est tous les jours foulé au bureau !  
 N'y en a jamais tant à l'église,  
 Maugré qu'on entre *pro Deo*. } *bis.*

Air : Décacheter sous ma porte. — 140.

Dam ! c'est qu' c'est un' pièce qu'est faite  
 Pour fair' dresser sur la tête  
 Les ch'veux de quiconque en a...  
 J' vas vous conter c't'horreur-la ;  
 Car moi, qui ne suis qu'un' bête,  
 J' la sais comm' si j' l'avais faite. (*bis.*)

Air du vaudeville de *Partie carrée*.

J' voyons d'abord l' pus joli p'tit cim'tière ;  
 Tout d'bout, dans l' fond, un' ange à fair' frémir...  
 A côté d'lui, tout d' son long sur un' bière,  
 Un' dame en blanc occupée à dormir.

D'frayeur, tout l' monde est tremblant, muet et blême;  
 Un sourd pourrait entendre un' mouch' voler :  
 N'y a pas enfin jusqu'au souffleur lui-même  
 Qui n'ose pas souffler. (*Trois fois.*)

AIR : Monsieur le Prevôt des Marchands. — 763.

L'ange d' la lun' nous tomb' des cieux  
 Pour s'entret'nir avec le vieux ;  
 Et, dans cette intention, il m' semble  
 Que l' voyage était essentiel,  
 Vu que pour chuchoter ensemble,  
 Y a z'un peu loin d' la terre au ciel.

AIR : Une fille est un oiseau. — 606.

Par eux j'apprenons comm' quoi,  
 Des défunts quittant les d'meurs,  
 L' Vampir', tout's les trent'-six heures,  
 Doit, aux termes d'une loi,  
 S' régaler d'une fiancée,  
 Qui, sucée et ressucée,  
 Entre ses bras trépassée,  
 Trent'-six heur's après encor,  
 Laisse à notre bon apôtre  
 Le temps d'en r'ssucer une autre...

Sinon l' défunt s'rait ben mort.

AIR du ballet des Pierrots. — 755.

Mais l'ang', qu'a ben cent ans et l' reste,  
 Du Vampir' n'étant pas cousin,  
 S' promet ben, tant il le déteste,  
 D' la faire danser au voisin.  
 « J' le r'command'rai, dit-il, au prône ; »  
 Et j' voyons, sans êt' ben rusé,  
 Que, quoiqu' l'ange ait un' barb' d'une aune,  
 C'est le Vampir' qui s'ra rasé.

AIR du Pas redoublé. — 756.

Mais qu'est-c' qu' c'est donc que c't ang' barbon ?  
 Me d' mand'ra-t-on peut-être...  
 C'est un ang' qui n'est pas très-bon,  
 Quoiqu'il veuille l' paraître.  
 Et l'on d'vine à son air cassé,  
 A ses façons sauvages,  
 A son ton lourd, triste et glacé,  
 Qu' c'est l'ange des mariages.

AIR : Comme on fait son lit on se couche. — 584.

Pour prendre un instant de repos,

Comm' les deux anges se saluent,  
 Une heur' sonne, et j' vois des tombeaux  
 Tous les couvercles qui se r'muent.  
 C'est l'heure d' la récréation :  
 Et, voyant qu' d'aut' s'en effarouchent,  
 J'leux dis: « C'est qu' les morts, dans c' canton,  
 Se lèvent quand les vivans s' couchent. » (bis.)

Air : Rien n'était si joli qu'Adèle. — 515.

Pour sortir d' leurs tanières sombres,  
 Soul'vant sans efforts  
 La pierre qui couvre leurs corps,  
 V'la trent'-six morts,  
 Le nez dehors,  
 Qui s' disent tous :  
 « Amusons-nous,  
 Trémoussons-nous,  
 Amusons-nous,  
 Trémoussons-nous,  
 Ombres. »  
 Ils prenn'nt leurs ébats,  
 Puis ils r'gagnont les pays bas.

Air : Réveillez-vous, belle endormie. — 512.

« Réveille-toi, belle endormie!... »

Crie un aut' mort, d' je n' sais quel lieu ;  
 Et la dormeuse, tout' saisie,  
 Croyant qu' c'est l' diabl', crie : « Ah ! mon Dieu ! »

AIR : Nous nous marîrons dimanche. — 409.

Ah ! queu chien d'effet,  
 Quand, comm' d'un buffet,  
 Sort et s'élançe au-d'vant d'elle  
 Un ci-d'vant humain,  
 L' poignard dans un' main  
 Et dans l'autre une chandelle !  
 Sur ell' voyant  
 Que le r'venant  
 Se penche,  
 L'ang' crie : « Alt'-là !  
 Sinon j' prends ma  
 Revanche.... »  
 A c' mot, l' loup-garou  
 Rentre dans son trou,  
 Et le poignard dans son manche.

AIR des Pendus. — 728.

Là-d'ssus Oscar ( car c'est son nom )  
 R'mèn' la d'moiselle à sa maison ;

Ituriel ( c'est l'ange d' la lune )  
En r'prend l' chemin maugré la brune ;  
Et moi , je m' dis : « Assez causé....  
V'là z'un ouvrag' ben exposé ! »

FIN DU PROLOGUE.

## ACTE PREMIER.

AIR du major Palmer. — 1089.



' THÉÂTRE' change et comme un' masse  
J' voyons l' cim'tière enterré,  
Puis v'là qu'on nous donne en place  
Un beau salon tout doré ;  
Puis j'apprenons que la dame  
Qui , dans les *de profundis*  
Sommeillait de tout' son âme ,  
Est la d'moisell' du logis.  
La veill' , d' s' prom'ner tentée ,  
Pour profiter d'un beau soir,



Ell' s'était tant écartée ,  
 Que l'eau venant à pleuvoir ,  
 Pour s' garantir de la crotte  
 Qu'elle eût rencontrée en ch'min ,  
 Ell' porta l' pied vers un' grotte  
 Qui se trouva sous sa main .  
 Dormir un' nuit tout entière ,  
 Et , comm' si de rien n'était ,  
 Dans l' plus profond d'un cim'tière  
 Où chaqu' mort ressuscitait !...  
 Mais tout's les dames conviennent  
 Qu' la nuit ell's préfér'nt , tout bas ,  
 Les morts qui queu'qu'fois reviennent  
 Aux vivans qui ne r'vienn'nt pas .

AIR . Tous les bourgeois de Châtres. — 564.

Ell' fait à sa servante  
 Qui pour la r'voir accourt ,  
 D' son rêv' qui l'épouvante  
 L' récit plus long que court .  
 En fait d' peurs , dit la vieille , ah ! j' connaissons les vôtres :  
 Pour un homm' qu'on a vu la nuit ,  
 Faut-il donc faire tant de bruit ?  
 Moi , j' en ai vu bien d'autres .

AIR : Non , je ne ferai pas ce qu'on veut que je fasse.

— 401.

Mais, chut! j'entendons v'nir m'sieur Aubray, son cher frère,  
Et sur c' rêve, d'vant lui, faut avoir soin d' se taire.  
Il n' veut entend' parler ni de r'venant ni d' mort ;  
C'est un ben faible acteur, mais c'est un esprit fort.

AIR de la Catacoua. 674.

D'puis queuqu' temps toujours en voyage,  
Et pressé de marier sa sœur,  
Il portait sur lui son visage  
Qu'il montrait à chaqu' voyageur.  
De Rutwen, un jour s'trouvant proche,  
Il tir' sa sœur de son gousset :  
Zeste, ell' lui plaît,  
Le contrat s' fait.  
Crac, v'là qu'il meurt ; mais son frère paraît.  
Aubray r'tire sa sœur d' sa poche ;  
L'un remplac' l'autre, et v'là c' que c'est.

AIR : Gai, gai, mariez-vous. — 384.

« Gai, gai, gai! c'est demain

Dit à Malvina l' cher frère ,

Gai, gai, gai ! c'est demain

Que Morsden aura ta main.

— Rutwen fut mon prétendu ;

Seul, dit-elle, il a su m' plaire,

Et c'est lui qu' mon cœur préfère,

Quoiqu' je n' l'ayons jamais vu.

— Gai, gai, puisqu' il est mort,

Il faut y r' noncer, ma chère ;

Gai, gai, je l' pleure encor,

Mais les morts ont toujours tort. »

AIR : Ah ! Monseigneur. — 16

Brigitte accourt. « V'là, monseigneur, »

Le prétendu d' mamsell' vot' sœur. »

L' Vampir' paraît. Ah ! fatigué !

J' veux êtr' pendu, si pour l' air gai,

Pour l' embonpoint et l' teint vermeil,

Le pèr' Lachaise a son pareil. »

AIR : Il était une fille. — 219

En mort d' bonn' compagnie,

S'avançant poliment,

Il leur tourne un biau compliment ;

Et la mine ébahie

R'connaissant c' défunt-là...

L' frère et la sœur sont d' là !

Ha !

AIR de Gaspard l'Avisé. — 1454.

L'un s' dit : « C'est lui, la peste m' crève ! »

L'aut' : « C'est l' fantôm' de d'dans mon rêve !

— Rutwen que j' croyais au tombeau !

Ho ! ho ! ho ! ho !

— Quoi ! Rutwen s'rait ce fantôm'-là ?

Ha ! ha ! ha ! ha !

Qu' c'est drôl' (bis.) des chos's comm' ça !...

— Cher Rutwen, est-c' que tu s'rais toi ?...

— Qui veux-tu que j' sois ; si c' n'est moi ?

— Mais c'tapendant j' t'ons ben vu mort !

— C' qui n'empêch' pas que j' vis encor. »

Et l' nigaud,

Comme un sot,

Toujours d' là... (l' air étonné.)

Aval' ca.

AIR du Ménage de Garçon. — 264.

« Étant le plus ancien en date,

Je r'prends mes droits sur ma moitié ;  
 Mais une affaire délicate  
 Veut qu' dès ce soir je sois marié ; (*bis.*)  
 Mon bonheur, mes jours, tout l' réclame ,  
 J' t'ouvre mon âme sans détour. »  
 Et l' Vampire , en ouvrant son âme , } *bis.*  
 Ouvre sa bouche comme un four.

AIR des Découpures. — 679.

Justes dieux !  
 Qu'est-ce qu'il a dans l's yeux !  
 C' n'est plus des prunelles....  
 C'est comm' de gross's étincelles  
 Dont le jeu  
 Ferait , sarpejeu !  
 R'culer les demoiselles,  
 Les pus fait's au feu.  
 « Ah ! serr' nos, ah ! serr' nos, ah ! serr' nos nœuds ! »  
 Dit l' gourmand infame.  
 Qui voudrait souper d' sa femme ,  
 Il n'en f'ra (*bis.*) qu'un r'pas ou deux.  
 S'il a , l' malheureux ,  
 L' ventre aussi creux qu' les yeux.

Aria : J'arrive à pied de province. — 249.

Quoiqu' ça, c'te maigreur lui donne  
L'air sentimental ;  
Et déjà la jeun' personne  
Ne l' voit pas trop mal.  
Moi-mêm', sans êtr' son amie,  
J' l'i trouve, à mon gré,  
Assez bonn' physionomie  
Pour un déterré.

Aria : Nous nous verrons demain sur le champ de  
bataille. — 268.

Bref, on fisque au lend'main l' jour de ces nœuds atroces ;  
La pauvre enfant n' sait point  
Qu'ell' jou' son embonpoint,  
Et qu' feu m'sieu son mari, la premièr' nuit d' ses noces,  
La suc'ra,  
Ressuc'ra,  
Puis ressuc'ra,  
Puis ressuc'ra,  
Tant qu'il ressuscit'ra,  
Ah ! ah ! ah ! ah !  
Et qu'elle périra.

AIR : Tout le long, le long de la rivière. — 404.

Mais un repas n' lui suffit pas,  
 Et comm' d'un tendron plein d'appas,  
 Un d' ses valets doit dans sa terre  
 Êtr' ce jour-là propriétaire,  
 A seul' fin de ne pas l' manquer,  
 Il court bien vite s'embarquer....  
 Vu qu'on lui dit qu' pour se rendre à sa terre,  
 L' pus court c'est le long, le long de la rivière,  
 L' pus court, c'est le long de la rivière.

AIR des Pendus. — 728.

La première acte finit là.  
 Si l's autres n' valent pas mieux qu' ça,  
 La pièce ne f'ra pas fortune....  
 Mais faut croire que, puisque la lune  
 Y joue un rôle intéressant,  
 L'intérêt ira z'en croissant.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

AIR : Dans ma chaumière. — 121 et 122.



Une campagne (bis.)  
Vient à nos yeux faire son effet ;  
Je vois un' chaumière, un' montagne,  
Des arbr's, des herb's, enfin c' qui fait  
Une campagne. (bis.)

AIR : Cadet Roussel est bon enfant. — 658.

Edgard, qu' est l' futur à marier,  
Dans l' village accourt le premier



Dire qu' son maîtr' , qu'on croyait mort ,  
 N' l'est pas , et qu' même il vit encor.  
 Effrayé d'un' merveill' si neuve ,  
 Chaqu' mari veuf et chaqu' femm' veuve ,  
 Oh ! oh ! oh ! oh ! marmott' tout bas :  
 « Pourvu que c'te mod' là n' prenn' pas. »

AIR : La Faridondaine. — 681.

Mais tout d'un coup v'là qu'on entend  
 Des chants , des cris d' guinguette ,  
 C'est tout l' pays dansant , sautant ,  
 Qui s'en vient en goguette ,  
 Fêter au son du chalumeau ,  
 Avec le hameau ,  
 Notre *ecce homo*  
 Qui les r'çoit d'un air attendri ,  
 Biribi ,  
 A la façon de Barbari ,  
 Mon ami.

AIR du Menuet d'Exaudet. — 752.

Pauvre Edgard !  
 L' premier r'gard  
 Du Vampire ,

De ta bell' du haut en bas  
 A r'luqué les appas,  
 Et v'là l' mort qui soupire ;  
 Mais l' futur  
 Est si sûr  
 D' sa p' tit' femme,  
 Qu'il ne cherche pas à voir  
 C' que l' rev'nant peut avoir  
 Dans l' ame ;  
 « Ce soir, not' contrat se dresse ;  
 Seigneur, fait's-nous la promesse  
 De daigner  
 Y signer...  
 — Oui ; ta belle  
 Est , mon cher, un vrai trésor,  
 Et je f'rai plus encor  
 Pour elle.  
 — Quel bonheur,  
 Quel honneur  
 Vous nous faites !  
 — Non, qu'il répond, l'œil hagard,  
 Pour moi, mon cher Edgard,  
*Les mariag's sont des fêtes.*  
 L' pauvre amant  
 Donn' bêt'ment  
 Dans la bosse ;

Puis l' mort lui sourit là-d'ssus  
 D' l' air l' pus gracieux et l' pus  
 Féroce.

AIR : Tarare Pompon. — 663.

Tout l' monde au trepasse  
 Avec respect propose  
 Un verre de queuqu' chose...  
 Ça s'ra bientôt versé ;  
 La bière n' peut pas nuire ;  
 Mais on fait d' vains efforts ;  
 Son geste a l' air de dire :  
 J'en sors.

AIR : J'ai vu la meunière. — 690.

J' crois pourtant qu' un rafraichiss' ment  
 Lui s'rait salulaire,  
 Car d' plus en plus sensiblement  
 Son regard s'altère  
 Et Lovett', toujours se sauvant,  
 A toujours du diable d' ci-d' vant  
 Un œil par derrière,  
 Un œil par devant. *bis.*

AIR : Nage toujours , mais n' t'y f' pas. — 585.

La danse est à pein' commencée ,  
 Que l'ang' barbu malicieus'ment ,  
 Sur un morceau d' harpe cassée  
 Vient pincer sentimental'ment  
 Un' romanc' qui  
 Finit ainsi :

« Défi'-toi-z'en , jeun' fiancée ,  
 Crains d' succomber ;  
 Qui s' laiss' tomber  
 N' peut pas manquer que d' la gober. » (bis.)

AIR : La boulangère a des écus. — 503.

Impatienté d'un air si lent,  
 Et tout pâle d' colère,  
 Traitant l' musicien d' insolent,  
 L' bourgeois atrabilaire,  
 Sans plus d' respect pour le talent,  
 Envoi' faire  
 Lanlaire  
 L' air lent,  
 Faire

L'air lent

Lanlaire.

AIR : Suzon sortait de son village. — 530.

Mais d' mieux en mieux v'là qu'il s'enflamme,

Et qu'il s'en vient dire au marié :

« Laisse-moi seul avec ta femme,

Donne-moi c'te preuve d'amitié,

— C' que veut not' maître,

Dit l'aut', doit être

Un d'voir, un' loi

Pour ma femme et pour moi ;

Mais, j' vous en prie,

Dans vot' caus'rie,

Tâchez... — Quoi donc ?

— De n' pas être trop long. »

L' Vampir' lui répond qu' sa fiancée

Dans queuqu's minutes lui r'viendra,

Et moi, j' lui répons qu'il n' l'aura

Que d' la s'conde sucée. (ter.)

AIR des Trembleurs. — 734.

Les v'là seuls... Ah ! pauvre p'tite,

Si tu m'en crois, sauv'-toi vite ;

Queu chien d' vertigo l' agite !  
 Un ch' val n'est pas plus brutal.  
 Comm' sa figur' s'enlumine !  
 J' veux que l' diable m'extermine ,  
 Si l'on n' croirait , à sa mine ,  
 Qu'il va tomber du haut mal.

Aia : Nage toujours , mais n' t'y fi' pas. 585.

« Objet d' mon âme et d' ma pensée ,  
 J' sens dans mon cœur l' feu circuler ;  
 Vas-tu long-temps rester glacée ?  
 Vas-tu long-temps m' laisser brûler ?

N'y a pas d' témoin... »

Mais v'là que d' loin

L' ange redit : « Jeun' fiancée ,

Crains d' succomber ;

Qui s' laiss' tomber ,

N' peut pas manquer que d' la gober. »

Aia : Lubin a la préférence. — 685.

Sur c' coup-là , les grand's bamboches ,  
 Crispations , contractions ,  
 Convulsions , contorsions...  
 Gar' les ceux qui s'raient trop proches !

Pieds , bras , jamb's *et cætera* ,  
 Tout va ;  
 Ses ch'veux s' dressent , ses yeux roulent.  
 « C'est pour moi qu' tes larmes coulent. »  
 Et puis les grands pas ,  
 Et puis les grands bras ,  
 Et puis... mais non... j' n'osons pas...  
 Si l'on paie au tribunal  
 Pour qu'il ne s' pass' rien d'immoral  
 Dans aucune espèce  
 De pièce ,  
 J' disons franchement  
 Qu' du gouvernement  
 Les jug's en jugeant  
 N' volent pas mal l'argent.

AIR : C'est un enfant. — 867.

« Viens donc , dit-il , ou tu s'ras cause  
 Que j' descendrai la garde d'main. »  
 Puis d' son gousset il tir' queuqu' chose ,  
 Qu'il veut lui mettre dans la main :  
 « Pas d' bourse , j' suis sage , »  
 Et l' Vampire en nage  
 S' dit , voyant r'venir les violons :  
 « Dissimulons ! » (*his.*)

AIR : Eh ! voilà la vie. — 24.

On se r'désaltère...  
 D' parent et témoin  
 L' marié remplit l' verre.  
 Lovett' pleur' plus loin...  
 Tandis que l' Vampire  
     Soupire,  
     Conspire,  
     Soupire  
 Et n'aspire  
 Qu'à la t'nir dans un coin.

AIR : Du haut en bas. — 155.

Ça n' manque pas,  
 Et l' malin, qui n' perd pas la carte,  
 Se dit tout bas :  
 « Voyons où c' qu'ell' port'ra ses pas.  
 Et puis, la voyant qui s'écarte :  
 « V'là l'heur', dit-il, où faut que j' parte. »  
 Ça n' manque pas.



AIR du Bastringue. — 1050.

Dépêchez-vous d' boire et d' danser,  
 J' vous y invite,  
 Et ben vite ;  
 Dépêchez-vous d' boire et d' danser,  
 V'là l' gâchis qui va commencer.  
 N' voyant plus l' Vampir', ni Lovette,  
 Edgard, qui d'puis queuqu' temps les guette,  
 Quittant bouteille et rigodon,  
 Part à tout' jambe, et gar... l'ognon !...  
 Dépêchez-vous d' boire et d' danser,  
 J' vous y invite,  
 Et ben vite ;  
 Dépêchez-vous d' boire et d' danser,  
 V'là l' gâchis qui va commencer.

AIR de la Parole. — 693.

D' la frayeur et du saisiss'ment  
 C'est ici le moment l' pus drôle,  
 Et c'est ici qu' dans l' firmament  
 La lun' va bientôt jouer son rôle ;

Et pour ça l'auteur, dans c't endroit,  
 Aux quinquets l'sant succéder l'ombre,  
 Fait si bien qu'à peine on se voit,  
 C' qui, d' sa part, n'est pas maladroit,  
 Vu qu' moins il fait clair (*bis*), pus c'est sombre.

Air. Eh quoi! tout sommeille. — 760.

Un cri s' fait entendre,  
 Deux cris s' font entendre,  
 Trois cris, quat' cris,  
 Et tout l' mond' surpris,  
 A pareille esclandre  
 N' pouvant rien comprendre,  
 D' frayeur transi,  
 S' met à crier aussi.  
 Moi, qui m' imagine  
 Que l' Vampir' lutine,  
 Chiffonn', turlupine  
 Lovett' sur l' gazon,  
 Tout haut v' là que j' crie :  
 « A-t-on vu, j' vous prie,  
 Un mort fair' la vie  
 De c' te façon? »  
 Mais v' là qu' la fiancée,  
 A moitié succée,

Ses cheveux hagards  
 Et ses beaux yeux épars,  
 Criant à tu'-tête,  
 Se sauve d' son bête  
 D'Urluberlu,  
 Qu'en veut comme un goulu.

AIR : Tontaine , tonton. — 1112.

Le futur, lui donnant la chasse,  
 Lui lâche un coup de mousqueton,  
 Tonton, tonton, tontaine, tonton,  
 Et vous l' fait pirouetter sur place  
 Ni plus ni moins qu'un vrai tonton,  
 Tonton, tontaine, tonton.

AIR du Verre. — 910.

Sur l' coup on entraîne l' mari,  
 Qui n' reparait pas dans l'ouvrage;  
 On emmène Lovette aussi,  
 Qui n' reparait pas davantage;  
 Et, puisqu' l'auteur était en train,  
 Que n' nous f'sait-il la politesse  
 D' fair' disparaître d'un coup d' main  
 Tous les personnages d' la pièce?

Air de la Sentinelle. — 716.

L'astre des nuits, sur ces singuliers bords,  
 A la vertu rare et particulière  
 D' ressusciter les gens tout fraîch' ment morts,  
 Sitôt qu' sur eux il fait luir' sa lumière.

Aussi dit-on que dans l' pays,  
 Quand les femmes ferm'nt la paupière,  
 A la demande des maris, (*bis.*)  
 C' n'est qu' à midi qu' on les enterre.

Air : Au clair de la lune. — 1820.

« Au clair de la lune,  
 Dit l' mort, j' veux mourir...  
 Dans mon infortune,  
 Ça me f'ra plaisir.  
 Ma chaleur est morte,  
 Je n'ai plus de feu ;  
 Vite, qu' on m' y porte,  
 Pour l' amour de Dieu ! »

Air : Au coin du feu. — 47.

Il d' mande à son beau-frère  
 Qu' dans l' silence on enterre

C't accident-là...  
Sur quoi, l' beau-frèr' docile  
Lui dit d' mourir tranquille,  
Qu'on l'enterr'ra.

Aria des Pendus. — 728.

On l'étale au feu sans pareil  
D'un' lun' qui brill' comme un soleil.  
Il ferm' les yeux, il pench' la tête,  
Un' bonne nuit que je lui souhaite,  
Et qu'il peut m' souhaiter pareill' ment,  
Car v'là que j' m'endors égal' ment.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

AIR : Il me faudra quitter l'empire. — 1464.



**R**VEILLÉ par un coup d' timbale,  
Au bout d'un bon quart d'heure ou deux,  
Je r'garde autour d' moi dans la salle,  
Et j' vois qu'on bâille à qui mieux mieux.  
D'où c' que j' conclus que dans c' qu'on vient d'entendre  
N'y avait pas d' quoi rir', pleurer, ni frémir, (*bis.*)  
Et qu' si queuq'fois l'on n' perd rien pour attendre,  
Queuq'fois aussi l'on n' perd rien pour dormir.

AIR : Du partage de la richesse.

J' m'éveille au moment où l' cher frère  
 Est en train de dissimuler :  
 Il a tant promis de se taire !...  
 Mais ça n' l'empêch'ra pas d' parler.  
 J'oubliais l' décor... queu dommage !...  
 N'y a rien du tout... mais j' vois, quoi qu'ça,  
 Qu'un' toil' se lèv'ra pour l' mariage ,  
 Et qu'un' p'tit' chapell' s'ouvrira.

AIR : Colin disait à Lise un jour. — 99.

Voyant Aubray l' nez dans l' manteau ,  
 L'œil en d'ssous , l'oreill' dans l'épaule ,  
 Sa sœur lui d'mand' c' qu'il sait d' nouveau ,  
 Pour avoir comm' ça l'air tout drôle ;  
 Il dit qu'il n' sait rien :  
 Je l'crois, morgué ! bien ,  
 Puisqu'il ne sait pas mêm' son rôle.

AIR du vaudeville du Sorcier. — 883.

Pourquoi, lui dit-ell', mettr' la puce  
 A l'oreille de Malvina ?  
 Vaudrait mieux que tout d' suite j' susse.

— C'est ben plutôt ell' qu'on suc'ra. »  
 Bref, au milieu de c'te bell' scène,  
 Voyant r'paraître l' prétendu  
 Qu'il a vu  
 Roide mort étendu,  
 Aubray, qui n' peut croire qu'il en r'vienne,  
 Dit à sa sœur en l'entraînant :  
 « C'est un r'venant. » (*Quatre fois.*)

AIR : Lise épouse l' beau Gernance. — 566.

« Vois c'te figur' sèche et blême,  
 C' n'est plus qu' l'ombre de lui-même,  
 C'est son esprit qui revient...  
 Malheur à toi, s'il te tient! »  
 Rutwen donn' des prouv's sans nombre  
 Que dans tout c' qu'il fait et dit  
 N'y a pas plus d'esprit que d'ombre,  
 Et pas même ombre d'esprit. (*bis.*)

AIR : La fille au coupeur de paille. — 248.

« Aubray veut, la chose est claire,  
 Mett' ma patience à l'essai,  
 Car Aubray sait bien, j'espère,  
 Que tout c' que j' lui dis est vrai :



Aubray, mon cher Aubray,  
 R'connais ton ami, ton frère...  
 — Oh! brais tant qu' tu voudras...  
 Je n' te reconnaîtrai pas.

Air : Un jour à Fanchon j' dis : Ma fille. — 1549.

— Sans farc', allons, couronn' ma flamme ;  
 — Oui, c'est ca, compt' sur l' *conjungo*  
 Et bois d' l'eau ;  
 T'es un mort ou t'es un infâme,  
 Par ainsi, sors,  
 Ou j' te fais mett' dehors ;  
 Ma sœur ne s'ra jamais la femme  
 D'un corps sans âme,  
 Ni d'une âme sans corps. »

Air : C'est bien naturel. — 189.

L' Vampire en prison l' colloque,  
 Disant qu'il bat la breloque,  
 Et l' menant comme un forçat,  
 C'est-y délicat? (*bis.*)  
 Puis Malvina, qui l' voit faire,  
 A l'emprisonneur d' son frère  
 Jure un amour éternel....

C'est ben naturel,  
J'espère,  
C'est ben naturel. (bis.)

Aria : Grâce à la mode. — 671.

« Puisque tu m'aimes,  
Puisque j' t'aime aussi,  
Puisque j' somm's ici  
Entre nous-mêmes,  
Viens, courons d' ce lieu  
A l'autel....

Aria : Digo, d' Jeannette. — 152.

— Dieu !  
Puis-j' t'y faire  
Un coup comme ça  
Sans mon frère?...  
— Pour cette affaire  
Il n'a qu' faire là ;  
Deviens ma femme,  
Ou j' suis mort sans r'tour,  
Ma chère âme....  
— Embrass' ta femme,  
Et vis pour l'amour. »

AIR : Ciel ! l'univers va-t-il donc se dissoudre ? — 96.

Là-d'ssus, un air que l'orchestre nous racle ;  
 Puis pour l' serment  
 De l'amante et d' l'amant,  
 Un' chapell' s'ouvr' par miracle,  
 Et j'allions voir un pestacle  
 A peu d' chos' près gai comm' un enterr'ment ;  
 Quand l' frère emprisonné,  
 Qu'a, non sans peine,  
 Rompu sa chaîne,  
 Accourt en scène  
 Comme un déchainé.

AIR : Ah ! comme c'est drôle ! — 935.

Furieux, Rutwen veut l' fair' périr,  
 Mais une heur' sonne,  
 Et d' la frayeur qu'il a d' mourir,  
 L' défunt frissonne....  
 Mais c'est ben pis quand, après ça,  
 Il voit d' chaqu' fille qu'il suça  
 L'ombre qui l' environne  
 Et qui lui dit : « Rutwen, viens çà....  
 Tu n' suc'ras plus personne. »

AIR du Lendemain. — 750.

Il s' refuse à les suivre ,  
 Il fait façon sur façon....  
 C'est si dur de n' pus vivre !  
 Ell's n'entendent pas raison.  
 Il leur jure sur sa tête  
 De n' pus être un mécréant ;  
 Mais néant à la requête ,  
 Néant ! néant !

AIR des Pendus. — 728.

Par un feu d'artific' fort beau  
 L' Vampire r'descend dans l' tombeau !  
 Mais mon avis , c'est qu' c'est l' parterre  
 Qu'aurait dû seul le mettre en terre ,  
 Et je l' donn' pour ben enterré,  
 S'il ne r'vient que quand je r'viendrai.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.



A M. DE PIIS,

EN VOYAGE DANS LE DÉPARTEMENT DE LA  
CREUSE, POUR L'INVITER A REVENIR PRÉSIDER  
LA SOCIÉTÉ DU CAVEAU MODERNE.

AIR : Ermite, bon ermite. — 205.



l'enfant d'Epicure,

Honneur et prompt retour !

Que le ciel lui procure  
Jours de paix, nuits d'amour !  
Aux échos qui savourent  
Les doux chants de son luth,  
Aux Zéphyrus qui l'entourent,  
Plaisir, gloire et salut !  
Ermite, aimable ermite,

Écoute ton troupeau  
Qui t'appelle et t'invite  
A rendre vite  
La vie au Caveau.

Assis sur tes montagnes,  
Tu suis d'un ceil joyeux  
L'agneau dans les campagnes  
Et l'oiseau dans les cieux.  
Des ruisseaux le murmure,  
Les bonds du cerf léger  
Charment ton âme pure...  
Apollon fut berger.  
Ermite, aimable ermite,  
Écoute ton troupeau  
Qui t'appelle et t'invite  
A rendre vite  
La vie au Caveau.

Cythère et le Parnasse  
Implorent ton retour,  
Et Momus à ta place  
Te rappelle à son tour.  
Sans toi les cœurs languissent,  
L'appétit est contraint,  
Les ébats s'attédisent,

La soif même s'éteint.  
Ermite, aimable ermite,  
Écoute ton troupeau  
Qui t'appelle et t'invite  
A rendre vite  
La vie au Caveau.





## COUPLETS

POUR LA FÊTE DE DUCRAY-DUMINIL,

LE JOUR DE SAINT FRANÇOIS, SON PATRON.

AIR : J'arrive à pied de province. — 249.



Puisque c'est François que s' nomme  
Ducray-Duminil,  
Faut détacher à c' brave homme  
Une chanson qu'ait l'fil,  
J' n'avons pas la suffisance  
D' nous croire d' la voix,  
Mais il aura d' l'indulgence  
C'est un bon François.



François Premier fut un prince  
 Aussi bon qu' puissant ;  
 Not' ami , qui n'est pas mince ,  
 N'est pas moins bienf'sant ;  
 Et la belle Ferronnière  
 Dont c' monarqu' fit choix ,  
 Ne vaut pas la parsonnière  
 D' not' ami François.

Jarni ! c'est qu' faut voir la trogne  
 De ce luron-là !  
 C' n'est point qu'ça soit z'un ivrogne :  
 Incapable d' ça ;  
 Mais à son ventre d' chanoine ,  
 A son air grivois ,  
 On s' dit : C'est l' fils d' saint Antoine ,  
 Ou ben d' saint François.

Ici l'on viendrait d'une lieue  
 Sans en èt' prié ;  
 Pour François y a toujours queue  
 Comm' pour sa moitié ;  
 C'est l' plaisir qui nous y attire ,  
 Et pas d' jour dans l' mois  
 Qu' l'amour ou l'amitié n' tire  
 L' cordon d' saint François.

François est rond en affaires ,  
 Rond en embonpoint ,  
 Rond en discours , en manières ,  
 Bref , rond en tout point ;  
 Et quoiqu'en amour je l' pense  
 Un rusé matois ,  
 Moi , j' suis franc , gn'y a point z'en France  
 Un meilleur François.





## ÉPÎTRE

ADRESSÉE A M. LE DOCTEUR D\*\*\*.



Mon cher ami, ce n'est plus pour le père  
Que je viens réclamer tes soins ;  
Boire et manger, voilà ses seuls besoins...  
Et sans ton art il peut les satisfaire...  
C'est pour la fille qu'aujourd'hui  
Avec ardeur je sollicite

Ta complaisance , ta visite ,  
 Ton ordonnance et ton appui ,  
 Devant qui le mal fuit si vite !

Estelle qui , dit-on , me ressemblait si bien ,  
 Comptant maintenant l'heure où l'on dîne... pour rien ,  
 N'aspire en se levant qu'à celle où l'on se couche ;  
 L'aspect d'un gai festin n'a plus rien qui la touche ,  
 Et ce portrait n'est pas le mien...

« On peut avoir la même bouche ,  
 Sans avoir le même appétit » ,

Diras-tu... je le sais ; mais cela m'inquiète...

Et , vrai... depuis ce changement maudit ,  
 Je ne suis plus dans mon assiette.

Elle pâlit , elle maigrit...

En quoi nous différons encore...

Car chaque jour ma face se colore ,

Et chaque jour mon ventre s'arrondit.

Viens donc , par ton savoir , fruit de tes longues veilles ,

Lui rendre ses couleurs vermeilles ,

Cet heureux goût du bon... sans lequel il n'est point

De gaieté , de fraîcheur , de plaisir , d'embonpoint :

Viens aussi délivrer sa petite poitrine

D'une petite toux qui souvent la chagrine...

Viens lui rendre , en un mot , cette belle santé

Dont le bienfait déjà fut deux fois ton ouvrage ;  
Viens, dussé-je en retour, par un juste partage ,  
T'admettre aux doux honneurs de ma paternité.





## ABONNEZ - VOUS \*

AIR : Rien n'était si jolie qu'Adèle. — 515.



IL huit cent dix cède sa place,  
Saint Sylvestre est là  
Pour lui crier : Holà !  
Mais peu nous importe cela ;  
Et jusqu'au bout  
Riant de tout ,  
Avec nos flacons

\* Cette chanson a été faite pour un recueil qui paraissait tous les mois sous le nom de l'ÉPICURIEN.

Nous nous moquons  
 Du temps qui passe ;  
 Et vite chez nous ,  
*Jeunes et vieux , abonnez-vous.*

Qu'un coup du sort pour nous dérange  
 D'un plus doux destin  
 L'espoir trop incertain ,  
 Tournant les yeux vers ce festin ,  
 Et jusqu'au bout  
 Riant de tout ,  
 Avec nos flacons  
 Nous nous moquons  
 Du sort qui change ;  
 Et vite chez nous ,  
*Gens à projets , abonnez-vous.*

J'entends crier de par le monde :  
 Ces Épicuriens  
 Sont tous de francs vauriens.  
 Mais ces propos-là sont des riens ;  
 Et jusqu'au bout  
 Riant de tout ,  
 Avec nos flacons

Nous nous moquons  
 Du fat qui gronde;  
 Et vite chez nous,  
*Mauvais sujets*, abonnez-vous.

Partisans de toutes les belles,  
 Voyons-nous un jour  
 Échouer notre amour,  
 Changeant et d'idole et de cour,  
 Et jusqu'au bout  
 Riant de tout,  
 Avec nos flacons  
 Nous nous moquons  
 Des plus rebelles;  
 Et vite chez nous,  
*Joyeux Faublas*, abonnez-vous.

Puisqu'il faut qu'ici-bas tout meure,  
 Lorsqu'un vieux brutal  
 Succombe au coup fatal,  
 Bien loin de déplorer son mal,  
 Et jusqu'au bout  
 Riant de tout,  
 Avec nos flacons



Nous nous moquons  
 Du sot qui pleure ;  
 Et vite chez nous ,  
*Veuves en deuil , abonnez-vous.*

Qu'au théâtre un méchant persiffle  
 A tort , à travers  
 Notre prose et nos vers ,  
 Pour nous c'est un faible revers ,  
 Et jusqu'au bout  
 Riant de tout ,  
 Avec nos flacons  
 Nous nous moquons  
 Du vent qui siffle ;  
 Et vite chez nous ,  
*Jeunes auteurs , abonnez-vous.*

Aucun , du plus vieux au plus jeune ,  
 Sans avoir mangé  
 De nous ne prend congé :  
 C'est un sacrifice obligé ;  
 Et jusqu'au bout  
 Riant de tout ,  
 Avec nos flacons

Nous nous moquons  
Du fou qui jeûne ;  
Et vite chez nous ,  
*Restaurateurs* , abonnez-vous.

Aucuns besoins ne nous tourmentent ,  
Jamais courtisans  
N'obtiennent notre encens ;  
Comptant peu sur les gens puissans ,  
Et jusqu'au bout  
Riant de tout ,  
Avec nos flacons  
Nous nous moquons  
Des grands qui mentent ;  
Et vite chez nous ,  
*Solliciteurs* , abonnez-vous.

Nous trouvons-nous , par aventure ,  
Dépourvus d'argent  
Dans un besoin urgent ,  
Nous fermons la porte au sergent ;  
Et jusqu'au bout  
Riant de tout ,  
Avec nos flacons

Nous nous moquons  
Du juif qui jure ;  
Et vite chez nous ,  
*Paniers percés* , abonnez-vous.

Chez Plutus chacun se faufile ;  
Mais le plus souvent  
Ses faveurs sont du vent : ..  
Nous , aussi gais après qu'ayant ,  
Et jusqu'au bout  
Riant de tout ,  
Avec nos flacons  
Nous nous moquons  
De l'or qui file ;  
Et vite chez nous ,  
*Pauvres rentiers* , abonnez-vous.

Notre table , toujours féconde  
En liqueurs et mets ,  
Ne tarira jamais...  
Toujours buveurs , toujours gourmets ,  
Et jusqu'au bout  
Riant de tout ,  
Avec nos flacons

Nous nous moquons  
 De tout le monde ;  
 Et vite chez nous ,  
*Europe entière* , abonnez-vous.

Quelques couplets de cette chanson ont été imprimés dans *l'Epicurien français* , premier trimestre 1811 ; nous la donnons ici en entier , d'après le manuscrit de l'auteur.





## CADET BUTEUX

A L'ENTERREMENT DE M<sup>LLE</sup> RAUCOURT.

Aria : Faut d' la vertu , pas trop n'en faut. — 192.



l'aut êt' dévot, pas trop ne l' faut, } *bis.*  
L'excès en tout est un défaut. }

V'là c'que les paroissiens en masse  
Devant Saint-Roch criaient l'aut' jour ;  
Et moi , sans trop savoir c' qui s' passe ,  
Bien plus fort qu'eux j' crie à mon tour :  
Faut êt' dévot , pas trop ne l' faut , } *bis.*  
L'excès en tout est un défaut. }

On m' dit qu' c'est une actric' qu'est morte  
Et qui d'mande un *de profundis* ;  
Mais on n'veut pas l'i ouvrir la porte  
Du ch'min qui mène en Paradis...

Faut êt' dévot, pas trop ne l' faut, }  
 L'excès en tout est un défaut. } *bis.*

Pourquoi l' corps de c' te pauvre femme  
 D' l'église serait-il banni,  
 Puisqu' huit jours avant d' rendre l'âme,  
 Elle avait rendu l' pain béni?  
 Faut êt' dévot, pas trop ne l' faut, }  
 L'excès en tout est un défaut. } *bis.*

Plus d'un' fois, avec son aumône,  
 Saint Roch secourut l' indigent...  
 Pourquoi donc r'fuser la personne  
 Dont on n'a pas r'fusé l' argent?  
 Faut êt' dévot, pas trop ne l' faut, }  
 L'excès en tout est un défaut. } *bis.*

N'y a qu'un' dévotion qui soit bonne ;  
 C'est cell' qui nous dit d' fair' le bien...  
 J'aime mieux un païen qui donne  
 Qu'un chrétien qui ne donne rien.  
 Faut êt' dévot, pas trop ne l' faut, }  
 L'excès en tout est un défaut. } *bis.*

Parc' qu'elle a joué la tragédie,  
 L'Eglise ne veut pas l'avouer ;

J'tez donc Racine à la voirie ;  
 Car c'est lui qui la faisait jouer.  
 Faut êt' dévot , pas trop ne l' faut , } *bis.*  
 L'excès en tout est un défaut.

Voyez un peu l' danger d' l'exemple :  
 A l'instant je r'cevons l'avis  
 Que l' chien d' saint Roch , hier, du Temple  
 A fait chasser l' chien d' Montargis.  
 Faut êt' dévot , pas trop ne l' faut , } *bis.*  
 L'excès en tout est un défaut.





## COUPLETS

CHANTÉS POUR L'INSTALLATION DE M. D.,  
PROPRIÉTAIRE D'UNE VERRERIE,  
DANS SA MAISON DE LA RUE DU MONT-BLANC.

Air: Vive le vin, vive l'amour! — 625.



EST dans la rue  
Du Mont-Blanc

Que loge un garçon jeune et franc,  
Dont l'amitié nous est connue  
Dans sa maison toujours pourvue,



On voit renaître à volonté  
 Et le plaisir qu'on a goûté,  
 Et la liqueur que l'on a bue.

L'heureux commerce

Du gaillard

Fournit même, avec le nectar,  
 Le vase où notre main le verse ;  
 Et, grâce à l'état qu'exerce  
 Ce bon buveur, ce franc luron,  
 Plus d'un tonneau, plus d'un tendron  
 S'est tour à tour vu mettre en perce.

Cet ami tendre

Pend chez lui

Une crémaillère aujourd'hui :  
 Chez lui hâtons-nous de nous rendre ;  
 Car, pour fripons dût-on nous prendre,  
 Chers compagnons, sans contredit,  
 Quand de crémaillère il s'agit,  
 Nous sommes tous des gens à pendre.

Ici je brave

Le chagrin ,  
Les ennuis , la soif et la faim ,  
Dont l'espèce humaine est esclave ;  
Ici le plaisir, sans entrave ,  
Trouve, pour combler son espoir,  
Chambre à coucher, salon, boudoir,  
Salle à manger, cuisine et cave.





## ILS SONT CHEZ EUX.

AIR de M. Alexandre Piccini. — 1071.



QUE l'on envoie à Tivoli  
Jeune fat, beauté surannée,  
Un gourmand au café Hardi,  
Un bel esprit à l'Athénée,  
A Charenton vieil amoureux,  
Vieille coquette aux Incurables,  
Maris jaloux à tous les diables,  
Ils sont chez eux.

Chez nos jeunes gens c'est en vain  
Qu'un malheureux créancier sonne ;  
Il a beau se lever matin,  
Il ne trouve jamais personne ;  
Mais qu'un tête-à-tête amoureux  
Leur amène jeune fillette,

Ah ! pour acquitter cette dette,  
Ils sont chez eux.

Combien voyons-nous aujourd'hui  
De ces gens nommés parasites,  
Fondant sur la table d'autrui  
Les intérêts de leurs visites !  
Chez nous, par leur estomac creux,  
Avertis de l'heure où l'on dîne,  
Entre la cave et la cuisine,  
Ils sont chez eux.

Conduisez nos jeunes Français  
Dans les camps poudreux de Bellone ;  
Armez leurs bras et placez-les  
Sous le feu de l'airain qui tonne :  
Là, faites briller à leurs yeux  
L'espoir d'un trépas plein de gloire,  
Entre l'honneur et la victoire,  
Ils sont chez eux.

De sa liberté quand pour vous  
La beauté fait le sacrifice,  
N'imitiez pas certains époux  
Chez qui bientôt l'ennui se glisse,  
Qui, las, au bout d'un mois ou deux,

Des plaisirs purs que le cœur donne ,  
Presque jamais , quand l'amour sonne ,  
Ne sont chez eux.





**LE FACTOTUM,**  
OU  
**LE PERRUQUIER GASCON.**

---

AIR : Allons au bois. — 676.



**F**AUT-IL  
Saisir le fil  
De quelque plan à votre insu  
Tissu?  
Faut-il  
D'un alguasil  
Dérouter l'œil qui jour et nuit  
Vous suit?  
Faut-il  
Au plus subtil  
Damer, en habile champion,

Le pion ?  
Allez trouver Frisac ,  
Crac....  
Votre affaire est dans le sac.

D'un fat  
Ou d'un pied-plat  
Faut-il rabattre , en un clin d'œil ,  
L'orgueil ?  
Vainqueur  
D'un jeune cœur ,  
Voulez-vous obtenir sa main  
Demain ?  
Par un  
Sort trop commun ,  
Avez-vous un besoin urgent  
D'argent ?  
Allez trouver Frisac ,  
Crac....  
Votre affaire est dans le sac.

Enfin ,  
Mourant de faim ,  
Voulez-vous soudain déjeuner ,  
Dîner ?  
Ou bien ,

En moins de rien ,  
Faut-il rendre à vos cheveux blancs  
Vingt ans ?  
Partout ,  
Utile à tout ,  
Traiteur, perruquier, gazetier,  
Courtier,  
Allez trouver Frisac ,  
Crac....  
Votre affaire est dans le sac.







## ADÈLE ET LUCAS.

AIR breton. — 515.

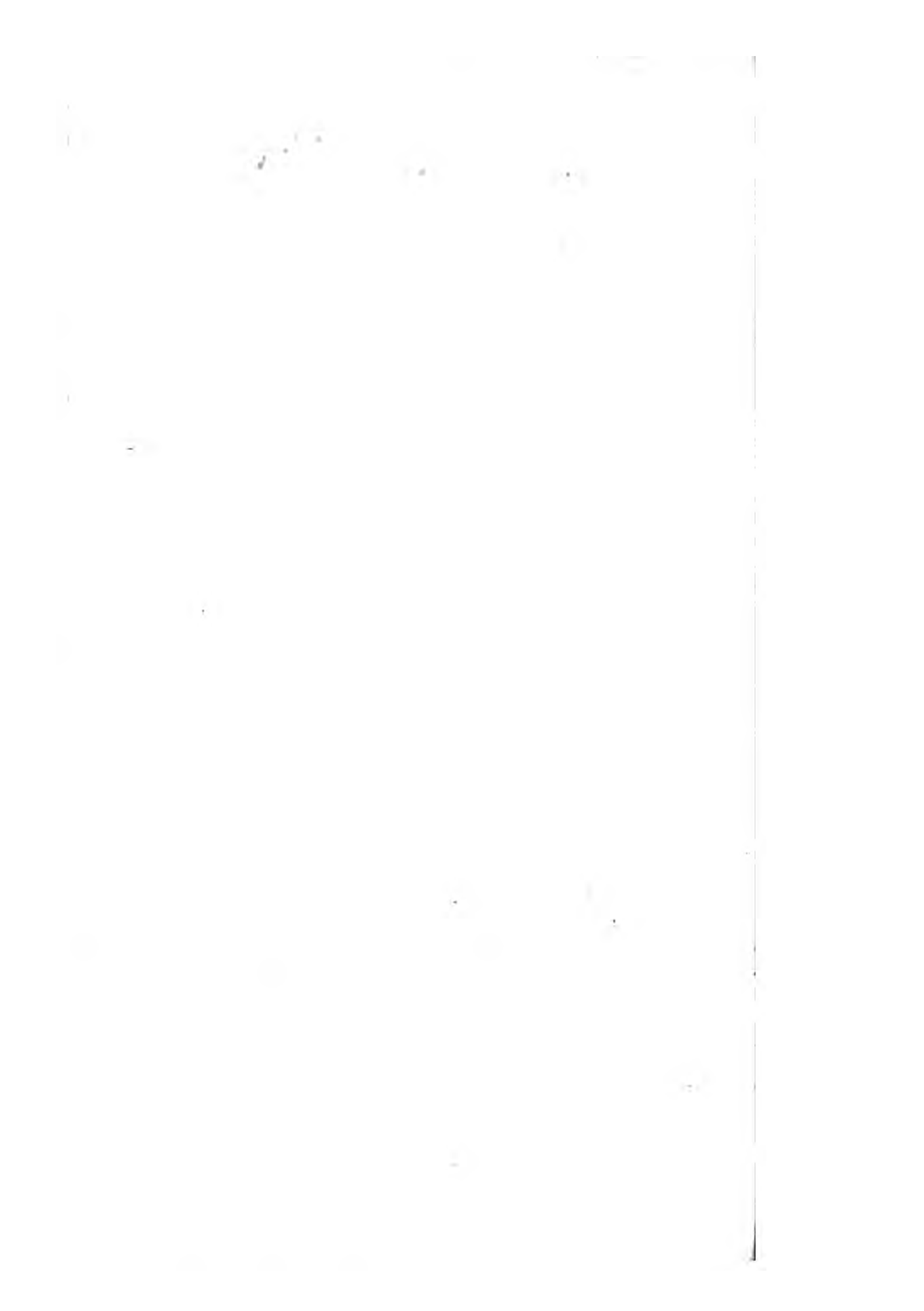


RIEN n'était si joli qu'Adèle,  
Qui, grâce à Lucas,  
Arrivait à grands pas  
A l'âge où l'Amour dit tout bas :  
Amusez-vous,  
Belle aux yeux doux,  
Amusez-vous,  
Trémoussez-vous,  
Amusez-vous, belle ;  
Amusez-vous,  
Ne craignez rien,  
Trémoussez-vous bien.

Un jour Lucas surprit Adèle  
Au fond d'un p'tit bois,



*Adoles et Lovers*



Où l' drôle , en tapinois ,  
Lui chanta pour la premièr' fois :

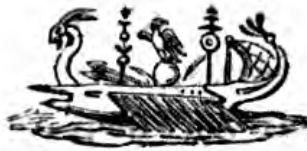
Amusez-vous ,  
Belle aux yeux doux ,  
Amusez-vous ,  
Trémoussez-vous ,  
Amusez-vous , belle ;  
Amusez-vous ,  
Ne craignez rien ,  
Trémoussez-vous bien.

Ce r'frain amusa tant Adèle ,  
Qu'avant de s' quitter ,  
Sans pouvoir s'arrêter ,  
Elle et Lucas n' firent qu' chanter :

Amusez-vous ,  
Belle aux yeux doux ,  
Amusez-vous ,  
Trémoussez-vous ,  
Amusez-vous , belle ;  
Amusez-vous ,  
Ne craignez rien ,  
Trémoussez-vous bien.

Mais un soir qu' sur l'herbe nouvelle  
Adèl' chantait ça ,

Un gros loup la croqua....  
Fillett's, d'après cett' leçon-là,  
Méfiez-vous  
D' ce r'frain si doux :  
Amusez-vous,  
Trémoussez-vous,  
Amusez-vous, belle ;  
Amusez-vous,  
Ne craignez rien,  
Trémoussez-vous bien.





LE LOUP  
N'EST PAS SI MÉCHANT.

---

AIR auvergnat du vaudeville *Il arrive!* — 1042.



ous vous souv'nez d' la pauvre Adèle ,  
Qui chantait tant le r'frain d' Lucas ;  
Quoiqu'un loup eût croqué la belle ,  
Vous saurez qu'ell' n'en mourut pas ,

Et partout ,  
En se gaussant d'elle ,  
On disait : « Mam'selle  
A donc vu le loup ! »  
Mais c'tapendant ,  
En gaussant d' la sorte ,  
Chaque fille au champ  
S'en allait chantant :  
Drès qu'Adèl' n'est pas morte ,  
L' loup n'est pas si méchant.

Par la curiosité piquée ,  
Suzon un soir, en tapinois ,  
Au risque de se voir croquée ,  
Va trouver l' loup au fond du bois.

Pour Suzon

Ce croqueur de filles ,  
C't effroi des familles ,  
Fut un vrai mouton....  
V'là qu' l'événement  
Dans l' pays s' rapporte ,  
Claudine l'entend  
Et s' dit en souriant :  
Drès qu' Suzon n'est pas morte ,  
L' loup n'est pas si méchant.

L' lend'main Claudin', en petit' bavarde,  
 S'en va criant dans tout l' canton  
 Que l' loup, dont tout le monde s' garde,  
 N'est autre chose qu'un mouton.

V'là qu' sur c' mot  
 Thérèse, Jeannette,  
 Victoire, Fanchette,  
 Javotte, Margot,  
 Au bois vit'ment  
 Courent sans escorte,  
 Et l' soir gaïment  
 Revienn'nt en chantant :  
 Drès qu' pas un' n'en est morte,  
 L' loup n'est pas si méchant.

Au bout d' queuqu's jours, vite et pour cause,  
 Fallut marier tous ces minois ;  
 D'autres minois, plus frais qu' la rose,  
 Vinrent au monde au bout d' queuqu's mois.

Et par nous  
 Chaqu' fillette instruite,  
 Loin d' prendre la fuite  
 Quand on parle d' loups,  
 Dit tout bonn'ment,  
 Sitôt qu'on l'exhorte



A fuir sagement :  
Drès qu' maman n'est pas morte,  
L' loup n'est pas si méchant.





A

## MON AMI HIPPOLYTE.

---

AIR : Verse encor. — 1240.



Je suis gai, bien gai, très-gai, fort gai,  
Et jamais fatigué  
Quand je chante Hippolyte;  
Je suis gai, bien gai, très-gai, fort gai;  
Qui plus que lui mérite  
D'être harangué?

Haranguons-le donc  
Ce joyeux vénérable,  
Ce bon vivant dont  
La franchise est le don.  
Je n'hésite point,  
Et grâces à sa table,  
Quoiqu'en embonpoint  
Il me gagne d'un point,

Je suis gai, bien gai, très-gai, fort gai,  
Et jamais fatigué  
Quand je chante Hippolyte ;  
Je suis gai, bien gai, très-gai, fort gai ;  
Qui plus que lui mérite  
D'être harangué ?

Qu'il est doux de voir  
Sa famille chérie  
Obéir ce soir  
Au plus tendre devoir !  
Et de temps en temps  
Chaque ami, chaque amie  
Et chaque parent  
S'écrier en pleurant :

Je suis gai , bien gai , très-gai , fort gai ,  
Et jamais fatigué  
Quand je chante Hippolyte ;  
Je suis gai , bien gai , très-gai , fort gai ;  
Qui plus que lui mérite  
D'être harangué ?

S'il vivait , vraiment  
Le joyeux Démocrite  
En ce doux moment  
Doublerait d'enjouement ;  
Et moins sérieux  
Le pleureur Héraclite  
Devant ce vin vieux  
Dirait , séchant ses yeux :

Je suis gai , bien gai , très-gai , fort gai ,  
Et jamais fatigué  
Quand je chante Hippolyte ;  
Je suis gai , bien gai , très-gai , fort gai ;  
Qui plus que lui mérite  
D'être harangué ?

Si demain , ma foi ,  
 Je suis réduit à suivre ,  
 Quoique malgré moi ,  
 Un lugubre convoi ,  
 Je crains franchement  
 De chanter encore ivre ,  
 Machinalement  
 Suivant l'enterrement :

Je suis gai , bien gai , très-gai , fort gai ,  
 Et jamais fatigué  
 Quand je chante Hippolyte ;  
 Je suis gai , bien gai , très-gai , fort gai ;  
 Qui plus que lui mérite  
 D'être harangué ?

Quand nous sortirons ,  
 Et que sur quelque place  
 Nous chancellerons ,  
 Tomberons , ronflerons ,  
 Si , nous voyant souls ,  
 La garde nous ramasse ,  
 Nous disant : Qu'êt' vous ?  
 Amis , répondons tous :

Je suis gai , bien gai , très-gai , fort gai ,  
Et jamais fatigué  
Quand je chante Hippolyte ;  
Je suis gai , bien gai , très-gai , fort gai ;  
Qui plus que lui mérite  
D'être harangué ?





## UN PEU D'ADRESSE.

AIR de M. Piccini.



Un peu d'adresse  
Sur terre est le premier trésor ;  
Et tel fat, dont l'éclat nous blesse,  
Eût-il pris un si grand essor,  
S'il n'eût pas joint à beaucoup d'or  
Un peu d'adresse ?

Un peu d'adresse  
Est la devise de l'Amour ;  
Et vous, amans dont la tendresse  
N'obtient jamais aucun retour,  
Que n'aviez-vous, le premier jour,  
Un peu d'adresse ?

Un peu d'adresse

De l'hymen entretient les nœuds :  
Combien d'époux que l'on délaisse,  
Sur leur sort ouvriraient les yeux,  
Si leurs belles n'avaient pour eux  
Un peu d'adresse !







## LA DANSE.

---

AIR : La vie la plus jolie.



En France,  
C'est à la danse

Que la beauté  
Doit sa gaîté,  
Ses grâces, sa légèreté.  
Folie,  
Douce harmonie,  
Désordre heureux,  
Trouble amoureux,  
Du bal  
Y donne le signal.  
La danse  
Bientôt recommence ;  
On se balance,  
Et l'on s'élançe



PHILOSOPHIE  
D'UN SEXAGÉNAIRE.

— 1129.



soixante ans on ne doit pas remettre  
L'instant heureux qui promet un plaisir ;  
Plus tard le sort voudra-t-il nous permettre  
De le rejoindre et de le ressaisir ? (*bis.*)  
Sur l'avenir je ne compte plus guère :  
Le présent seul à mon âge est certain ; (*bis.*)  
Mon plus beau jour est celui qui m'éclaire ,  
Car les vieillards n'ont pas de lendemain. (*bis.*)

Si le destin veut prolonger ma vie ,  
Je me résigne à ses sages décrets ;  
Mais mourir vieux n'est pas ce que j'envie :  
L'âge souvent amène des regrets. (*bis.*)

Chacun son tour , est la règle du sage ;  
Contentons-nous d'égayer nos instans. (*bis.*)  
Celui qui plie à soixante ans bagage ,  
S'il vécut bien , vécut assez long-temps. (*bis.*)





LES

## REPAS DE NOS PÈRES.

---

AIR : La fille est pour le garçon. — 1205.



ESTINS où le Champagne pleut,  
Chère abondante et délicate,  
Vases dorés, vaisselle plate,  
Voilà ce qu'aujourd'hui l'on veut.  
Petites tables, larges verres,  
Vins naturels et mets bien sains,  
Voilà comme, sans médecins,  
Vivaient jadis nos pères.

A table, loin de discuter  
Et de faire assaut d'éloquence,

On n'affichait d'autre science  
Que celle de boire et chanter.  
Maintenant de graves chimères  
Gâtent le vin que nous buvons :  
C'est que maintenant nous avons  
Plus d'esprit que nos pères.





VOILA  
COMME L'ESPRIT VIENT.

---

AIR : C'est la petite Thérèse. — 55.



Et v'là pas deux mois encore  
Qu' j'étais sott' comm' je n' sais quoi!  
On m'app'lait p'tite pécore,  
Et tout chacun s' moquait d' moi.  
J' leur répondais en colère :  
Est-c' que l'esprit pouss' comm' ça ?  
Gn'y a temps pour tout : laissez faire...  
P'tit à p'tit, j' sens qu' ça m' viendra.

Chez nous l'aut' jour, sans qu' j'y pense,  
Benjamin arrive, et v'là  
Qu' tout en badinant il m' lance  
R'gards par-ci, p'tits mots par-là :

Ma têt' brûle, mon sang s' fige ;  
 Qu'est-c' qu' c'est donc que l' mal qui m'tient ?  
 Si c'est d' l'esprit, mon dieu ! m' dis-je,  
 Qu'ça fait mal quand ça vous vient !

D'puis c' moment, ma p'tit' cervelle  
 A d'mi-mot sait tout saisir.  
 J' veux toujours paraît' plus belle ;  
 Vrai, je m' forme à fair' plaisir.  
 Plus j'avance, plus je trouve  
 Queuqu' chose en moi d'inconnu...  
 Je n' sais pas trop c' que j'éprouve,  
 Mais j' sens ben qu' l'esprit m'est v'nu.





LA

# JOURNÉE D'UN ÉLÉGANT.

---

AIR : Séjour d'amour. — 1856.



Paris,  
Des ris  
Douce retraite,  
Charme mes loisirs,  
Pique mes désirs  
Par un essaim de plaisirs,



Qui tous ,  
Jaloux  
De ma conquête ,  
Semblent s'inviter  
Pour se disputer  
Le pouvoir de m'enchanter.

A chaque aurore  
Qui vient d'éclorre ,  
Plus fraîche encore  
Lisette , en secret ,  
Vient et m'apporte  
Lettre ou... n'importe ,  
Et puis remporte  
Un baiser discret.

Mon cheval ,  
Superbe animal ,  
A mon lever, m'attend , m'emporte et vole ;  
Il fend l'air ,  
Plus prompt que l'éclair ;  
C'est le rival , c'est le vainqueur d'Éole.  
Au retour ,  
Beauté faite au tour ,

A son tour  
 Gaîment me propose  
 Un joli  
 Déjeuner qu'arrose  
 Le chably,  
 Le beaune ou l'ay.

Après  
 Les frais  
 Que j'ai dû faire,  
 Je pars en chantant ;  
 Un concert m'attend :  
 Je n'y reste qu'un instant.  
 J'entre au  
 Caveau,  
 Où sur la guerre,  
 Buvant du scubac,  
 Prenant du tabac,  
 Je parle *ab hoc et ab hac*.  
 J'entends qu'on vante  
 Les mets qu'invente  
 La main savante  
 D'un maître d'hôtel ;  
 Comus m'invite,  
 Bacchus m'excite,

Et je cours vite  
Encenser leur autel.

L'Opéra-  
Comique ou buffa ,  
A du nouveau , j'y suis indispensable.  
Jusqu'au bout  
Je critique tout ;  
Car applaudir est d'un ton détestable.  
Pour un thé  
Le soir invité ,  
L'écarté,  
Qu'un perdant déserte ,  
Me séduit ,  
Et , de perte en perte ,  
Me conduit  
Jusques à minuit.

Alors  
Je sors ,  
Car c'est d'usage ,  
L'instant obligé  
Où l'homme rangé  
De son monde prend congé ;

Et dé-  
cidé  
A rester sage ,  
Je regagne enfin  
L'hôtel du Dauphin ,  
Au plus tard... le lendemain.





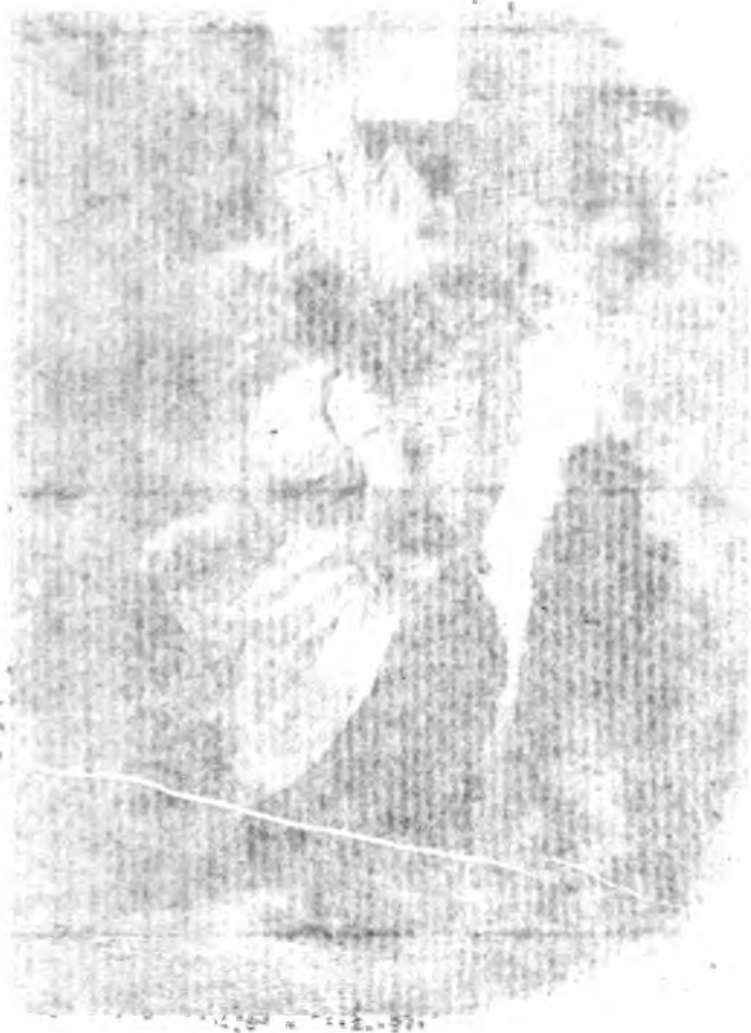
TABLEAU DE PARIS  
A CINQ HEURES DU MATIN.

---

AIR de la contredanse de *la Rosière*,  
ou Rien ne m'échappe. — 1358.



L'OMBRE s'évapore  
Et déjà l'aurore  
De ses rayons dore  
Les toits d'alentour ;  
Les lampes pâlissent,  
Les maisons blanchissent,  
Les marchés s'emplissent :  
On a vu le jour.



LE JOURNAL DE PARIS

LE JOURNAL DE PARIS  
LE JOURNAL DU MATIN

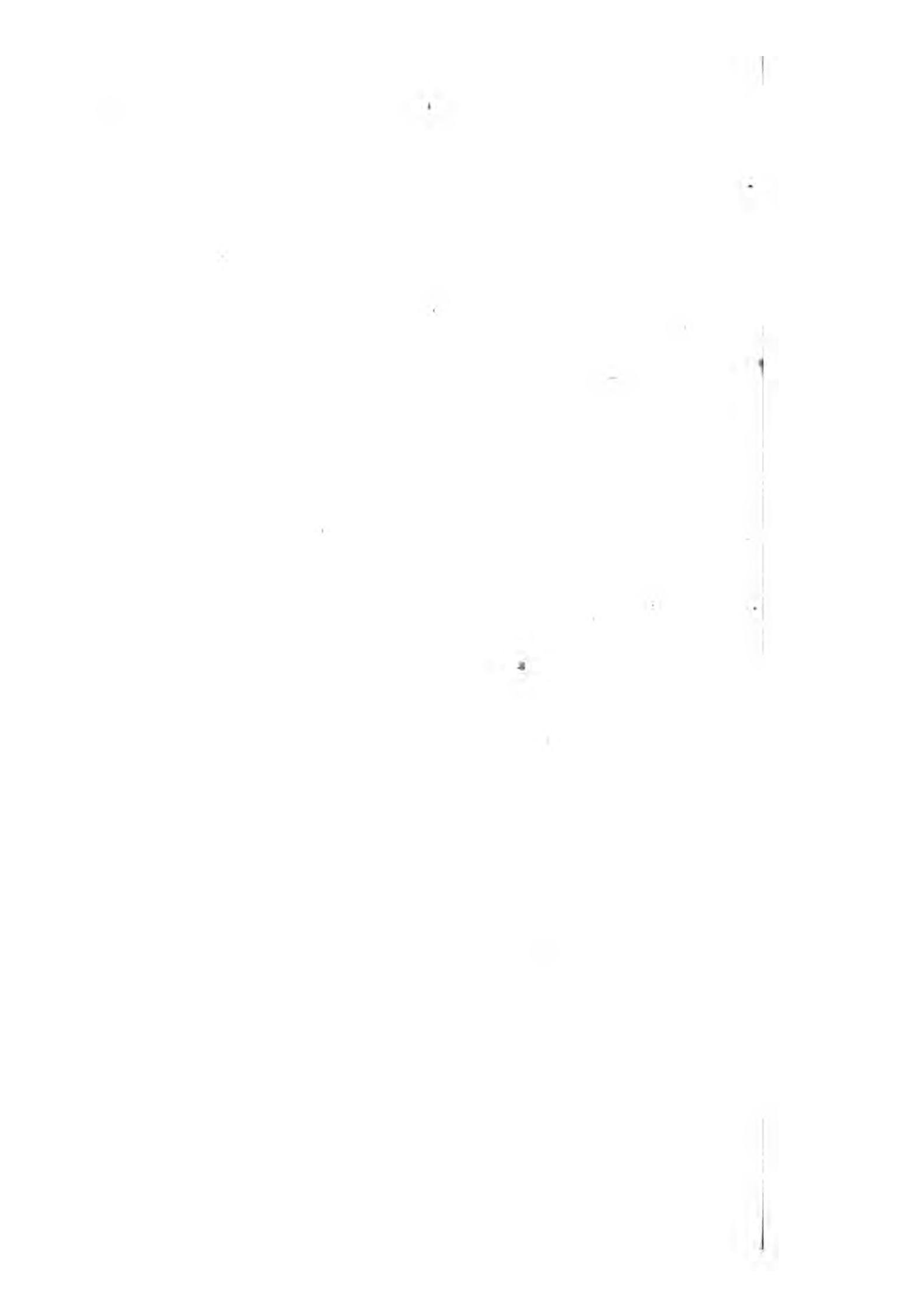
Le Journal de Paris est publié tous les jours, sauf les dimanches et fêtes.

Le Journal de Paris est publié tous les jours, sauf les dimanches et fêtes.



*Les Cris de Paris.*





De la Villette ,  
Dans sa charrette ,  
Suzon brouette  
Ses fleurs sur le quai ,  
Et de Vincenne  
Gros-Pierre amène  
Ses fuits que traîne  
Un âne efflanqué.

Déjà l'épicière ,  
Déjà la fruitière ,  
Déjà l'écaillère  
Saute à bas du lit.  
L'ouvrier travaille ,  
L'écrivain rimaille ,  
Le fainéant bâille ,  
Et le savant lit.

J'entends Javotte ,  
Portant sa hotte ,  
Crier : Carotte ,  
Panais et chou-fleur !  
Perçant et grêle ,  
Son cri se mêle

A la voix frêle  
Du noir ramoneur.

L'huissier carillonne ,  
Attend , jure , sonne ,  
Ressonne , et la bonne ,  
Qui l'entend trop bien ,  
Maudissant le traître ,  
Du lit de son maître  
Prompte à disparaître ,  
Regagne le sien.

Gentille , accorte ,  
Devant ma porte  
Perrette apporte  
Son lait encor chaud ;  
Et la portière ,  
Sous la gouttière ,  
Pend la volière  
De dame Margot.

Le joueur avide ,

La mine livide  
 Et la bourse vide ,  
 Rentre en fulminant ;  
 Et , sur son passage ,  
 L'ivrogne , plus sage ,  
 Rêvant son breuvage ,  
 Ronfle en fredonnant.

Tout , chez Hortense ,  
 Est en cadence ;  
 On chante , danse ,  
 Joue , *et cætera...*  
 Et sur la pierre  
 Un pauvre hère ,  
 La nuit entière ,  
 Souffrit et pleura.

Le malade sonne ,  
 Afin qu'on lui donne  
 La drogue qu'ordonne  
 Son vieux médecin ,  
 Tandis que sa belle ,  
 Que l'amour appelle ,  
 Au plaisir fidèle ,

Feint d'aller au bain.

Quand vers Cythère  
La solitaire,  
Avec mystère,  
Dirige ses pas,  
La diligence  
Part pour Mayence,  
Bordeaux, Florence,  
Ou les Pays-Bas.

« Adieu donc, mon père ;  
Adieu donc, mon frère ;  
Adieu donc, ma mère.  
— Adieu, mes petits. »  
Les chevaux hénissent,  
Les fouets retentissent,  
Les vitres frémissent :  
Les voilà partis.

Dans chaque rue  
Plus parcourue,  
La foule accrue

Grossit tout à coup :  
Grands , valetaille ,  
Vieillards , marmaille ,  
Bourgeois , canaille ,  
Abondent partout.

Ah ! quelle cohue !  
Ma tête est perdue ,  
Moulue et fendue ;  
Où donc me cacher ?  
Jamais mon oreille  
N'eut frayeur pareille...  
Tout Paris s'éveille...  
Allons nous coucher.





## TABLEAU DE PARIS

A CINQ HEURES DU SOIR.

---

Même air.



**N**ous tous lieux la foule  
Par torrens s'écoule :  
L'un court, l'autre roule ;  
Le jour baisse et fuit.  
Les affaires cessent ;  
Les dîners se pressent ,  
Les tables se dressent ;  
Il est bientôt nuit.

Là , je devine  
Poularde fine ,  
Et bécassine ,  
Et dindon truffé ;  
Plus loin je hume  
Salé , légume ,  
Cuits dans l'écume  
D'un bœuf réchauffé.

Le sec parasite  
Flaire... et trotte vite  
Partout où l'invite  
L'odeur d'un repas ;  
Le surnuméraire  
Pour vingt sous va faire  
Une maigre chère  
Qu'il ne paiera pas.

Plus loin , qu'entend-je ?  
Quel bruit étrange  
Et quel mélange  
De tons et de voix !  
Chants de tendresse ,  
Cris d'allégresse ,



Chorus d'ivresse  
Partent à la fois.

Les repas finissent ;  
Les teints refléurissent ;  
Les cafés s'emplissent ;  
Et trop aviné ,  
Un lourd gastronome  
De sa chute assomme  
Le corps d'un pauvre homme  
Qui n'a pas dîné.

Le moka fume ,  
Le punch s'allume ,  
L'air se parfume ;  
Et de crier tous :  
« Garçons , ma glace !  
— Ma demi-tasse !...  
— Monsieur, de grâce ,  
*Paris* après vous. »

Les journaux se lisent ;

Les liqueurs s'épuisent ;  
Les jeux s'organisent ;  
Et l'habitué,  
Le nez sur sa canne ,  
Approuve ou chicane ,  
Défend ou condamne  
Chaque coup joué.

La tragédie ,  
La comédie ,  
La parodie ,  
Les escamoteurs ;  
Tout , jusqu'au drame  
Et mélodrame ,  
Attend , réclame  
L'or des amateurs.

Les quinquets fourmillent ;  
Les lustres scintillent ;  
Les magasins brillent ;  
Et , l'air agaçant ,  
La jeune marchande  
Provoque , affriande  
Et de l'œil commande

L'emplette aux passans.

Des gens sans nombre  
D'un lieu plus sombre  
Vont chercher l'ombre  
Chère à leurs desseins.  
L'époux convole ,  
Le fripon vole ,  
Et l'amant vole  
A d'autres larcins.

Jeannot , Claude , Blaise ,  
Nicolas , Nicaise ,  
Tous cinq de Falaise  
Récemment sortis ,  
Élevant la face ,  
Et cloués sur place ,  
Devant un Paillasse  
S'amusent *gratis*.

La jeune fille ,  
Quittant l'aiguille ,  
Rejoint son drille

Au bal de *Lucquet* ;  
Et sa grand'-mère  
Chez la commère  
Va coudre et faire  
Son cent de piquet.

Dix heures sonnées,  
Des pièces données  
Trois sont condamnées  
Et se laissent choir.  
Les spectateurs sortent,  
Se poussent, se portent...  
Heureux s'ils rapportent  
Et montre et mouchoir !

« Saint-Jean, la Flèche,  
Qu'on se dépêche...  
Notre calèche !  
— Mon cabriolet ! »  
Et la livrée,  
Quoiqu'enivrée,  
Plus altérée  
Sort du cabaret.

Les carrosses viennent ,  
S'ouvrent et reprennent  
Leurs maîtres qu'ils mènent  
En se succédant ;  
Et d'une voix âcre ,  
Le cocher de fiacre  
Peste , jure et sacre  
En rétrogradant.

Quel tintamare !  
Quelle bagare !  
Aux cris de *gare*  
Cent fois répétés ,  
Vite on traverse ,  
On se renverse ,  
On se disperse  
De tous les côtés.

La sœur perd son frère ,  
La fille son père ,  
Le garçon sa mère  
Qui perd son mari ;  
Mais un galant passe ,  
S'avance avec grâce ,

Et s'offre à la place  
De l'époux chéri.

Plus loin des belles  
Fort peu rebelles,  
Par ribambelles  
Errant à l'écart,  
Ont doux visage,  
Gentil corsage...  
Mais je suis sage...  
D'ailleurs il est tard.

Faute de pratique,  
On ferme boutique.  
Quel contraste unique  
Bientôt m'est offert !  
Ces places courues,  
Ces bruyantes rues,  
Muettes et nues,  
Sont un noir désert.

Une figure  
De triste augure

M'approche et jure  
En me regardant...  
Un long *qui vive*?  
De loin m'arrive,  
Et je m'esquive  
De peur d'accident.

Par longs intervalles,  
Quelques lampes pâles,  
Faibles, inégales,  
M'éclairent encor...  
Leur feu m'abandonne,  
L'ombre m'environne;  
Le vent seul résonne :  
Silence !... tout dort.





## L'AN 1825.

---

AIR : Vive la Lithographie! — 1565.



Et j'ai bonne souvenance,  
Mil huit cent vingt-cinq offrit  
Ce qu' jamais n' verra la France  
En vertus comme en esprit.

Tout le monde s'entendait,  
Tout le monde s'entr'aidait ;



L' riche partageait son bien  
Avec c' lui qui n' avait rien.

On n' voyait que bons ménages ,  
Qu' amis francs et généreux ,  
Tout's les femmes étaient sages  
Et tous les maris heureux...

Jamais les méd' cins ne tuaient ;  
Queuqu' fois les commis saluaient ;  
Un fripon , pour un milliard ,  
N' eût été reçu null' part.

Jamais intrigu' ni cabale  
Ne v' nait troubler un succès.  
On n' connaissait ni scandale ,  
Ni banqu' route , ni procès.

La sottis' perdait ses pas ;  
Les journaux ne mentaient pas ;  
On avait , dans les bureaux ,  
Plus d' savoir qu' on n' était gros.

On n' voyait pas d' ces affiches  
Fait's pour tromper l's honnêt's gens ;  
On n' avait pas pour les riches

Plus d'égards qu' pour l's indigens.

D' l'argent on f'sait très-peu d' cas ;  
Les marchands , tous délicats ,  
N'auraient plutôt rien vendu  
Que d' surfaire d'un écu.

On n' voyait dans les boutiques  
Qu' meubles propres et décens ;  
Point d' ces comptoirs magnifiques  
Qu'ont plus d'or autour que d'dans.

Heureus's avec leurs mamans ,  
Les fill's n'avaient pas d'amans ;  
Leur innocence formait  
La seul' dot qu'on réclamait.

Un' robe simple et commode ,  
Un' fleur posée avec goût ,  
Avaient fait passer de mode  
L' cachemire et l' marabout.

Bref , c'était un' loyauté ,  
Un' modestie , un' bonté ,  
Un' sympathie , un accord ,  
Qu'on aurait dit l'âge d'or.

Oui, si j'ai bonn' souvenance,  
V'là bien trait pour trait c' qu'était  
Mil huit cent vingt-cinq en France....  
Ou c'est un rêv' que j'ai fait.





# PIERRE ET PIERRETTE,

## HISTORIETTE.

---

AIR : Mon système est d'aimer le bon vin,  
ou de la contredanse du *Diable à Quatre*. — 1165.



Tic et tic et tac, et tin, tin, tin,  
Est l' refrain

De mon cœur et de mon verre ;

Tic et tic et tac, et tin, tin, tin,

Est l' refrain

Qui met Pierre

En train.

Du pays j'arrivais simple et sage ,

Grâce aux bonn's leçons de ma mèr'-grand ;

Je v'nais faire mon apprentissage ;  
Mais Dieu sait c' qu'à Paris on apprend....

Tic et tic et tac, et tin, tin, tin,  
Est l' refrain  
De mon cœur et de mon verre ;  
Tic et tic et tac, et tin, tin, tin,  
Est l' refrain  
Qui met Pierre  
En train.

J' voulais n'avoir jamais d'amourette,  
Mais chez nous un jour Pierrette vint ;  
J' voulais n' boire que d' l'eau, mais Pierrette  
Était fille d'un marchand de vin.

Tic et tic et tac, et tin, tin, tin,  
Est l' refrain  
De mon cœur et de mon verre ;  
Tic et tic et tac, et tin, tin, tin,  
Est l' refrain  
Qui met Pierre  
En train.

L' jour où j' la vis était un dimanche ;  
Elle avait un si joli maintien ,

Des ch'veux si noirs , une peau si blanche ,  
Deux yeux,deux.. qu'sais-je?il n'lui manquait rien.

Tic et tic et tac , et tin , tin , tin ,  
Est l' refrain  
De mon cœur et de mon verre ;  
Tic et tic et tac , et tin , tin , tin ,  
Est l' refrain  
Qui met Pierre  
En train.

Ma mèr' , comm' c'était l'heure ou l'on dîne ,  
Du dîner l'invite à prend' sa part ;  
Elle accepte , on m' la baill' pour voisine ,  
Mon cœur s' gonfle , et v'là l' bouchon qui part.

Tit et tic et tac , et tin , tin , tin ,  
Est l' refrain  
De mon cœur et de mon verre ;  
Tic et tic et tac , et tin , tin , tin ,  
Est l' refrain  
Qui met Pierre  
En train.

Drès l' premier coup que j' trinquons ensemble  
( Ah ! mon Dieu ! qu' les amoureux sont sots ! )

V'là ma main qui tremble , tremble, tremble ,  
Et mon verre qui s' brise en morceaux.

Tic et tic et tac , et tin , tin , tin ,  
Est l' refrain  
De mon cœur et de mon verre ;  
Tic et tic et tac , et tin , tin , tin ,  
Est l' refrain  
Qui met Pierre  
En train.

« Voyez donc la jolie équipée !... »  
M' dit Pierrette , mais d'un air si doux...  
« Ma pauv' jupe est-elle assez trempée ?  
Ah ! monsieur, si ce n'était pas vous !... »

Tic et tic et tac , et tin , tin , tin ,  
Est l' refrain  
De mon cœur et de mon verre ;  
Tic et tic et tac , et tin , tin , tin ,  
Est l' refrain  
Qui met Pierre  
En train.

J' n'avions pas d' gob'lets en abondance ,  
Et Pierrette m' dit : « Buvez dans le mien ;

J' n'ai pas peur que vous sachiez c' que j' pense ,  
Car de vous je n' pense que du bien. »

Tic et tic et tac , et tin , tin , tin ,  
Est l' refrain  
De mon cœur et de mon verre ;  
Tic et tic et tac , et tin , tin , tin ,  
Est l' refrain  
Qui met Pierre  
En train.

Après l' bœuf , les lentill's et l'omelette ,  
On s' lève , et ma belle m' dit en d'ssous :  
« Tout's les fois qu'vous pass'rez d'vant Pierrette ,  
Y aura toujours un p'tit coup pour vous. »

Tic et tic et tac , et tin , tin , tin ,  
Est l' refrain  
De mon cœur et de mon verre ;  
Tic et tic et tac , et tin , tin , tin ,  
Est l' refrain  
Qui met Pierre  
En train.

Le lend'main encor plus chaud qu' la veille ,  
J' cours chez elle ; l' père était dehors ,



Et Pierrette m' donne une bouteille  
Dont le vin fait revenir les morts.

Tic et tic et tac, et tin, tin, tin,  
Est l' refrain  
De mon cœur et de mon verre ;  
Tic et tic et tac, et tin, tin, tin,  
Est l' refrain  
Qui met pierre  
En train.

J' la débouche, mais bientôt le père  
Nous surprend comme j' nous caressions ;  
Moi, j' lui dis, pour arranger l'affaire :  
« Excusez, monsieur, c'est que j' trinquions. »

Tic et tic et tac, et tin, tin, tin,  
Est l' refrain  
De mon cœur et de mon verre ;  
Tic et tic et tac, et tin, tin, tin,  
Est l' refrain  
Qui met Pierre  
En train.

« Vous avez trop bu, sortez de table »,  
M' répond-il en m' montrant les gross's dents.

— « Quand on trinque avec un' fille aimable ,  
Il est permis d' se mettre un peu d'dans. »

Tic et tic et tac , et tin , tin , tin ,  
Est l' refrain  
De mon cœur et de mon verre ;  
Tic et tic et tac , et tin , tin , tin ,  
Est l' refrain  
Qui met Pierre  
En train.

V'là-t-il pas qu'il veut m' mettre à la porte... ;  
Mais bernique , avec ça qu' j'étais gris...  
« J'ons payé ; pourquoi vouloir que j' sorte ?  
— Tu n'as pas payé tout c' que t'as pris. »

Tic et tic et tac , et tin , tin , tin ,  
Est l' refrain  
De mon cœur et de mon verre ;  
Tic et tic et tac , et tin , tin , tin ,  
Est l' refrain  
Qui met Pierre  
En train.

A la fin pourtant j' gagnons au large ,  
Parc' qu'au fond c'était vrai qu' j'avions tort !

Mais le soir, je r'venons à la charge,  
Et l' pèr' nous prend à trinquer encor.

Tic et tic et tac, et tin, tin, tin,  
Est l' refrain  
De mon cœur et de mon verre ;  
Tic et tic et tac, et tin, tin, tin,  
Est l' refrain  
Qui met Pierre  
En train.

Un coup d' poing m' jett' sur Pierrette à terre,  
L' père sur moi tombe au mêm' moment ;  
Maman passe, all' voit ça, tomb' sur l' père,  
Et tout l' quartier tombe sur maman.

Tic et tic et tac, et tin, tin, tin,  
Est l' refrain  
De mon cœur et de mon verre ;  
Tic et tic et tac, et tin, tin, tin,  
Est l' refrain  
Qui met Pierre  
En train.

On s' bouscule, on s' cogne, on s'estropié ;  
C'est un r'mu'-ménage, un brouhaha !

Chaqu' homme est un lion, chaqu' femme une pie,  
L'un dit qu' j'ai fait ci , l'aut' qu' j'ai fait ça.

Tic et tic et tac , et tin , tin , tin ,  
Est l' refrain  
De mon cœur et de mon verre ;  
Tic et tic et tac , et tin , tin , tin ,  
Est l' refrain  
Qui met Pierre  
En train.

L' père , après ben des cris , ben des bosses ,  
M' dit , m' jetant mon objet dans mes bras :  
« D'main j' prétends qu' on goûte l' vin d' tes noces ;  
Puisqu' tu l' as tiré , tu le boiras. »

Tic et tic et tac , et tin , tin , tin ,  
Est l' refrain  
De mon cœur et de mon verre ,  
Tic et tic et tac , et tin , tin , tin ,  
Est l' refrain  
Qui met Pierre  
En train.

« N' faudra pas , morgué , deux fois nous l' dire » ,  
Que j' répliquons tous deux en sautant :

— « C' mari-là, moi, ça m' va comm' d' la cire.  
— C'te femm'-la, moi, ça m' va comm' un gant. »

Tic et tic et tac, et tin, tin, tin,  
Est l' refrain  
De mon cœur et de mon verre ;  
Tic et tic et tac, et tin, tin, tin,  
Est l' refrain  
Qui met Pierre  
En train.

J' saute au cou d' mon biau-père et d' ma mère,  
J' saute au cou d' Pierrett', qui me l' rend bien ;  
J' saute au cou d' tous les témoins d' l' affaire,  
Et j' voudrais pouvoir m' sauter au mien.

Tic et tic et tac, et tin, tin, tin,  
Est l' refrain  
De mon cœur et de mon verre ;  
Tic et tic et tac, et tin, tin, tin,  
Est l' refrain  
Qui met Pierre  
En train.

Dès l' lend'main on pataraphe, on danse ;  
L' surlend'main j' faisons encor mieux qu'ça ;

L' jour d'après c' qui s'est fait se r'commence ,  
Et jour et nuit , depuis c' moment-là ,

Tic et tic et tac , et tin , tin , tin ,  
Est l' refrain

De mon cœur et de mon verre ;  
Tic et tic et tac , et tin , tin , tin ,  
Est l' refrain  
Qui met Pierre  
En train.





## RONDE

CHANTÉE CHEZ LE COMTE REGNAULT,

DANS SA MAISON DE CAMPAGNE QUI ÉTAIT  
ANCIENNEMENT UNE ABBAYE.

---

AIR : Pour étourdir le chagrin. — 1072.

**D**ANS ce séjour sans rival  
Tout attire,  
Tout inspire ;  
Rien au monde n'est égal  
Au plaisir qu'en goûte au val.

Ce jour pour mes sens ravis  
Est une si grande fête,  
Qu'en passant à Saint-Denis,  
J'ai pensé perdre la tête.

Dans ce séjour sans rival  
Tout attire,  
Tout inspire ;  
Rien au monde n'est égal  
Au plaisir qu'on goûte au val.

Le maître de ce logis  
De nos plaisirs est esclave :  
Il ouvre à tous ses amis  
Son cœur, sa bourse et sa cave.

Dans ce séjour sans rival  
Tout attire,  
Tout inspire ;  
Rien au monde n'est égal  
Au plaisir qu'on goûte au val.

Voyez la Grâce ou plutôt  
La Muse qui nous préside :  
Jamais, non, jamais *Renaud*  
N'eut une si belle Armide.



Dans ce séjour sans rival  
Tout attire,  
Tout inspire ;  
Rien au monde n'est égal  
Au plaisir qu'on goûte au val.

Le cœur est toujours content,  
L'ivresse toujours parfaite,  
Quand le maître est bienfaisant,  
Et la maîtresse bien faite.

Dans ce séjour sans rival  
Tout attire,  
Tout inspire ;  
Rien au monde n'est égal  
Au plaisir qu'on goûte au val.

Contre les feux de l'été,  
Ah ! quel rempart est le nôtre !  
L'eau ruisselle d'un côté,  
Et le vin jaillit de l'autre.

Dans ce séjour sans rival  
Tout attire,  
Tout inspire ;  
Rien au monde n'est égal

Au plaisir qu'on goûte au val.

On voit que ce beau séjour  
Fut habité par des moines ;  
Car on y fait chaque jour  
Une chère de chanoines.

Dans ce séjour sans rival  
Tout attire ,  
Tout inspire ;  
Rien au monde n'est égal  
Au plaisir qu'on goûte au val.

En vain de l'antiquité  
L'œil parfois y voit les traces :  
L'image de la beauté  
Rajeunit les vieilles glaces.

Dans ce séjour sans rival  
Tout attire ,  
Tout inspire ;  
Rien au monde n'est égal  
Au plaisir qu'on goûte au val.

L'amour saint de l'Éternel  
S'y joint à l'amour profane ,

Et l'âme s'élève au ciel  
Tandis que le cœur se damne.

Dans ce séjour sans rival  
Tout attire,  
Tout inspire ;  
Rien au monde n'est égal  
Au plaisir qu'on goûte au val.

Où furent le maître-autel  
Et les chantres de la messe,  
On voit le maître d'hôtel  
Et les enfans du Permesse.

Dans ce séjour sans rival  
Tout attire,  
Tout inspire ;  
Rien au monde n'est égal  
Au plaisir qu'on goûte au val.

Au val si, comme autrefois,  
Chacun faisait sa prière,  
La mienne serait, je crois,  
D'y passer ma vie entière.

Dans ce séjour sans rival

Tout attire ,  
Tout inspire ;  
Rien au monde n'est égal  
Au plaisir qu'on goûte au val.





LES

## PORTES SECRÈTES.

---

AIR : Trouverez-vous un parlement ? — 572.

**G**RAIGNANT du flambeau de l'Amour  
Pour son temple quelque étincelle,  
L'Hymen l'en bannit un beau jour,  
Et depuis ce temps on y gèle.  
Mais par bonheur le malin Dieu,  
Qui n'aime pas battre en retraite,  
Pour y faire parfois du feu,  
Y garde une porte secrète.

Maint docteur maudit trop souvent  
L'éclat des pompes funéraires,  
Qui dénonce à chaque passant

Des erreurs.... bien involontaires.  
De leur art quel cas on ferait,  
Si, son affaire une fois faite,  
Le malade ne s'en allait  
Que par une porte secrète!

Messieurs tels et tels, que l'on voit  
A l'Institut avec surprise,  
Messieurs tels et tels, que l'on croit  
Admis aux honneurs par méprise,  
Messieurs tels et tels, dont chez nous  
La fortune fut sitôt faite,  
Qui peut mieux connaître que vous  
Le prix de la porte secrète?

Partout la porte à deux battans  
S'ouvre au pouvoir, à la fortune;  
Aux sots, ainsi qu'aux charlatans,  
La porte bâtarde est commune.  
Toutes les portes aux vainqueurs  
S'ouvrent au son de la trompette;  
Et le bienfait chez le malheur  
Entre par la porte secrète.

Grétry, Monsigny, Nicolo,  
Dalayrac, Méhul, vrais orphées,

Dont le charme toujours nouveau  
Le dispute à celui des fées ,  
Grâce à vos accords enchanteurs  
Qu'à l'univers l'écho répète ,  
Pour vous le temple des neuf Sœurs  
N'a pas eu de porte secrète.





## COUPLETS

### POUR LA FÊTE D'UNE MARIE.

AIR : Femmes , voulez-vous éprouver ? — 195.



**O**n nous vante le paradis ;  
Mais , quelque plaisir qu'on y trouve ,  
Peut-il valoir , mes chers amis ,  
Celui qu'à Saint-Brice on éprouve ?  
Oui , de ce paradis charmant ,  
Moi , je me déclare l'apôtre :  
Puisqu'on y peut entrer vivant ,  
Ne vaut-il pas bien mieux que l'autre ?

Une Marie en est aussi  
Et l'idole et la souveraine ;  
Mais par mille attraits celle-ci  
Embellit son joyeux domaine.



Sa douce ivresse y met en train  
 Et séraphins et séraphines ;  
 Et de leurs chants le gai refrain  
 Y tient lieu des hymnes divines.

Son regard seul a la vertu  
 De soumettre les plus rebelles ;  
 Mais fallait-il qu'un seul élu  
 L'emportât sur tant de fidèles ?  
 Bienheureux est le nom de ceux  
 Qu'au paradis on daigne admettre ;  
 Or, si nous sommes bienheureux ,  
 Jugez ce que l'époux doit être !

Cheveux bien noirs , minois bien blanc ,  
 Regard bien doux , voix bien touchante ,  
 Taille bien fine et cœur bien franc ,  
 Voilà la belle que je chante.  
 Tant d'attraits feraient éprouver  
 Au plus sage un désir profane :  
 Où donc aller pour se sauver ,  
 Puisqu'au paradis on se damne ?

Belle Marie , ah ! gardez-vous  
 De monter vers votre patronne ;  
 Car à l'envi chacun de nous

Vous suivrait au pied de son trône.  
Mais le plaisir de voir les dieux  
Jusqu'ici ne nous touche guère ;  
Et nous nous croirons dans les cieux  
Tant que vous serez sur la terre.



Cot, cot, cot, cot, on les appelle ;  
Ell's pass'nt la tête en caquetant ,  
Et v'lan, en avant , (bis.)  
A la broche du régiment.

Ah ! l' bel état  
Qu' l'état d' soldat !  
Battre , aimer , fumer et boire ,  
Voilà toute notre histoire....  
Et, corbleu ! c't'état-là vaut bien  
Celui d' tant d' gens qui n' font rien. (bis.)

Mais c'est quand nous quittons la ville  
Qu'il faut voir l'effet des adieux....  
Et toutes les femm's à la file  
Se lamenter à qui mieux mieux.  
C'est un' rivière que leurs yeux :  
« R'viens donc bien vite.....  
— Oui-dà , ma p'tite. »  
Le plus souvent !  
J'ai soupé pour le sentiment.  
Et puis , à not' retour en France ,  
Chaqu' village , en goguette et danse ,  
Nous r'çoit cœur et tambour battant ,  
Et plan rataplan (bis.)  
En l'honneur du régiment.

Rataplan ;  
Ou bien qu'on en fasse semblant.  
Et puis , quand vient le clair de lune ,  
Chaqu' soldat choisit sa chacune ,  
En qualité de conquérant ;  
Et prend , rataplan ,  
Et prend , rataplan ,  
Le chemin du régiment.

Ah ! l' bel état  
Qu' l'état d' soldat !  
Battre , aimer , fumer et boire ,  
Voilà toute notre histoire....  
Et , corbleu ! c't'état-là vaut bien  
Celui d' tant d' gens qui n' font rien. (*bis.*)

Au bout d' queuq' temps , lorsqu'on maraude ,  
Nous sommes las de fair' l'amour ,  
On va , l' sabre à la main , en fraude  
Fair' la chasse à la basse-cour :  
Il faut qu' chaqu' victime ait son tour ;  
Poul's innocentes ,  
Intéressantes !  
Sans retour ,  
Hélas ! v'là vot' dernier jour :  
Cot , cot , cot , cot , en sentinelle ,



LE  
CAFÉ DES GOBE-MOUCHES,  
OU  
LE FAUX BOURDON,  
CHANSONNETTE

EN RÉPONSE AUX BRUITS QUI ONT COURU  
DE LA MORT DES ÉPICURIENS  
DU CAVEAU MODERNE.

---

AIR : Din, don, din, don. — 1117.



u café des *Gobe-Mouches*,  
Hier je musardais un peu ;  
Gens aveugles, borgnes, louches,  
Y prenaient un air de feu.

« Voilà , dit une ganache ,  
La cloche de Saint-Eustache....

— Din , don , din , don ! (*bis.*)

— Entendez-vous le bourdon ?

— Din , don , din , don !

— En effet , dit un bonhomme ,  
On a vu tendue en deuil  
Une maison qu'on renomme  
Dans le quartier Montorgueil.

— Bon ! quel conte vous nous faites !

Monsieur , lui dis-je , vous êtes....

— Din , don , din , don ! (*bis.*)

— Entendez-vous le bourdon ?

— Din , don , din , don !

— Chose assez originale ,  
Dit un vieil habit râpé ,  
C'est au Rocher de Cancale  
Que les Parques ont frappé.

— Qui vous a fait cette histoire ?

— C'est un homme qu'on peut croire....

— Din , don , din don ! (*bis.*)

— Entendez-vous le bourdon ?

Din, don, din, don!

— Vingt enfans du Vaudeville,  
Qui s'y rendaient chaque mois,  
Dans une guerre civile  
S'y sont tués à la fois.

— Vous croyez cette nouvelle?  
Voilà bien ce qu'on appelle....

— Din, don, din, don! (*bis.*)

— Entendez-vous le bourdon?

— Din, don, din, don!

— Je l'ai lu dans une feuille,  
Dit un autre roquentin,  
Et cette feuille recueille  
Chaque événement certain.  
D'ailleurs, quoique l'on en glose,  
Aucun journal n'en impose....

— Din, don, din, don! (*bis.*)

— Entendez-vous le bourdon?

— Din, don, din, don!

— Mettez donc mieux vos besicles,

Dis-je à ces vieux obstinés,  
Et ne croyez aux articles  
Que lorsqu'ils seront signés.  
Je veux bien qu'on soit bonhomme ;  
Mais ne le soyez pas comme....

— Din, don, din, don ! (*bis.*)

— Entendez-vous le bourdon ?

— Din, don, din, don !

— Messieurs, les sons funéraires  
Qui frappent vos sens troublés,  
Proviennent du choc des verres  
Des défunts dont vous parlez.

Tâchez donc de mieux entendre,  
Et surtout de ne plus prendre,

Din dons, din dons, (*bis.*)

Des tin tin pour des bourdons,

Din dons, din dons ! »

ENVOI A MM. NOS ABONNÉS.

Et vous qui daignez sourire  
A nos passe-temps joyeux,



Sachez que, loin qu'il expire,  
Le Caveau se porte au mieux.  
Que tous nous chantons encore ;  
Que chacun de nous dévore  
    Din dons, din dons ! (*bis.*)  
Et nommez tous les bourdons  
    Din dons, din dons !





LE

# COMMIS INDÉPENDANT,

DIALOGUE ENTRE UN EMPLOYÉ AU MINISTÈRE  
ET UN GARDE NATIONAL.

---

AIR : Tout le long de la rivière. — 104.

LE GARDE NATIONAL.



BONJOUR... que dit-on de nouveau ?

L'EMPLOYÉ.

Rien.... je m'en vais à mon bureau.

LE GARDE NATIONAL.

Eh ! reviens-tu de ton système ?

L'EMPLOYÉ.

Non, il sera toujours le même....  
L'indépendance est le seul bien....  
Sans l'indépendance on n'a rien....  
Mais au bureau permets que je me rende ;  
Car il se fait tard, et l'heure me commande.

LE GARDE NATIONAL.

Un instant...

L'EMPLOYÉ.

Non, l'heure me commande.

LE GARDE NATIONAL, *le retenant.*

L'indépendance sied très-bien  
A ceux qui n'ont besoin de rien....  
Mais toi, mon cher....

L'EMPLOYÉ.

Est-ce ma faute  
Si j'eus toujours l'âme assez haute  
Pour ne pas recevoir de loi  
D'un être mortel comme moi?...  
Mais au bureau permets que je me rende ;  
Je dépends d'un chef, et l'heure me commande....

LE GARDE NATIONAL.

Un instant...

L'EMPLOYÉ.

Non, l'heure me commande.

LE GARDE NATIONAL, *le retenant.*

Soit, je te laisse, mais je veux  
Te faire, avant, ouvrir les yeux.

L'EMPLOYÉ.

Mais j'y vois clair : l'homme est son maître,

Rien ne doit l'empêcher de l'être ;  
S'il cède à quelque autorité ,  
Il renonce à sa dignité.  
Mais au bureau permets que je me rende ;  
Mon chef est sévère , et l'heure me commande.

LE GARDE NATIONAL.

Un instant....

L'EMPLOYÉ.

Non , l'heure me commande.

LE GARDE NATIONAL.

Songe donc , mon cher , que le roi  
Dépend lui-même de la loi.

L'EMPLOYÉ.

Il s'est imposé cette entrave ,  
Il est le maître d'être esclave.

LE GARDE NATIONAL.

Il doit l'exemple à ses sujets....

L'EMPLOYÉ.

Pas de sujets chez les Français....  
Mais au bureau permets que je me rende ;  
Je crains le ministre , et l'heure me commande.

LE GARDE NATIONAL.

Un instant....

L'EMPLOYÉ.

Non , l'heure me commande.

LE GARDE NATIONAL.

Pensant ainsi , mon pauvre ami ,  
Tu dois n'être heureux qu'à demi....  
Car ta place....

L'EMPLOYÉ.

En rien ne m'occupe.

Me crois-tu, mon cher, assez dupe  
Pour m'être chargé d'un emploi  
Qui m'enchaînerait?... Non, ma foi.  
Mais au bureau permets que je me rende;  
On me pointerait, et l'heure me commande.

LE GARDE NATIONAL.

Un instant....

L'EMPLOYÉ.

Non, l'heure me commande.

LE GARDE NATIONAL.

Ton domestique cependant  
N'a qu'à se dire indépendant...,  
Tu vas le traiter d'imbécile.

L'EMPLOYÉ.

Oui, parce que l'être servile

Qui vit de la bourse d'autrui  
Ne s'appartient plus, n'est plus lui...  
Mais au bureau permets que je me rende ;  
Ce matin on paie , et l'heure me commande.

LE GARDE NATIONAL, *le retenant.*

Un instant....

L'EMPLOYÉ.

Non , l'heure me commande.

Sans adieu , royaliste ardent !

LE GARDE NATIONAL.

Adieu , commis indépendant ,  
Qui ne veux pas d'un roi pour maître ,  
Et qui consens à te soumettre  
Aux ordres d'un chef de bureau....  
Moi , qui suis de garde au château ,



Je vole , esclave , où l'honneur me demande :  
Toi , va-t'en , plus libre , où l'heure te commande ,  
Va , plus libre , où l'heure te commande .





## CHANT DU SOLDAT.

---

AIR de la Retraite.



ARCHE au combat !  
Voilà mon cri de guerre :

S'il est sur terre  
Un bel état ,  
C'est celui de soldat.  
Vivre exempt de soucis ,  
Défendre son pays  
Et boire à ses amis ,  
C'est le moyen  
D'être riche avec rien.

Est-il repos ,  
Est-il plaisir qui vaille  
Une bataille

Où d'un héros  
Nous suivons les drapeaux ?  
La gloire nous attend ,  
Nous chantons en partant ,  
Nous chantons en battant ,  
Nous chantons quand  
Nous revenons au camp.

Pour nous l'amour  
Forma toutes les belles ;  
Les plus rebelles  
S'unissent pour  
Chanter notre retour :  
Devenu plus humain ,  
Chaque tendron est vain  
D'unir sa douce main  
A celle qui  
Fit trembler l'ennemi.

L'argent n'est rien  
Pour le franc militaire ;  
Il a son verre  
Pour tout soutien ,  
Et l'honneur pour tout bien.  
A ses yeux peu jaloux ,  
L'espoir d'un sort plus doux ,

Tout l'or, tous les bijoux  
 Ont moins de prix  
 Qu'un drapeau qu'il a pris.

Ceint d'un laurier,  
 Et fier sur une tonne,  
 Nul coup n'étonne  
 Le cœur altier  
 D'un valeureux guerrier.  
 Soir et matin il boit,  
 Il boit à chaque exploit;  
 Jamais on ne le voit  
 Verser en vain  
 Ni son sang ni son vin.





## LE FROID ET LE CHAUD.

AIR du vaudeville de *M. Elaise*. — 1825.

**C**HENS auditeurs, qui de mes veilles  
Attendez le fruit, quel qu'il soit,  
Je crains de glacer vos oreilles  
Par mon refrain : Oh ! comm' c'est froid !  
Puis, dans l'autre excès tombant vite,  
J'ai peur de les échauffer trop,  
En répétant six fois de suite :  
Oh ! comm' c'est chaud ! oh ! comm' c'est chaud ! (3 fois.)

Allez-vous chez un homme en place,  
Au ventre large, au cœur étroit,

Solliciter la moindre grâce... ,  
 Oh! comm' c'est froid! Oh! comm' c'est froid!  
 Frappez ensuite à la chambrette  
 De l'artiste qui pour tout lot  
 N'a que sa mie et sa couchette...,  
 Oh! comm' c'est chaud! oh! comm' c'est chaud!

Imbu de l'*Art d'aimer* d'Ovide ,  
 Qu'un beau garçon bien maladroit  
 S'offre à Chloé, le gousset vide ,  
 Oh! comm' c'est froid! oh! comm' c'est froid!  
 Mais d'un coffre-fort qu'elle lorgne  
 Que le son annonce un lourdaud ,  
 Fût-il bossu , boiteux et borgne... ,  
 Oh! comm' c'est chaud! oh! comm' c'est chaud!

Dans certains banquets à grimace ,  
 Où, comme l'aï qu'on y boit ,  
 Le convive est frappé de glace ,  
 Oh! comm' c'est froid! oh! comm' c'est froid!  
 Mais , à cette table bruyante  
 Où l'esprit n'est pas un impôt ,  
 Où le cœur seul babille et chante ,  
 Oh! comm' c'est chaud! oh! comm' c'est chaud!

Au bout d'un mois de mariage ,

Chaque fois qu'Ursule et Benoît  
 Sont nez à nez dans leur ménage...,  
 Oh! comm' c'est froid! oh! comm' c'est froid!  
 Mais par degrés les mots s'ensuivent,  
 Les reproches viennent bientôt,  
 Et quand les coups de poing arrivent...,  
 Oh! comm' c'est chaud! oh! comm' c'est chaud!

L'œil en feu, deux poltrons se toisent,  
 Et sur le pré marchent tout droit...;  
 Mais sitôt que leurs fers se croisent,  
 Oh! comm' c'est froid! oh! comm' c'est froid!  
 On s'explique : nos fiers athlètes  
 Chez le traiteur ne font qu'un saut,  
 Et quand viennent les côtelettes...,  
 Oh! comm' c'est chaud! oh! comm' c'est chaud!

Des feux que l'été nous ramène  
 Quand chaque jour l'ardeur s'accroît,  
 Chez Thalie et chez Melpomène  
 Oh! comm' c'est froid! oh! comm' c'est froid!  
 Mais quand Mars ou Talma s'en mêle,  
 Quand de talent ils font assaut...,  
 Qu'il neige, qu'il vente ou qu'il gèle,  
 Oh! comm' c'est chaud! oh! comm' c'est chaud!

De tant d'opéras et de drames  
Qu'à défaut de mieux on reçoit,  
Malgré leurs torches et leurs flammes,  
S'il nous faut dire : Oh ! comm' c'est froid !  
Toujours chers à notre pensée,  
Que d'auteurs moissonnés trop tôt,  
Du fond de leur tombe glacée  
Font encor dire : Oh ! comm' c'est chaud !







## LE SOUPER.

Même air.



Où nous rendra l'antique usage  
De ces soupers délicieux  
Où la franchise et l'ermitage  
Réunissaient nos bons aïeux ?  
Ils goûtaient au sein de l'ivresse  
L'oubli d'un travail terminé ,  
L'oubli d'une mauvaise pièce  
Et l'oubli d'un mauvais dîné. (*ter.*)

Le souper, fils de la folie ,  
Est l'âme des joyeux loisirs... ;  
C'est l'aiguillon de la saillie ,  
C'est l'avant-coureur des plaisirs...  
Et la première fois qu'un sage ,  
Que l'histoire ne nomme pas ,

Dit : *Aux derniers les bons*, je gage  
Qu'il parlait des derniers repas.

Des amourettes clandestines  
Le souper trahit le secret,  
Des chansonnettes libertines  
Il permet l'essor indiscret ;  
Tout y séduit, enivre, enchante,  
Tout y respire l'abandon...  
L'esprit babille, le cœur chante... :  
C'est la goguette du bon ton.

Le souper ranime les forces  
Qu'épuisa le travail du jour ;  
Le feu de ses vives amorces  
S'allume au flambeau de l'amour.  
Le désir tend au vin qui coule  
La coupe de la volupté...,  
Et chaque moment qui s'écoule  
Ote une épingle à la beauté.

C'est au souper que les ministres  
Déposaient leur sévérité ;  
Que de leurs fronts souvent sinistres  
Ils dépouillaient l'austérité ;  
Au plaisir un peu moins rebelles,

Et las de leurs airs protecteurs ,  
 Entre le champagne et les belles  
 Ils devenaient solliciteurs.

Les soupers exaltaient Voltaire ,  
 Les soupers échauffaient Piron ,  
 Les soupers enflammaient Molière ,  
 Les soupers consolait Scarron.  
 C'est là qu'heureux de leur délire ,  
 Avec orgueil , à ses élus  
 Apollon confiait sa lyre...  
 Ah ! pourquoi ne soupions-nous plus !





## COUPLETS IMPROMPTUS,

CHANTÉS A UNE REPRÉSENTATION DONNÉE AU  
BÉNÉFICE D'UNE FAMILLE INDIGENTE.

---

AIR : Ah ! que de chagrin dans la vie ! — 20.



OMMAGE au talent qui console ,  
Qui , combattant la triste adversité ,  
Exploite notre humeur frivole  
Au profit de l'humanité ! (bis.)  
Thalie , au nom de l'indigence ,  
Voit ses enfans ici se réunir ,

Et sur leurs pas la bienfaisance  
 Accourt à l'appel du plaisir. } *bis.*

Voyez cette foule empressée  
 De son appui protéger leurs efforts ;  
 Elle partage leur pensée ,  
 Elle sourit à leurs accords. (*bis.*)  
 Ainsi , des arts plus sûrs de plaire  
 Le noble usage , aidant l'homme abattu ,  
 Fait du théâtre un sanctuaire ,  
 Et du plaisir une vertu. } *bis.*

Quels sont ces modernes Orphées  
 Dont les doux sons , les célestes accens ,  
 Rappellent du siècle des fées  
 Tous les prodiges ravissans ? (*bis.*)  
 Euterpe attentive , étonnée ,  
 Cède au plaisir qui fait battre son cœur ,  
 Et Philomèle détronée  
 S'envole et nomme son vainqueur \* . } *bis.*

De Terpsichore aimable élite ,  
 Vous qui , du pauvre entendant les soupirs ,  
 Pour arriver encor plus vite ,

\* M. Tulou.

Vintes sur l'aile des zéphirs , (bis.)  
D'une égale reconnaissance  
Venez aussi recevoir les tributs :  
Les pas qu'on fait pour l'indigence, }  
Jamais , jamais ne sont perdus. } bis.





## L'HOMME DU BON VIEUX TEMPS.

AIR : Boira qui voudra , larirette. — 1475.

**C**OMME aujourd'hui tout diffère  
De c' que l'on voyait d' mon temps !  
La France a changé de sphère ,  
De mœurs , de goûts , d'habitans ,  
Et null' part je ne vois plus faire  
Ce qu'on f'sait quand j'avais vingt ans :  
C' n'est plus c'te gaité ,  
C'te légèr'té ,  
C' je n' sais quoi  
Qu' malgré moi  
Je regrette...  
Qui donc m'apprendra ,  
Larirette ,  
Quand ça reviendra ,  
Larira ?

} *bis.*

Aujourd'hui la politique  
 Boul'verse tous les esprits :  
 Du salon à la boutique  
 Et du village à Paris ,  
 On juge , on réforme , on critique...  
 Chacun' veut êtr' roi d' son pays.

Le Français d'aut'fois ,  
 Soumis aux lois ,  
 S' bornait à  
 Régir sa  
 Maisonnette...

Qui donc m'apprendra ,  
 Larirette ,  
 Quand ça reviendra ,  
 Larira ?

} *bis.*

Aujourd'hui nos jeunes têtes ,  
 Du collège à pein' sortant ,  
 Ont déjà des airs d' conquêtes ,  
 Et s'en vont partout chantant  
 Les victim's qu' leur mérite a faites ,  
 A son d' trompe et tambour battant.

Aut'fois l'amoureux  
 Le plus heureux  
 F'sait sa cour  
 Saus tambour



Ni trompette...  
 Qui donc m'apprendra ,  
 Larirette ,  
 Quand ça reviendra ,  
 Larira ?

} bis.

Aujourd'hui nos demoiselles  
 Au teint d' rose , au doux minois ,  
 Dévoilent , pour êtr' plus belles  
 Et pour doubler leurs exploits ,  
 Des trésors que l'hymen chez elles  
 Eût dû voir pour la premièr' fois.

Aut'fois ça s' cachait  
 Et ça s' cherchait  
 Sous l' linon  
 Clair ou non  
 D' la coll'rette...

Qui donc m'apprendra ,  
 Larirette ,  
 Quand ça reviendra ,  
 Larira ?

} bis.

Aujourd'hui c'est l'étiquette  
 Qui préside chez Comus :  
 Sans faim , on prend la fourchette ,  
 Sans soif , on chante Bacchus ;  
 Puis , pour prolonger la goguette ,

Une aut' table attend vos écus.

Aut'fois, ventregué,

L' souper plus gai

F'sait, dit-on,

Du salon

Un' guinguette...

Qui donc m'apprendra,

Larirette,

Quand ça reviendra,

Larira?

} bis.

Aujourd'hui la comédie,

Pâle et triste en ses portraits,

Par trop d' bon ton engourdie,

Du drame a pris tous les traits;

Et sur la scène abâtardie

Plus d'Avares, plus d' Turcarets...

Thalie autrefois

F'sait rir' les rois,

L'artisan,

L' paysan,

La grisette...

Qui donc m'apprendra,

Larirette,

Quand ça reviendra,

Larira?

} bis.

Aujourd'hui , dès qu'on s'éveille ,  
 Que lit-on dans son journal ?  
 Qu' la fièvr' jaune est à Marseille ,  
 Qu' la peste est en Portugal ,  
 Qu'un Anglais s'est pendu la veille ,  
 Qu'un Prussien s'est j'té dans l' canal.

Aut'fois tours malins ,

Contes badins ,

Variaient ,

Égayaient

La gazette...

Qui donc m'apprendra ,

Larirette ,

Quand ça reviendra ,

Larira ?

} bis.

Aujourd'hui du temps qui m' glace  
 J' subis l'arrêt inhumain :  
 J' vois d'un' bell' , sans qu' ça m'agace ,  
 L' pied mignon , la blanche main ;  
 Et si j'en poursuis un' qui passe ,  
 Essoufflé , je reste en chemin.

Aut'fois, vrai lutin ,

Soir et matin

J'attaquais ,

Je croquais

Chaqu' poulette...  
Qui donc m'apprendra,  
Larirette,  
Quand ça reviendra,  
Larira ?

} bis.





## COUPLETS IMPROMPTUS,

CHANTÉS SUR LE THÉÂTRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN,  
A UNE REPRÉSENTATION DONNÉE AU BÉNÉFICE  
D'UNE FAMILLE INDIGENTE.

---

AIR : A soixante ans on ne doit pas remettre. — 1129.



Aux cris plaintifs de l'honnête indigence,  
Que j'aime à voir ces enfans d'Apollon,  
Le luth en main pour calmer sa souffrance,  
Des chastes Sœurs désertir le vallon ! (*bis.*)  
Dignes rivaux du chantre de la Thrace,  
Leurs doux accords, par un charme vainqueur, *bis.*  
N'attirent pas les rochers sur leur trace, } *bis.*  
Mais, plus heureux, ils font fuir le malheur. }

A leurs côtés, ah ! contemplons encore  
Ce jeune essaim de nymphes, de zéphirs !

Du sein des ris, des jeux de Terpsichore,  
 Ils ont du pauvre entendu les soupirs : *(bis.)*  
 « Qu'un même élan, disent-ils, nous rallie ;  
 Et souriant à nos efforts rivaux, *(bis.)*  
 Que sur nos pas, ce soir de la folie  
 La bienfaisance agite les grelots ! » } *bis.*

Vous dont le cœur au cri de l'infortune  
 A répondu par un si noble effort ;  
 Vous que jamais le malheur n'importune,  
 De vos bienfaits, ah ! jouissez encor. *(bis.)*  
 Par vous l'effroi fait place à l'espérance,  
 Le besoin fuit par vos mains repoussé : *(bis.)*  
 L'or qui produit amour, reconnaissance,  
 Dans tous les temps est de l'or bien placé. } *bis.*





## A MON AMI GENTIL.

COUPLETS CHANTÉS LE JOUR OU IL A ÉTÉ REÇU  
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL  
DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

---

AIR du Verre. — 910.



UNIS par la tendre amitié  
Qui l'un vers l'autre nous entraîne,  
Tout entre nous est de moitié,  
Chutes, succès, plaisirs ou peines;  
Et dans ce jour cher à ton cœur,  
Comme toi, le ciel me seconde... :  
Car t'accorder la croix d'honneur,  
C'est m'en donner une seconde. } *bis.*

Quand de la bonté de Louis  
 Le premier je reçus ce gage,  
 Que n'ai-je pu, doublant son prix,  
 T'en offrir le juste partage !  
 On semblait frauder mon ami :  
 La fraude pourtant m'était chère ;  
 Et mon cœur sous le bon Henri  
 Battait de joie et de colère.

} *bis.*

Je n'ai plus rien à désirer,  
 Le même serment nous attache ;  
 Comme moi, tu viens de jurer  
 Dévouement au drapeau sans tache.  
 Désormais doublement unis,  
 Bénissons le meilleur des pères....  
 Nous n'étions encore qu'amis,  
 Louis vient de nous rendre frères.

} *bis.*







• IL FALLAIT QU' ÇA FINIT PAR LÀ.

HISTOIRE VÉRITABLE.



AIR : Ça n' pouvait pas finir par là. — 68.



Nancy, ménestrel aimable  
Trouva jouvencelle adorable ;  
Premier regard les rapprocha,  
Tendre soupir les attacha ;

Et la douce (*bis*) espérance  
 Suivit l'accointance :  
 Il fallait qu' ça finît par-là,  
 Puisque ça commençait comm' ça. (*bis.*)

Aux jeux brillans où Polymnie  
 Prête ses accords à Thalie,  
 Le troubadour par ses accens  
 De sa mié enflamma les sens ;  
 Et la douce (*bis*) romance  
 Soumit l'innocence :  
 Il fallait qu' ça finît par-là,  
 Puisque ça commençait comm' ça. (*bis.*)

L'Amour, toujours jaloux de faire  
 Quelque niche à l'Hymen son frère,  
 Pour mettre à profit les instans  
 Ayant soudain pris les devans,  
 Une douce (*bis*) caresse  
 Comble leur ivresse :  
 Il fallait qu' ça finît par-là,  
 Puisque ça commençait comm' ça. (*bis.*)

De l'Amour la forge s'allume,  
 Et de son marteau sur l'enclume  
 Il va si bien frappant, qu'un jour,

D'Adèle et de son troubadour  
Une douce (*bis*) naissance  
Double l'existence :  
Il fallait qu' ça finît par-là ,  
Puisque ça commençait comm' ça. (*bis.*)

Mais comme on refait , d'ordinaire ,  
Ce qu'on eut du plaisir à faire ,  
Le couple , heureux de son succès ,  
Recommença sur nouveaux frais ,  
Et la douce (*bis*) *Clémence*  
Fut leur récompense :  
Il fallait qu' ça finît par-là ,  
Puisque ça commençait comm' ça. (*bis.*)

Le travail , loin d'abattre Adèle ,  
Semblait la rendre encor plus belle ;  
'Ensuite *Eugène* vit le jour ,  
Ensuite *Amédée* eut son tour ;  
Oh ! la douce (*bis*) abondance !  
Mais , en conscience ,  
Il fallait qu' ça finît par-là ,  
Puisque ça commençait comm' ça. (*bis.*)

Mais comme on peut ( c'est mon système )  
Aller jusqu'à cinq lorsqu'on aime ,

L'autre jour, tendre rejeton ,  
De rose cinquième bouton ,  
Oh ! la douce (*bis*) journée !  
*Amélie* est née !  
Il fallait qu' ça finît par-là ,  
Puisque ça commençait comm' ça. (*bis.*)

Diable ! dit le dieu d'hyménée ,  
C'est, je crois, la sixième année  
Que mon cadet brave mes lois :  
Je veux , je veux que cette fois  
Une douce (*bis*) vengeance  
Lave mon offense.  
Il fallait qu' ça finît par-là ,  
Puisque ça commençait comm' ça. (*bis.*)

Aussitôt chez le couple il vole :  
L'Amour, dit-il , est trop frivole ;  
Cet enfant n'a ni foi ni loi ,  
Vous serez plus heureux chez moi ;  
Et sa douce (*bis*) parole  
Soudain les engeôle :  
Il fallait qu' ça finît par-là ,  
Puisque ça commençait comm' ça. (*bis.*)

L'Amour répond : « Je sais ma faute ;

Mais des rangs crois-tu que je m'ôte ?  
— Eh bien ! pour la première fois,  
Confondons, dit l'Hymen, nos droits » ;  
Et la douce (*bis*) constance  
Signa l'alliance :  
Il fallait qu' ça finît par-là,  
Puisque ça commençait comm' ça. (*bis.*)





## LE MENUISIER SIMON,

ou

### LA RAGE DE SORTIR LE DIMANCHE.

AIR de la Catacoua. — 674.



ALLONS, Suzon, je t'nons dimanche,  
Ouvre tes yeux et tes rideaux ;  
Quand j'ons six grands jours scié la planche,  
Tu sais qu' j'ai d' la maison plein l' dos.  
Il faut que j' sortions d'un' barrière....  
Débarbouill' vite ton garçon... ;  
Passe l' jupon,  
Moi, l' pantalon,  
Et, zon, zon, zon,  
En avant, ma Suzon !  
J'gob'rons moins de m'ringu's que d'poussière,  
Mais je n' s'rons point z'à la maison.

Ou c' que j'irons ? que tu vas m' dire ;  
 C'est aujourd'hui foire à Pantin ,  
 Courons-y vite , que j' respire  
 L' parfum z'embaumé du matin....  
 Seul'ment n' mets pas tes plus bell's hardes ,  
 Car ce nuage au-d'ssus d' Charenton  
     N' promet rien d' bon :  
     Tant pis.... Quoi donc ?  
     Et , zon , zon , zon ,  
 J' sais c' que c'est qu'un bouillon....  
 J'allons être inondés d' hall'bardes... ;  
 Mais je n' s'rons point z'à la maison .

L'enfant sur l' bras , la femm' sous l'autre ,  
 V'là Simon parti pour Pantin :  
 Arrivés là , le marmot s' vautre  
 Sur l' gazon près d'un gros mâtin....  
 En aboyant , Dragon l' regarde ,  
 Puis mord la jambe au p'tit garçon .  
     L' pèr' frapp' Dragon ,  
     L' maîtr' frapp' Simon ,  
     Et , zon , zon , zon...  
 D' coups d' pieds en coups d' bâton :  
 V'là l' menuisier au corps de garde... ;  
 Mais il n'est point z'à la maison .

Pour queuqu's sous l'affaire s'arrange ;  
 Les v'là contens , quand par malheur,  
 Suzon , qu'est fraîche comme un ange ,  
 Rencontre en ch'min un amateur....  
 L' menuisier tomb' sans crier gare  
 Sur l' casaquin du Céladon...,  
     L'appell' cochon...,  
     L'autr' cornichon... ;  
     Et , zon , zon , zon ,  
     De raison en raison ,  
 Il r'cule et le v'là dans un' marre... ;  
 Mais il n'est point z'à la maison.

Sorti d' là , fait comme on peut croire ,  
 Au soleil il va pour s' sécher....  
 Et v'là qu' tous les malins d' la foire  
 L'i d'mand'nt où c' qu'on vient de l' pêcher...  
 Il s' sauv' sur des sacs à farine ,  
 R'bondit sur des sacs à charbon....  
     Et d' bond en bond ,  
     Tomb' dans un fond  
     Où , zon , zon , zon ,  
     Heurté par un buisson ,  
 Il roul' dans un fagot d'épine... ;  
 Mais il n'est point z'à la maison.



Comme on n' vit ni d'air ni d' taloches ,  
 Ils entrent dîner chez Le Noir...  
 Mais n' sachant pas l'état d' ses poches ,  
 Quand vient l' quart d'heure du comptoir,  
 Pàs seul'ment d' quoi payer l'om'lette ,  
 Et l' traiteur n'entend pas raison....

Paie , ou sinon

Gar' la prison ,

Et , zon , zon , zon :

V'là , pour comble d' guignon ,  
 Simon au violon d' la Villette... ;  
 Mais il n'est point z'à la maison.

Sa femme , maudissant l' dimanche ,  
 Court trouver l' maire qui n'y est pas... ;  
 Près d' son jeun' commis ell' s' démanche ,  
 Pouss' des soupirs , lâch' des hélas !...  
 Rien qu'all'n'fass' pour qu'son homm' soit libre ;  
 Le jeun' commis ne dit pas non....

Faible Suzon !

Pauvre Simon !

Et , zon , zon , zon ,

Le v'là hors de prison....

Sa femme a perdu l'équilibre... ,  
 Mais il n'est point z'à la maison.

Enfin , s' promettant bien sa r'vanche ,  
 Il rentre ; mais , malgré les rieurs ,  
 Pas d' danger qu'il dis' que l' dimanche  
 On peut êtr' chez soi mieux qu'ailleurs....  
 Aux anges de sa p'tite prom'nade  
 Dans la marre et dans la prison ,  
     Gai comm' pinson ,  
     S' moquant d' la leçon ,  
     Et , zon , zon , zon ,  
 Il dit à sa Suzon... :  
 J' rentrons battu , blessé , malade ;  
 Mais j' s'rais p't'êtr' mort z'à la maison.





## AU DIABLE LA RAISON,

COUPLETS IMPROVISÉS CHEZ MON AMI LAUGIER,  
A VILLEJUIF.

---

AIR : Zig zag don don. — 711.



Nous réinstallons aujourd'hui  
Cette aimable campagne ;  
Fuis, triste hiver, et que l'ennui  
Loin d'ici t'accompagne !  
Avec mai, ce mois si doux,  
Villejuif renaît pour nous.

Amour, gaité, saillie,  
Le printemps est votre saison ;  
Cédons à la folie,  
Au diable la raison !



*The Noble Larran*

*1870*

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 435

LECTURE 1

THE CLASSICAL LIMIT

OF QUANTUM MECHANICS

AND THE CORRESPONDENCE PRINCIPLE

AND THE CLASSICAL LIMIT

OF QUANTUM MECHANICS

AND THE CORRESPONDENCE PRINCIPLE

AND THE CLASSICAL LIMIT

OF QUANTUM MECHANICS

AND THE CORRESPONDENCE PRINCIPLE

AND THE CLASSICAL LIMIT

OF QUANTUM MECHANICS

AND THE CORRESPONDENCE PRINCIPLE

AND THE CLASSICAL LIMIT

OF QUANTUM MECHANICS

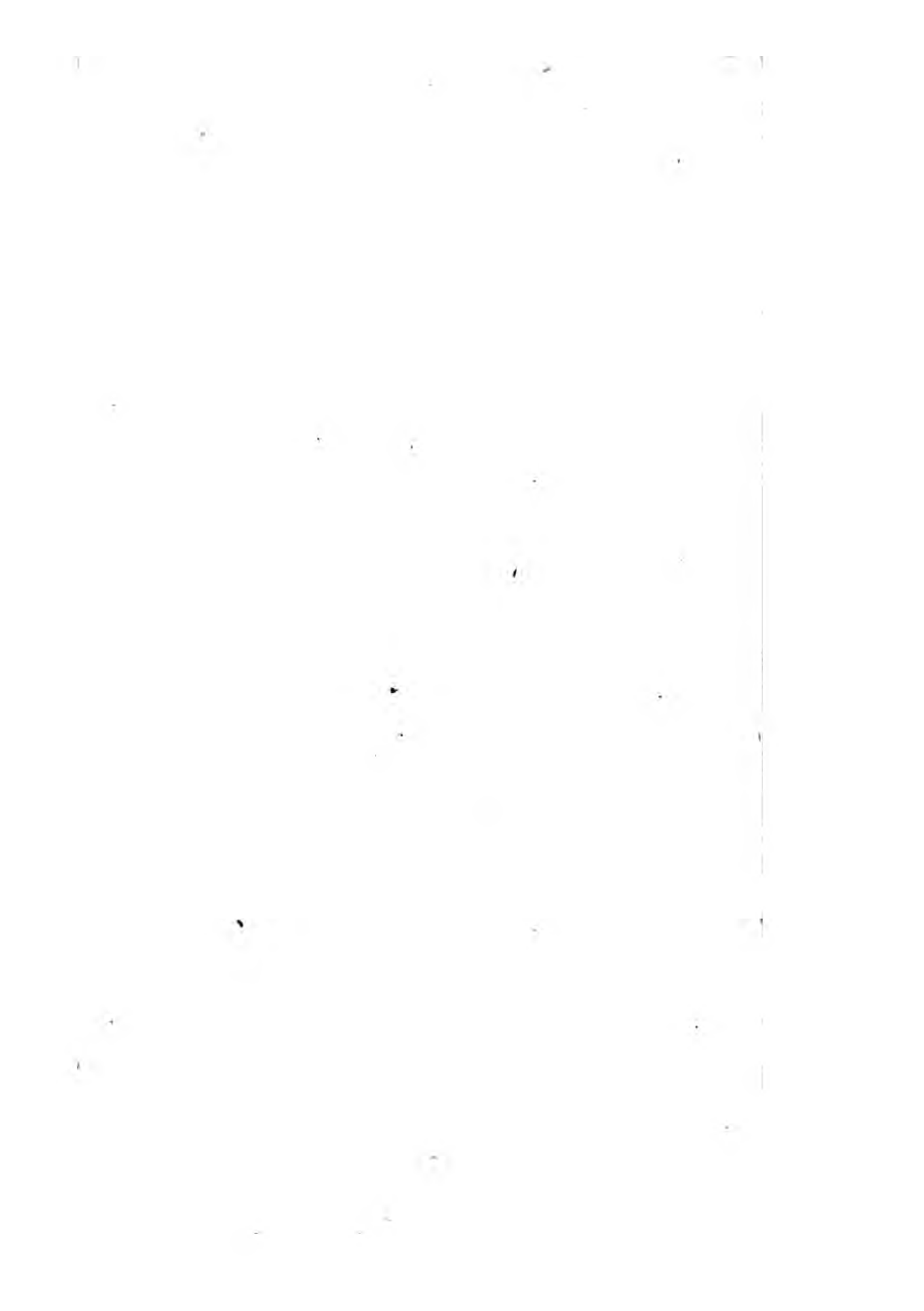
AND THE CORRESPONDENCE PRINCIPLE



*Au Diable la raison!*

*1848*

*1848*



Les champs d'épis vont se couvrir,  
 Le bourgeon va paraître ;  
 La rose commence à s'ouvrir,  
 Le vieillard à renaître ;  
 L'oiseau chante son refrain ,  
 Laugier nous verse son vin....  
 Amour, gaité, saillie ,  
 Le printemps est votre saison ;  
 Cédons à la folie ,  
 Au diable la raison !

Amis , en ce jour des plus beaux ,  
 Dépouillons l'humeur noire ,  
 Dépouillons lapins et perdreaux ,  
 Dépouillons cave , armoire ,  
 Dépouillons lilas , rosier....  
 Dépouillons tout chez Laugier.  
 Amour, gaité, saillie ,  
 Le printemps est votre saison ;  
 Cédons à la folie ,  
 Au diable la raison !

De Paris chez Laugier, combien  
 De coups d'œil faits pour plaire !  
 C'est *Sainte-Pélagie*, ou bien  
 C'est la *Salpêtrière* !



Puis , plus haut montez tout droit ,  
C'est *Bicêtre* que l'on voit....

Amour, gaité, saillie ,  
Le printemps est votre saison ;  
Cédons à la folie ,  
Au diable la raison !

Ressuscitez , jeux innocens ,  
Hochets de tous les âges ,  
Champêtres et gais passe-temps  
Des fous comme des sages.

Belles, venez, n'importe où ,  
Avec nous faire joujou.  
Amour, gaité, saillie ,  
Le printemps est votre saison ;  
Cédons à la folie ,  
Au diable la raison !

Le champ des jeux nous est ouvert ,  
Et j'en vois plus de douze :  
Découvre-toi, grand tapis vert ,  
Où le plus fin se blouse....  
Ou, si le tir vous plaît mieux ,  
L'arquebuse est sous vos yeux.

Amour, gaité, saillie ,  
Le printemps est votre saison ;

Cédons à la folie ,  
Au diable la raison !

L'escarpolette , un peu plus loin ,  
Qu'un bras nerveux manie ,  
Peut vous amuser au besoin ,  
Tendrons , dont la manie  
Est d'être poussés souvent  
Par derrière et par devant....  
Amour, gaité, saillie ,  
Le printemps est votre saison ;  
Cédons à la folie ,  
Au diable la raison !

Mais à quoi bon de tant de jeux  
Le brillant assemblage ?  
Un charme plus voluptueux  
Pare cet ermitage :  
Des membres de ce festin  
Lolotte est le boute-en-train.  
Amour, gaité, saillie ,  
Le printemps est votre saison ;  
Cédons à la folie ,  
Au diable la raison !

Où trouver meilleur déjeuner,

Plus belle compagnie ?  
 Où trouver plus ample dîner,  
 Et cave mieux garnie ?  
 Quel qu'en soit le résultat,  
 Ma seringue est en état.  
 Amour, gaité, saillie,  
 Le printemps est votre saison ;  
 Cédons à la folie,  
 Au diable la raison !

Permetts, toi, de tous les Laugiers  
 Le digne et joyeux père,  
 Qu'en ton nom l'ami Désaugiers  
 Vide vingt fois son verre.  
 A toi je bois ce doux jus,  
*Sias dé Grasse, iou dé Fréjus,*  
 Amour, gaité, saillie,  
 Le printemps est votre saison ;  
 Cédons à la folie,  
 Au diable la raison !

Buvons au printemps renaissant,  
 Buvons à la verdure ;  
 Buvons au zéphyr caressant,  
 Au ruisseau qui murmure ;  
 Buvons aux tendres agneaux,

Enfin, buvons.... aux oiseaux.  
Amour, gaité, saillie,  
Le printemps est votre saison ;  
Cédons à la folie,  
Au diable la raison !





LE

## NOUVEAU DÉMOCRITE.

---

AIR : Tout le long, le long de la rivière. — 104.



AI Démocrite, qui vécus  
Cent neuf ans et peut-être plus,  
Si la céleste Providence  
Eût prolongé ton existence  
Jusqu'à mon siècle si brillant  
En vertu, savoir et talent....,  
Mons Héraclite en bas aurait beau dire,  
Que d'occasions n'aurais-tu pas de rire !  
Que d'occasions, hélas ! de rire !

Mais tu n'es plus : permets-moi donc  
D'être Démocrite second.

Je prends , je braque ma lorgnette....  
Que vois-je ? une fille poète  
Qui parle amour comme un roman ,  
Ou comme ferait sa maman....

Mons Héraclite aura beau faire et dire ,  
Le moyen , ma foi , de voir cela sans rire !  
Le moyen de voir cela sans rire !

Et ce savant expéditif  
Dont le procédé lucratif  
Enseigne les hautes sciences  
En deux , trois ou quatre séances ,  
Moyennant vingt francs par leçon ,  
Payés d'avance et pour raison....

Mons Héraclite aura beau faire et dire ,  
Le moyen , ma foi , de voir cela sans rire !  
Le moyen de voir cela sans rire !

Et ce compositeur en *i*  
( Ce n'est Grétri ni Monsigni ) ,  
Qui par un orchestre à cymbale ,  
Trompette , trombone et timbale ,  
Ravissant les *dilettanti* ,  
Nous assourdit *tutti quanti*....

Mons Héraclite aura beau faire et dire ,  
Le moyen , ma foi , de voir cela sans rire !

Le moyen de voir cela sans rire !

Et cet architecte charmant  
Qui bâtit par enchantement  
Une maison dont la durée  
Pour plus d'un siècle est assurée,  
Et dont le premier coup de vent  
Fait du derrière le devant....

Mons Héraclite aura beau faire et dire,  
Le moyen, ma foi, de voir cela sans rire !  
Le moyen de voir cela sans rire !

Et cette reine de comptoir  
Dont le trône, armé d'un boutoir,  
Présente aux regards du profane  
Une nouvelle Roxelane  
Nous écrasant de ses dédains,  
Entre une hure et deux boudins....

Mons Héraclite aura beau faire et dire,  
Le moyen, ma foi, de voir cela sans rire !  
Le moyen de voir cela sans rire !

Et cet éditeur curieux  
Dont le procédé précieux  
Tendant à nous rendre tous myopes  
Par l'usage des microscopes,

Met Voltaire et Rousseau complets  
Dans nos deux poches de gilets....  
Mons Héraclite aura beau faire et dire ,  
Le moyen , ma foi , de voir cela sans rire !  
Le moyen de voir cela sans rire !

Et ces acquéreurs de jardins  
Transformant , dans leurs goûts badins ,  
Nos kiosques en maisons fort chères ,  
Nos grottes en portes cochères ,  
Nos labyrinthes en balcons ,  
Nos pelouses en paillasons....  
Mons Héraclite aura beau faire et dire ,  
Le moyen , ma foi , de voir cela sans rire !  
Le moyen de voir cela sans rire !

Et la sangsue en plein débit ,  
Et l'*acupuncture* en crédit ,  
Et les succès que l'or achète ,  
Et le pouvoir de la fourchette ,  
Et les effets du trois pour cent ,  
Qui descend , monte et redescend....  
Mons Héraclite aura beau faire et dire ,  
Le moyen , ma foi , de voir cela sans rire !  
Le moyen de voir cela sans rire !



Mais je m'arrête , car vraiment  
 Ma lorgnette à chaque moment  
 Présente à mes pinceaux critiques  
 Tant d'hommes et d'objets comiques ,  
 Qu'en riant , je craindrais de voir  
 Des larmes tremper mon mouchoir....  
 Et pour l'honneur de mon malin délire ,  
 Je ne voudrais pas pleurer même de rire ,  
 Je ne voudrais pas pleurer de rire.





## ÉPITRE

A M. LE DUC DE BR.....,

QUI AVAIT INVITÉ L'AUTEUR A UN DÎNER  
DE FAMILLE.

---



PARDON pour le passé, pardon pour l'avenir :  
Voilà ce que je sollicite  
De l'hôte aimable qui m'invite,  
Et me cause à la fois regret et repentir.  
D'un déjeuner charmant j'ai gardé la mémoire,  
Et depuis ce jour-là, je dis chaque matin :  
Ce n'est tout que chanter, rire, manger et boire,  
Il faut aller voir le voisin.  
Mais un contre-temps me chagrine :  
Trop tôt il dort, trop tard il dîne,  
Le jour passe, et le lendemain,  
Même obstacle, même refrain.

Mais bientôt de l'espoir à mes yeux l'éclair brille...  
 Le voisin me propose un dîner de famille :  
 Je vais donc corriger, exempt de tout devoir,  
 Les ennuis du matin par les plaisirs du soir.  
 C'est le trois de juillet qu'on chômera sa fête :  
 Un dimanche survient avant ce jour chéri ;  
 Et voilà pour Issi, Vitri, Choisi, Passi,  
     Et tant d'autres pays en *i*  
     Tout Paris qui bat en retraite.  
 Moi, qui préfère aux *i* les finales en *on*,  
     Je m'embarque et pars pour Meudon.

Bois charmans, riantes allées,  
 Bosquets mystérieux, séduisantes vallées,  
     Vertes collines, gai hameau,  
 Pour qui Laure et Pétrarque auraient quitté Vaucluse,  
 Quels doux chants vous eussiez inspirés à ma muse...,  
     S'il avait fait un temps plus beau !  
     Mais, hélas ! à peine j'essuie  
     Mon front brûlé par les feux du midi,  
 Que, sur ces bords heureux, par des torrens de pluie,  
     Nouveau Noé, je me vois accueilli,  
     Mais sans arche et sans parapluie.  
     O rage ! ô supplice ! ô douleur !  
     Vainement j'appelle à mon aide....  
 L'incarnat sur mon teint fait place à la pâleur ;

Je frissonne , et bientôt succède  
 A ma sueur brûlante une froide sueur.  
 De nos projets voilà comme le ciel se joue !  
 Me dis-je , près de sangloter :  
 Je venais à Meudon pour boire et pour chanter ,  
 Je ne bois pas , et je m'enroue !  
 Je ne bois pas ! j'ai tort : mon maudit médecin  
 M'a prescrit un breuvage , à ce qu'il dit , très-sain ,  
 Mais inconnu chez la Folie ,  
 Chez l'Amitié qui me convie ;  
 Breuvage qui , dans aucun cas ,  
 Ne fut versé chez le duc de Br....  
 Voudrait-il , à la table où la gaité s'exhale  
 En mots joyeux redits par maint écho ,  
 Me voir jouer le rôle de Sancho ,  
 Ou subir le sort de Tantale ?  
 Non , à moins d'y marcher traîné par un licou ,  
 Je n'irai pas troubler une joie aussi vive :  
 Un convive pris par le cou  
 Est un assez mauvais convive.





TIN, TIN, TIN, TIN, TIN, TIN,

ou

LE RÉVEIL-MATIN.

---

AIR : Tin, tin, tin, tin, tin, tin.



TIN, tin, tin, tin, tin, tin,  
Pour les enfans d' la Victoire,  
Du plaisir et d' la gloire  
Est le réveil-matin.

Qui rend aimable et gai  
L'ami du jus d' la treille ?  
Qui console et réveille  
Le vieillard fatigué ?  
A la fin d'un festin

Qui dérid' le plus sage ,  
Soumet la plus sauvage ,  
Apais' le plus mutin ?

Tin , tin , tin , tin , tin , tin ,  
D' la ville ainsi qu' du village ,  
Tin , tin , tin , tin , tin , tin ,  
Est le réveil-matin.

Qui donne du crédit ?  
Qui donne d' la confiance ?  
Qui donne d' la puissance ?  
Qui donne de l'esprit ?  
Qui rafraichit le teint  
D' nos antiques d'moiselles ?  
Qui rallum' chez quelqu's belles  
L' feu d'un amour éteint ?

( *Geste de compter de l'argent.* )

Tin , tin , tin , tin , tin , tin ,  
Des vieux , des sots , d's infidèles ,  
Tin , tin , tin , tin , tin , tin  
Est le réveil-matin.

Qui , sur l' battant muet

D' la docile sonnette ,  
A minuit d' la fillette  
Fixe l'œil inquiet ?  
Qui d' l'amoureux lutin ,  
L'i annonçant la visite ,  
Lui fait ouvrir bien vite  
Le verrou clandestin ?

( *Geste de sonner à une porte.* )

Tin , tin , tin , tin , tin , tin ,  
Du jeune cœur qui palpite ,  
Tin , tin , tin , tin , tin , tin  
Est le réveil-matin.

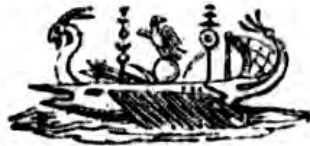
Qui satisfait encor  
Les oreill's à la ronde ?  
Qui réjouit tout l' monde ,  
Qui met tout l' monde d'accord ?  
C'est à l'heure du festin ,  
Des cass'rol's , des assiettes ,  
Des cuillers , des fourchettes ,  
Tant d'argent que d'étain ,

( *Bruit de vaisselle.* )

L' tin , tin , tin , tin , tin , tin.  
D' l'ami joyeux des goguettes ,  
L' tin , tin , tin , tin , tin , tin  
Est le réveil-matin.

Qui réchauff' les soldats  
Le jour d'une bataille ?  
Qui leur fait d' la mitraille  
Affronter les éclats ?  
Qui d'un succès certain  
Leur présage les charmes ?  
Qui fait du bruit d' leurs armes  
R'tentir l'écho lointain ?

Tin , tin , tin , tin , tin , tin ,  
Pour les enfans d' la Victoire ,  
Du plaisir et d' la gloire  
Est le réveil-matin.







**A MA FEMME,**  
**LE PREMIER JOUR DE L'AN (1807).**

---

AIR : Au sein d'une fleur tour à tour. — 1229.



oi, dont l'image à chaque instant  
Par le plaisir m'est retracée,  
Tu dois, le premier jour de l'an,  
Avoir ma première pensée.  
Ce jour charmant dans tout Paris  
Semble ranimer la folie...

Mais le premier où je te vis,  
Voilà le plus beau de ma vie.

Lorsque chacun forme des vœux,  
Que te désirer, ma Sophie ?  
Vois-moi toujours des mêmes yeux,  
Sois toujours fidèle et jolie.  
Donne à ton ami quelquefois,  
Pour doubler l'ardeur qui l'agite,  
Tendre regard quand tu me vois,  
Doux souvenir quand je te quitte.

Entre nous une seule fois  
Je vis s'élever un nuage :  
Mais bientôt, reprenant ses droits,  
L'amour dissipa cet orage.  
Ah ! par malheur s'il faut jamais  
Que la guerre se renouvelle,  
Pour vite ramener la paix,  
Courons vite embrasser Estelle.

Combien de fois sur notre cœur  
Nous presserons ce tendre gage !

Estelle a doublé mon bonheur,  
Puisqu'elle a doublé ton image.  
Au Dieu qui daigna la former  
Je ne fais plus qu'une prière :  
C'est qu'elle ait mon cœur pour t'aimer,  
Qu'elle ait tes charmes pour me plaire.





LA MÈRE BAHU  
ET LA MÈRE GANGAN,  
OU  
LES VOISINES DE VILLAGE.

CHANSON DIALOGUÉE.

---

AIR : Déroutillons, déroutillons, ma commère. — 946.

LA MÈRE BAHU, *entrant chez la mère Gangan.*



Excusez, voisine Claire,  
J' n'ai plus d' bois dans mon gal'tas ;  
L' vent vient d' souffler ma lumière,  
Et j' viens, comm' la s'main' dernière,

Près d' vous , si ça n' vous dérang' pas ,  
Ravauder (*bis*) , ma commère ,  
Ravauder (*bis*) mes vieux bas.

LA MÈRE GANGAN , *se levant appuyée sur sa béquille.*

V'là, ma fine , une heure entière  
Que j' bâille et qu' j'étends les bras...  
Seule , j' n'ai cœur à rien faire ;  
Le silence m' désespère ;  
Mais puisq' vous v'là , plus d'embarras...  
Ravaudons (*bis*) , ma commère ,  
Ravaudons (*bis*) nos vieux bas.

*(Elles s'asseient , et la mère Bahu soupire.)*

Vous soupirez ?

LA MÈRE BAHU , *mettant ses lunettes.*

Oui , ma chère ,  
En songeant qu' jadis , hélas !  
Le matin sur la fougère

Nous cueillions la fleur légère,  
Et que le soir nous n' disions pas :  
Ravaudons (*bis*), ma commère,  
Ravaudons (*bis*) nos vieux bas.

LA MÈRE GANGAN, *mettant ses lunettes.*

Un' chaussure moins grossière  
Pressait nos pieds délicats ;  
Un bas blanc qu' nous n' cachions guère  
Dessinait un' jambe... à faire  
Sécher d'amour... Pauv' Nicolas !

*(Elle soupire à son tour.)*

Ravaudons (*bis*), ma commère,  
Ravaudons (*bis*) nos vieux bas.

LA MÈRE BAHU, *tirant son étui.*

J' vois encore l'onde claire  
Où je baignais mes appas,  
Lorsqu'un soir le p'tit Hilaire  
A c't heur' goutteux et grand-père...,

Mais qui dans c' temps-là n' l'était pas...

*(Elle soupire et enfile son aiguille.)*

Ravaudons *(bis)*, ma commère,  
Ravaudons *(bis)* nos vieux bas.

LA MÈRE GANGAN, *attisant le feu de sa chaufferette.*

L' jour d' ma noce, moi, j' vois Pierre  
S'en v'nir, vers la fin du r'pas,  
En s'cret délier ma jarr'tière,  
Qu' j'avais eu soin, pour lui plaire,  
De ne pas attacher... trop bas...

*(Autre soupir.)*

Ravaudons *(bis)*, ma commère,  
Ravaudons *(bis)* nos vieux bas.

LA MÈRE BAHU, *tirant son mouchoir.*

N'est-c' pas d'main que monsieur l' maire,  
Par des motifs qu'on n' dit pas,

Doit nommer Claudin' rosière?...  
En cinquante-neuf, à Nanterre,  
Ça n' m'eût pas manqué, si Lucas...

(*Elle va pour se moucher et s'essuie une larme.*)

Ravaudons (*bis*), ma commère,  
Ravaudons (*bis*) nos vieux bas.

LA MÈRE GANGAN, *avec l'expression des regrets  
et de l'amour-propre.*

C'est pourtant ben dur, ma chère,  
D'avoir eu quelques appas,  
Et d' moisir dans un' chaumière...  
J' répons qu' si c'était à r'faire...

LA MÈRE BAHU, *ôtant ses lunettes.*

Et moi donc...

LA MÈRE GANGAN.

D'main nous n' dirions pas :  
Ravaudons (*bis*), ma commère,  
Ravaudons (*bis*) nos vieux bas.



LA MÈRE BAHU , *avec humeur.*

Sans ètr' des langues d' vipères,  
Que d' bell's dames n' voit-on pas  
D' leurs carosses toutes fières,  
Dont jadis, comm' nous, les mères  
S' disaient à côté d' leurs grabats :  
Ravaudons (*bis*), ma commère,  
Ravaudons (*bis*) nos vieux bas.

LA MÈRE GANGAN , *enflant sa voix et son fichu.*

Si j'avais voulu, j'espère,  
A Paris, un jour d' verglas  
Qu'ayant trébuché par terre,  
Un biau monsieur, secrétaire  
D' l'ambassadeur des Pays-Bas...

( *Autre soupir.* )

Ravaudons (*bis*), ma commère,  
Ravaudons (*bis*) nos vieux bas.

LA MÈRE BAHU , *mystérieusement.*

On dit qu' la femm' du notaire  
Qui donn' de si grands galas ,  
A seize ans , du presbytère ,  
Moyennant quatr' sous la paire ,  
Y compris l'apprêt des rabats...  
Ravaudait (*bis*) , ma commère ,  
Ravaudait (*bis*) les vieux bas.

LA MÈRE GANGAN , *plus mystérieusement encore.*

Et madam' la marguillière ,  
Avec ses grands falbalas ,  
Là , j' vous l' demande , à quoi faire  
A-t-ell' gagné sa p'tit' serre ?  
Fi ! plutôt qu'un métier si bas...  
Ravaudons (*bis*) , ma commère ,  
Ravaudons (*bis*) nos vieux bas.

LA MÈRE BAHU , *se levant.*

Mais v'là l'heure d' la prière  
Et du souper d' mes deux chats.

R' mercions le ciel d' tout , ma chère...  
En songeant qu' bientôt sur terre  
Nous ne nous dirons même pas :  
Ravaudons (*bis*) , ma commère ,  
Ravaudons (*bis*) nos vieux bas.

*(Elles se séparent en s'embrassant, autant que leurs nez et leurs mentons le leur permettent.)*





# MA FEMME EST LÀ!

COUPLETS CHANTÉS PAR UN MARI A LA FÊTE  
DE SA FEMME.

---

AIR : Eh! mais, oui-da. — 358.



MIS, j'aime une belle  
Dont, jusques à ce jour,  
La tendresse fidèle  
M'a payé de retour...  
Ma femme est là!  
Ce n'était pas l'instant de dire ça.

Sous sa figure douce,  
Oh! combien j'aime voir  
Son beau sein qui repousse

La main et le mouchoir !...  
Ma femme est là !  
Ce n'était pas l'instant de dire ça.

Aussi blanche qu'un cygne,  
Elle a sous son menton  
Un joli petit signe  
Rose comme un bouton...  
Ma femme est là !  
Ce n'était pas l'instant de dire ça.

Ma petite Normande,  
A table comme au lit,  
A, sans être gourmande,  
Assez bon appétit...  
Ma femme est là !  
Ce n'était pas l'instant de dire ça.

Quoiqu'elle ait l'œil céleste,  
Mon plaisir le plus grand  
Est, je vous le proteste,  
De n'en voir que le blanc...  
Ma femme est là !  
Ce n'était pas l'instant de dire ça.

Cet objet que j'adore,

Je vous le dis tout bas ,  
La nuit dernière encore  
M'a reçu dans ses bras...  
Ma femme est là !  
Ce n'était pas l'instant de dire ça.

C'est aujourd'hui sa fête ,  
Et j'ai tout près d'ici  
Ce matin fait emplette  
Du peigne que voici...  
Ma femme est là ,  
Et c'est pour elle , amis , que j'ai fait ça.



# CHANSONS

ET

POÉSIES DIVERSES.

---

4.





**IMPRIMERIE LE NORMANT,**  
**RUE DE SEINE, N° 8.**



**CHANSONS**

ET

**POÉSIES DIVERSES**

**DE M.-A. DÉSAUGIERS.**

*Nouvelle Edition.*

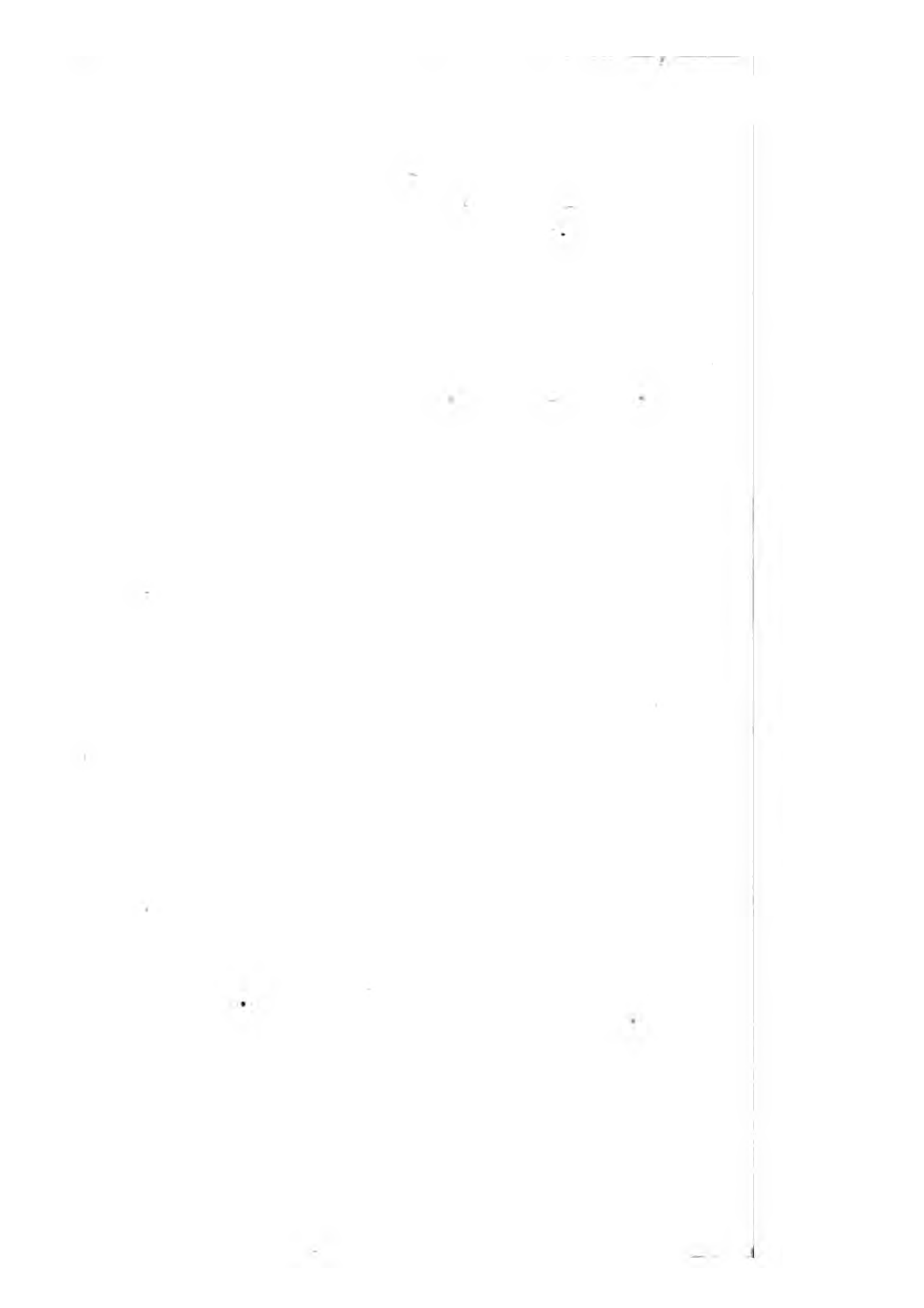


**PARIS.**

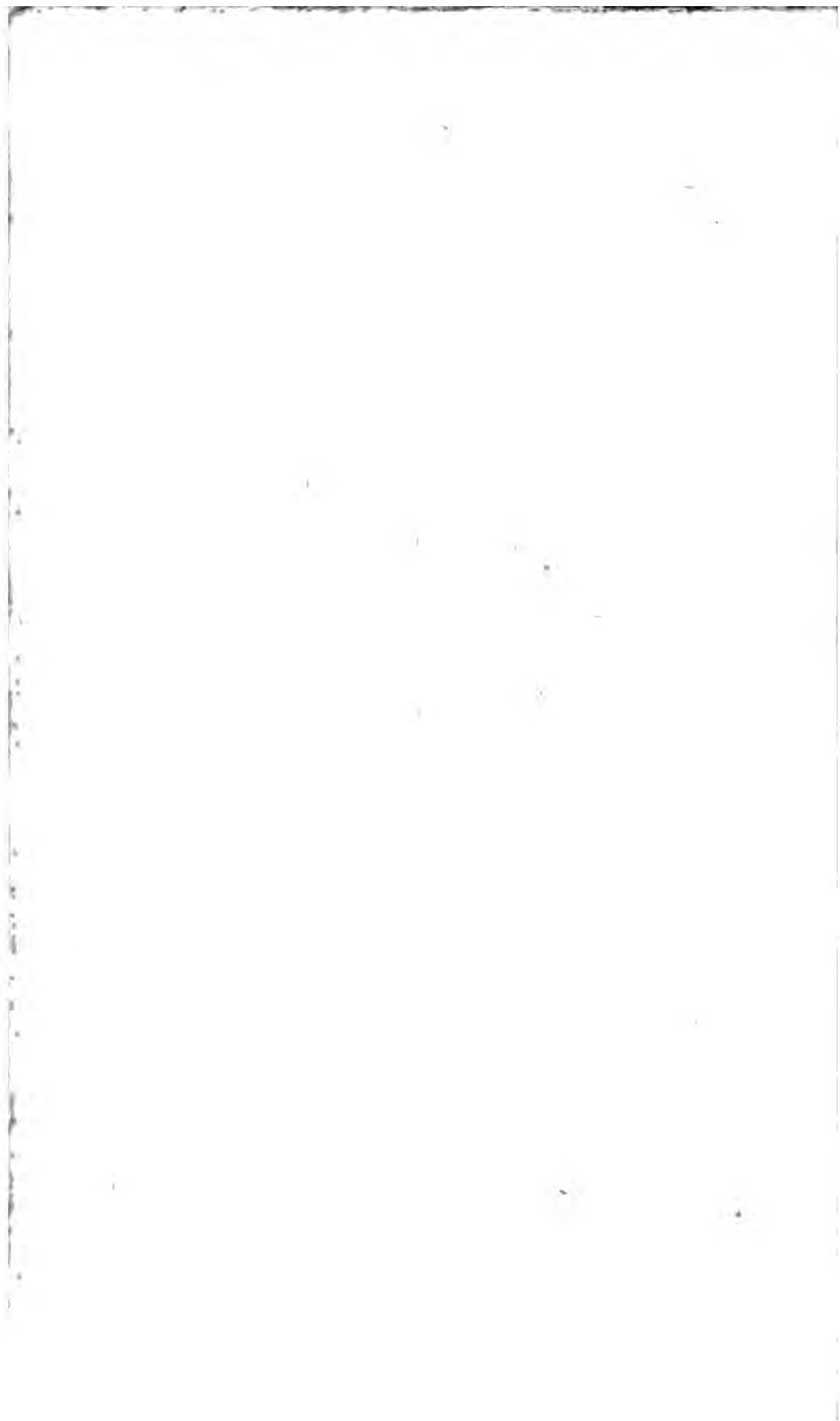
**DUFÉY, RUE DES MARAIS-S.-G., N° 17.**

**DELLOYE, PLACE DE LA BOURSE, N° 15.**

**M DCCC XXXIV.**



# **NOTICE.**





# NOTICE

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE M.-A. DÉSAUGIERS,

PAR J.-T. MERLE.



MARC - ANTOINE - MADELEINE DÉ-  
SAUGIERS, dont la mort préma-  
turée a laissé de si nombreux et de si  
honorables regrets, naquit le 17 novembre  
1772, à Fréjus, sous ce beau ciel de la Pro-  
vence si fécond en inspirations poétiques ;

et celui qui devait être un jour notre premier chansonnier, fut bercé dans le pays des troubadours.

Il fut amené, encore enfant, à Paris, par son père (1) qui lui fit faire ses études au collège Mazarin, où il eut pour professeur de rhétorique le célèbre Geoffroy : il se plaisait souvent à reconnaître ce qu'il devait à ce savant critique, dont le goût pur et classique a influé d'une manière si heureuse sur le talent de l'élève.

Alors, ce Désaugiers, que nous avons connu si brillant d'embonpoint et de gaieté, était d'une complexion faible et délicate, d'un caractère sérieux et mélancolique; ce ne fut guère qu'à l'âge de seize ans que son physique se fortifia, et qu'en même temps des traits d'un esprit vif et d'une humeur toute nouvelle commencèrent à jaillir de sa conversation, et surpri-

rent agréablement sa famille et ses jeunes amis. Ce qui ne va pas moins étonner, c'est que ce chansonnier, qui a mérité d'être appelé l'*Anacréon français*, fut, au sortir de ses classes, sur le point d'entrer dans les Ordres. Un ami et un compatriote de son père, que son état et sa naissance appelaient à l'épiscopat (aujourd'hui M<sup>sr</sup> l'évêque de V.....), charmé de la douceur et de l'esprit du jeune Désaugiers, conseilla à ses parens de le placer dans l'Eglise. Il y consentit lui-même avec cette facilité qui lui était naturelle, et déjà il avait fait une retraite de six semaines au séminaire de Saint-Lazare, quand il s'aperçut qu'il ne se sentait pas une vocation bien décidée pour l'état ecclésiastique : il y renonça (2).

Il avait alors dix-sept ans ; son penchant l'entraînait déjà vers le théâtre ; il fit à cet âge une comédie en un acte et en



vers qui fut jouée avec beaucoup de succès au boulevard. Juliet, que nous avons vu depuis à Feydeau, y avait un rôle et y était, dit-on, fort plaisant (3).

Les premiers excès de la révolution, dont Désaugiers fut témoin, avaient fait sur son esprit une impression triste et douloureuse, qui ne s'est jamais effacée, et à laquelle il a dû plus tard ses opinions politiques. Il prit le parti de s'éloigner de la France et de suivre à Saint-Domingue une de ses sœurs, mariée à un colon de cette Ile. Une révolution plus atroce et des dangers plus imminens l'attendaient dans ce pays : la révolte des nègres contre les blancs venait d'éclater. Il prit les armes pour la défense générale, et, étant tombé au pouvoir des ennemis, il allait être fusillé, quand sa jeunesse et sa physionomie vive et spirituelle inspirèrent quelque pitié à

ses assassins. Il fut jeté dans un cachot , mais il parvint à s'échapper ; et , poursuivi de tous côtés , il fut obligé de courir pendant plusieurs jours , en franchissant des ravins et des mornes , et en traversant des rivières. Exténué de faim et de lassitude , il eut le bonheur d'atteindre le rivage et d'y trouver un bâtiment anglais qui le reçut à son bord , et fit voile pour les Etats-Unis. Mais bientôt une maladie du caractère le plus grave , suite de ses fatigues , le frappa au milieu des marins effrayés. Comme elle avait les symptômes de la fièvre jaune , la crainte fit taire l'humanité , et , en passant devant New-Yorck , on le jeta sur le rivage , presque nu , en proie à une fièvre brûlante , et manquant de tous secours. Une femme charitable , dont il parlait souvent dans sa famille , en eut pitié , le fit trans-

porter chez elle, et lui prodigua les plus généreux soins. Cette maladie cruelle le mit au bord du tombeau : mais sa jeunesse amena une crise favorable ; et en même temps son heureux caractère, se ranimant en lui avec l'espérance qui ne l'abandonna jamais, vint aider les efforts de la nature.

Il a peint dans la préface de son recueil, avec les plus vives couleurs, les images riantes et les rêves de bonheur dont son imagination le berça alors, et qui contribuèrent, à ce qu'il croyait, à son rétablissement (4).

Cependant sa convalescence fut longue. Tourmenté par l'idée de se voir à charge à la respectable femme qui l'avait recueilli, il pensa à se réclamer, auprès du consul de France, de ses deux frères, alors secrétaires de la légation française à Copen-

hague , et il en obtint aussitôt des secours qui l'aidèrent à s'acquitter , autant qu'il le pouvait , envers sa bienfaitrice.

Dès qu'il eut repris des forces , il chercha , en attendant des nouvelles de France , à faire ressource d'un talent agréable qu'il devait à son éducation . Il se rendit à Philadelphie , où , s'annonçant comme maître de clavecin , il fut reçu dans les meilleures maisons en cette qualité ; et dès qu'il se vit en état de payer son passage sur un bâtiment , il s'embarqua pour revenir en France .

Il l'avait quittée en 1792 , il la revit en 1797 . Dès ce moment il consacra sa vie à réaliser les illusions de bonheur qu'il s'était faites ; son caractère devint riant comme le ciel de sa patrie , et cette gaité , qu'il regardait comme sa divinité tutélaire , ne l'a plus abandonné un seul instant pendant tout le cours de sa vie .

En rentrant en France, privé de fortune, il se livra avec ardeur à la culture des arts : la musique, les lettres, le théâtre lui offrirent des ressources et des distractions. Il avait pris en Amérique l'habitude des privations ; elles ne furent jamais pour lui un sujet de chagrin. Il soutint avec une philosophie épicurienne les épreuves de sa nouvelle carrière, en luttant contre elles avec les seules armes de son humeur joyeuse. Ce fut en s'amusant, et presque sans s'en douter, qu'il commença une réputation qui devait un jour le placer au-dessus de tous nos chansonniers. Par un bonheur inouï, dont il fut redevable aux agrémens de son caractère, il ne trouva que des amis dans ses rivaux, et ne recueillit que des affections dans une carrière trop féconde en inimitiés.

Quelques petites pièces étincelantes d'es-

prit et de gaité , et une foule de chansons faciles et naturelles ne tardèrent pas à le faire remarquer ; il fut bientôt l'ami et le collaborateur de tous les jeunes auteurs qui enrichissaient de leurs ouvrages les nombreux théâtres de Paris : Moreau, Rochelle, Rougemont, Francis, Servières, Coupard, Chazet, Brazier, Gentil et une foule d'autres aussi gais et aussi spirituels associèrent leur muse à la sienne , et le théâtre des Jeunes-Artistes, de la Montansier, des Troubadours, des Variétés et du Vaudeville lui durent les plus jolies pièces de leur répertoire.

Désaugiers avait l'esprit aussi fertile que l'imagination. Il était doué d'une gaité inépuisable et de tous les momens. Ces qualités se retrouvent dans ses nombreux ouvrages. L'habitude qu'il s'était faite de tout voir du côté plaisant lui rendait plus agréa-

ble et plus facile la composition de ces petits tableaux de mœurs, en si grand nombre, comiques ou grivois, qui pendant vingt-cinq ans ont amusé tout Paris, et dont le succès ne se comptait que par cent représentations. L'allure franche de son talent ne se prêtait guère aux sottises bien-séances qu'on exige dans la comédie moderne, où le comique de Dancourt, de Dufresny, de Regnard, et même celui de Molière, est souvent jugé de mauvais ton; cependant la jolie comédie de *l'Hôtel garni* \*, qui est restée à la Comédie-Française, *le Mari intrigué*, en trois actes et en vers, représenté avec beaucoup de succès au théâtre Louvois, et depuis à l'Odéon; *Avis au public*, resté long-temps au répertoire de l'Opéra-Co-

\* Faite en société avec M. Gentil.



mique ; plusieurs jolies petites comédies en vers , applaudies à différens théâtres ; et enfin *l'Homme aux précautions* \* , comédie en cinq actes. Cette pièce méritait plus qu'un succès d'estime ; l'on y remarque des caractères bien tracés, un dialogue à la fois naturel et piquant, une versification toujours pure et élégante, et un mérite d'observation poussé peut-être jusqu'à l'excès ; elle prouve que Désaugiers aurait pu réussir plus souvent à la Comédie-Française, s'il eût voulu renoncer aux facilités et aux avantages que lui offraient les petits théâtres (5).

Il serait presque inutile de parler ici des chansons de Désaugiers ; elles sont depuis

\* Jouée à l'Odéon en 1820. Les représentations en furent interrompues par la maladie de M. Perrin qui jouait le principal rôle, et par sa retraite de ce théâtre.



long-temps appréciées ; on pourrait presque dire que la chanson rentra en France avec lui. Ce fut effectivement vers l'année 1797 qu'on recommença à chanter : une réunion d'hommes d'esprit, dont la plupart sortaient des prisons révolutionnaires, ressuscita la gaité. Depuis sept ans, on gémissait en France, on se fatigua de pleurer, on chanta : le caractère national reprit le dessus, et la gaité vint sécher les larmes que la terreur avait fait répandre. On se réunit autour d'une table, on chercha à oublier ses malheurs avec du champagne et à s'étourdir sur l'avenir avec des refrains. Les deux Ségur, Dupaty, Laujon, Piis, Barré, Radet, Desfontaines, Le Prévôt d'Iray, Maurice Séguier, Chazet, Bourgueil, Rosière, Léger et une foule d'autres chansonniers, égayèrent avec leurs couplets Paris et les provinces ; ils donnèrent

l'exemple, et la chanson reprit son empire. Une société non moins spirituelle et peut-être plus franchement gaie, composée de jeunes gens qui n'avaient rien à sacrifier à l'étiquette, devint une réunion bachique, connue bientôt de tout Paris sous le nom des *Garçons de bonne humeur*. On doit penser que Désaugiers en fit partie, et qu'il ne tarda pas à s'y faire remarquer par cette franchise d'expression, cette abondance de traits, ce bonheur de saillies et cette entraînant gaité qui caractérisent ses chansons; il donna le type du véritable vaudeville français, en réunissant dans ses couplets toutes les qualités de nos meilleurs chansonniers. Ses chansons sont plus spirituelles et aussi correctes que celles de Panard; plus décentes et aussi gaies que celles de Collé; aussi gracieuses et plus fortes d'idées que celles de Favart.

Quelques unes sont par leurs développemens de petits poèmes ; un grand nombre ont le mérite d'offrir une peinture piquante et naïve des mœurs et des ridicules de toutes les classes de la société ; il en est plusieurs que l'on peut comparer , pour le délire poétique, la verve et la philosophie, aux plus belles odes d'Horace, et pour l'insouciance épicurienne, aux meilleures stances de Chaulieu. *Verse encor, Ma Vie Epicurienne, la Manière de vivre cent ans, Ma Fortune est faite, Quand on est mort c'est pour long-temps, Vivent les Grisettes, Paris à cinq heures du matin, Pierre et Pierrette*, et cent autres chansons que je pourrais citer, sont des tableaux qui désarment la critique la plus exigeante, comme elles satisfont le goût le plus sévère ; ce sont de petits chefs-d'œuvre qui peuvent être placés à côté de ce que nous

possédons de plus agréable dans le genre , si riche en France, de la poésie légère (6).

En quelques années la réputation de Désaugiers prit un grand essor, et l'on peut dire que la bonté de son cœur et les agrémens de son caractère y contribuèrent autant que son talent. Recherché par tout ce que Paris avait de distingué, il devint l'âme de toutes les réunions, et dans les salons les plus brillans des grands seigneurs, comme dans le modeste réduit d'un ami, il sut toujours conserver, au milieu des élans de sa gaité, une dignité de bon goût et un sentiment parfait des convenances.

M. Duvicquet, dans un article remarquable sur Désaugiers \*, caractérise d'une manière fort piquante le succès qu'il obte

\* *Journal des Débats* du 12 août 1827.

nait en chantant ses chansons : « Au mé-  
 « rite de composer supérieurement le cou-  
 « plet , Désaugiers joignait le talent non  
 « moins rare de le chanter en perfection.  
 « Sa physionomie douce et aimable s'ani-  
 « mait au feu du vin d'Aï , au cliquetis des  
 « verres , au concert bruyant de ses re-  
 « frains. L'exécution doublait le mérite de  
 « la chanson. L'acteur le plus exercé au-  
 « rait été vaincu par la vérité franche et  
 « expressive du masque et de la pantomime  
 « de l'auteur. »

En 1808 , M. Capelle , alors libraire ,  
 ayant eu l'idée de ressusciter le *Caveau* ,  
 sous la présidence du vieux Laujon , qui  
 avait fait partie de cette joyeuse société  
 chantante , ne manqua pas de s'adjoindre  
 Désaugiers. Les diners du *Caveau mo-  
 derne* devinrent bientôt fameux ; les chan-  
 sons bachiques et gastronomiques firent la

réputation du *Rocher de Cancale*, et la cave et les fourneaux de *Balaine* furent immortalisés par les refrains de l'élite de nos chansonniers. Après la mort de Laujon et la retraite de Piis, Désaugiers fut nommé président de la société ; ce fut lui qui découvrit Béranger, alors tout-à-fait ignoré, et qui devina son talent. L'auteur de la charmante chanson du *Roi d'Yvetot* fut présenté par lui au *Caveau* comme un homme qui devait être un jour un de nos premiers chansonniers ; Désaugiers le produisit dans le monde avec cette bonhomie, cette candeur et cette modestie, qui donnaient tant de grâce à ses moindres actions.

Barré, après avoir dirigé pendant vingt-trois ans avec honneur le théâtre du Vaudeville, désigna Désaugiers pour le remplacer. Louis XVIII lui confia, en



1815, la direction de ce théâtre ; il y ramena pendant plusieurs années la foule et la gaieté. Les devoirs fatigans et pénibles de sa nouvelle position troublèrent souvent le bonheur de sa vie ; obligé de lutter sans cesse contre des amours-propres et des intérêts, il fut en butte à des contrariétés affligeantes : forcé de s'éloigner de son théâtre, il y fut rappelé en 1825 par le vœu des actionnaires et par la volonté du roi Charles X, qui aimait sa personne et son talent.

Vers cette époque, sa santé s'altéra. Ce fut dès le commencement du printemps de 1825, et pendant un voyage de quelques jours que nous fîmes ensemble à Montmorency, pour travailler à la pièce du sacre du Roi \*, qu'il commença à sentir

\* *Le Vieillard d'Ivry*, ou 1590 et 1825, vaudeville en deux actes de MM. Désaugiers, Merle et Ferdi-

les atteintes de la maladie qui devait le conduire au tombeau. Deux attaques de coliques néphrétiques en avaient été les premiers symptômes ; on y reconnut l'existence de la pierre. Il en reçut la nouvelle avec assez de calme , par la confiance qu'on lui donna dans le procédé nouveau dont la chirurgie venait de s'enrichir. Malgré les soins dont il fut entouré , la maladie fit des progrès alarmans ; plusieurs essais de lithotritie furent tentés en vain , et il fallut le décider à recourir à l'opération de la *taille*. M. Marjolin annonça avec ménagement cette décision à Désaugiers qui fut bientôt résigné. Son heureux caractère, agissant sur son esprit, ne lui laissa pas envisager le danger ; il ne vit que la fin de ses souffrances , et ne douta point du succand, représenté sur le théâtre de la Porte Saint-Martin.



cès. Sa figure, qui se décomposait depuis quelques jours, se ranima; ses yeux à moitié éteints reprirent de la vivacité. Il disait à sa famille qui entourait son lit : « Sentez-vous combien je vais être heureux? je pourrai enfin dormir! vous me verrez plus gai que jamais. » Les médecins trouvèrent Désaugiers plein de résolution. Il supporta l'opération avec un grand courage; mais à peine fut-il remis sur son lit, que sa respiration devint difficile, des cris plaintifs et des accens entrecoupés signalèrent son agonie, et ces mots : *J'étouffe! j'étouffe!* articulés avec effort, furent les derniers qu'il prononça : il expira peu de momens après.

Ainsi mourut, avant d'avoir achevé sa cinquante-quatrième année, l'un des hommes les plus aimables de notre époque, au nom duquel s'attacheront toujours des

idées de gaieté, d'esprit et d'enjouement, qui semblait avoir été formé par la nature pour la carrière qu'il a parcourue. Sa physionomie ouverte et spirituelle, ses manières franches et affectueuses, son sourire amical, ses yeux vifs et animés, sa conversation toujours aimable, la rondeur de sa taille et l'espèce de désordre pittoresque qui régnait dans sa toilette, tout annonçait en lui un ami du plaisir et de la joyeuseté. Sa gaieté était de tous les instans; ce fut entre deux crises qu'il composa, quelques mois avant sa mort, cette épitaphe facétieuse, digne de Scarron :

*Ci-gît*, hélas! sous cette pierre  
 Un bon vivant mort de la pierre;  
 Passant, que tu sois Paul ou Pierre,  
 Ne va pas lui jeter la pierre.

Son cœur était aussi distingué que son esprit; sa bonhomie rappelait souvent celle

de La Fontaine; sa douce tolérance, son indulgente bonté donnaient un prix infini à son amitié : à ces qualités il joignait une probité sévère, qui ne reculait devant aucune preuve de désintéressement, et à laquelle aucun sacrifice ne coûtait : c'était surtout de lui qu'on aurait pu dire qu'il était formé

De la volupté d'Épicure  
Et de la vertu de Caton.

Je ne puis résister au plaisir de citer encore M. Duvicquet. « Quelque recom-  
« mandable qu'ait été Désaugiers par son  
« talent et par l'innocent emploi qu'il en a  
« su faire, c'est surtout par l'excellence de  
« son cœur, par son inflexible probité, par  
« ses vertus domestiques, que son souvenir  
« sera toujours précieux. C'était un homme  
« de bien, un père, un époux, un ami in-

« comparable , et il est assez connu pour  
 « que nous n'ayons pas à craindre que l'on  
 « assimile l'éloge que nous nous faisons un  
 « devoir de lui donner à l'une de ces  
 « louanges banales , dont on charge sans  
 « discernement toutes les tombes funé-  
 « raires. Tous les trésors de bonté , le  
 « cœur de Désaugiers les renfermait , et le  
 « seul tort qu'il ait eu peut-être dans sa  
 « trop courte vie , c'est d'avoir porté quel-  
 « quefois à l'excès cette qualité qui , sur-  
 « tout dans l'exercice d'un emploi public ,  
 « a besoin de reconnaître des limites (7). »

Ses liaisons d'amitié n'ont jamais subi , pendant trente ans , aucune atteinte , n'ont éprouvé aucune altération ; les amis de sa jeunesse furent ceux de sa vie entière. On était sûr de retrouver toujours en lui le même zèle , le même dévouement ; peu exigeant pour les autres , il croyait n'avoir

jamais assez fait pour eux : son cœur était si bon , si expansif , que tous ceux qui l'aimaient étaient sûrs d'y trouver une place. Ce n'était cependant pas , suivant l'expression d'Alceste , l'*ami du genre humain* ; son sens était trop droit , sa raison était trop éclairée pour ne pas lui faire mettre des nuances dans son amitié : ce qui est absolument vrai et juste , c'est qu'il ne haïssait personne.

La vie de Désaugiers , comme celle de tous les hommes modestes et sans ambition , a été , depuis son retour d'Amérique , peu féconde en événemens ; il la passait doucement au milieu des plus tendres affections de famille et des intimités de l'amitié. Comme toute la France , il fut longtemps séduit par l'éclat de nos victoires , il les célébra avec dignité : les souvenirs de sa jeunesse lui rappelaient souvent les

malheurs de la famille de nos rois , et il salua avec joie le retour des Bourbons. A la restauration , il consacra sa muse à chanter les charmes de la paix et les bienfaits de nos rois ; son amour pour eux ne se démentit pas un seul instant (8). Louis XVIII le nomma en 1820 chevalier de la Légion-d'Honneur : jamais cette récompense ne fut accordée à un talent plus national, jamais cette croix ne fut placée sur un cœur plus noble et plus loyal : sa mort a été honorée des regrets du roi Charles X (9).

Les obsèques de Désaugiers eurent lieu le samedi 11 août 1827, à dix heures du matin, dans l'église de Saint-Roch, sa paroisse. *Un peuple d'amis* (10) entourait son cercueil ; le deuil était conduit par son fils et son frère , son gendre et son neveu. Les coins du poêle étaient portés par MM. Gentil et Plantade , choisis parmi ses plus

chers amis ; par M. Gouin , administrateur du Vaudeville , et par M. Fontenay , l'un des plus anciens acteurs de ce théâtre. Après les cérémonies religieuses , le convoi se dirigea vers la cimetièrre du Père Lachaise , et fut suivi par un grand nombre d'artistes et d'hommes de lettres : c'est là qu'ont été déposés les restes de cet excellent homme , dont le *cœur était une fête continuelle*. L'amitié s'est chargée du soin de faire élever un tombeau à celui qui n'a fait verser des larmes que le jour de sa mort , et qui pendant trente ans de sa vie a fait rire et chanter toute la France (11).

Notre ami commun , Charles Nodier , à cent cinquante lieues de Paris , en apprenant la mort de Désaugiers , exprima des regrets que je rapporte ici comme un des hommages les plus honorables qui aient été rendus à sa mémoire.



✂ XXXIII ✂

LETTRE

DE

M. CHARLES NODIER

AU RÉDACTEUR DE *LA QUOTIDIENNE*.

Bordeaux, 18 août.

MON CHER COLLABORATEUR,

J'apprends, à cent cinquante lieues de Paris, la mort de Désaugiers. Je n'ai pu l'accompagner à sa dernière demeure. Mon cœur éprouve le besoin de s'associer aux regrets qui l'ont suivi, aux larmes qui ont arrosé sa fosse, à l'expression d'un sentiment que tout le monde partage, mais que personne ne peut éprouver plus amèrement que moi. *Nulli flebilior.*

Enfant, j'avais été accueilli par Désaugiers avec cette effusion de bonté si naturelle à son caractère; jeune homme, j'é-



tais devenu son ami. J'espérais le voir vieillir. Le ciel, qui lui avait donné le génie d'Anacréon, lui en devait peut-être les cheveux blancs. Il est affreux de penser que sa carrière comme homme était peu avancée, et qu'il lui restait une nouvelle couronne à conquérir comme poète. Désaugiers, si heureusement inspiré par le plaisir, avait aussi des chants pour la sagesse. La philosophie élégante et presque voluptueuse d'Aristippe et de Platon n'a rien à envier aux Muses.

On remarquera que Désaugiers, qui a été un des derniers interprètes de notre gaieté française, et qu'on ne remplacera pas plus sous ce rapport que sous tous les autres, avait reçu l'éducation la plus propre à développer des idées graves et mélancoliques, celle de la proscription et du malheur. Les premiers tableaux qui frap-

pèrent ses regards auraient laissé une impression ineffaçable dans une autre organisation : la sienne triompha de tout. Les peines passées n'étaient pour lui qu'une raison de plus de jouir des biens présents.

Je n'essaierai pas de fixer la place qu'il doit occuper parmi ses modèles et ses rivaux. Il évitait avec soin cette frivole discussion de titres et de prééminence, quoiqu'il eût moins que personne à la redouter. Dans les premiers, il ne voyait que ses maîtres, dans les autres, que ses amis. Son cœur attachait plus de prix à une affection qu'à un succès. Il aurait été jaloux d'un sentiment; il ne l'était pas d'un triomphe.

Ce qui paraîtra extraordinaire dans sa vie, c'est qu'au milieu de tous les inconvéniens d'une existence publique et d'une réputation populaire, il ait pu conserver sans altération les biens qui font le charme

de l'obscurité : le repos de l'esprit et de l'âme. La haine a respecté sa conduite, comme l'envie a respecté son talent. Il s'est trouvé engagé dans des opinions politiques, et jamais dans des disputes. Malin sans méchanceté, il a fait rire aux dépens de tout, et ne s'est jamais permis de faire rire aux dépens de personne. On ne saurait ni compter ses épigrammes, ni lui en reprocher une seule. Il a exercé la critique sans blesser, et le pouvoir sans nuire. Tous ceux qui l'ont connu le pleurent.

Le monument de Désaugiers, ce sont ses ouvrages. Si nous lui en élevons un jour un autre, je proposerai d'y tracer cette courte inscription :

A DÉSAUGIERS,  
 QUI N'EUT PAS D'ENNEMIS.



## NOTES.

---

(1) Le père de Désaugiers, nommé comme lui Marc-Antoine, d'une des bonnes familles de la ville de Fréjus, où il était propriétaire, avait été entraîné dès sa jeunesse vers l'art musical par une vocation d'autant plus singulière qu'un défaut de conformation à sa main gauche, dont il n'a jamais pu faire usage, lui interdisait toute espèce d'instrument. Il s'enseigna lui-même les principes de la composition et fut son seul maître. Sa ville natale ne lui offrant point les moyens de développer le talent qu'il se sentait, il vint avec sa jeune famille à Paris, en 1774. Il s'y annonça d'abord moins comme musicien que comme homme de lettres, en publiant, en 1776, une fort bonne traduction française de l'*Art du chant figuré* de J. B. Mancini, avec de nombreuses notes remplies d'une instruction très-variée; et, peu de temps après, plusieurs lettres aussi savantes que bien écrites sur la Musi-

*que des Grecs.* C'était l'époque d'une révolution dans notre musique. Ces ouvrages, surtout les *lettres*, où le mérite des recherches se joignait à des idées nouvelles, devaient être alors remarqués. Gluck voulut en connaître l'auteur, et il lui voua une estime et une amitié particulière.

Il ne tarda pas à établir sa réputation musicale par différentes compositions dramatiques qu'il donna successivement à l'Académie royale de musique et au théâtre Italien, aujourd'hui l'*Opéra-Comique*, toutes marquées d'une verve originale, et pleines d'expression, d'élégance et de fraîcheur. Les poèmes de ces opéras (alors partie importante), étant malheureusement froids ou faibles; à l'exception des *Deux Jumeaux de Bergame* de Florian, ne purent se soutenir long-temps à la scène; mais tous les airs devinrent populaires, et (comme il est dit dans la *Biographie universelle*) « firent long-temps les délices de Paris. » La plupart sont encore chantés, sans qu'on en connaisse peut-être l'auteur. Quelques grands morceaux où l'on admira des beautés du premier ordre, prouvèrent que son génie était propre à tous les genres. En renvoyant, pour le titre de ces diverses productions, à l'article *DÉSAUGIERS* du Dictionnaire historique des

musiciens, par M. Choron, nous en transcrivons ce passage : « La messe qu'il composa à la mémoire de « Sacchini, reconnue digne par tous les artistes « du talent de l'homme immortel qui l'avait inspi- « rée, est une preuve du génie lyrique dont la na- « ture avait doué ce charmant compositeur. » Il avait été dans une liaison intime avec Sacchini comme avec Gluck. Nous ne devons pas non plus omettre le témoignage de Grétri, qui cite le chant heureux et naturel de Désaugiers, dans ses *Mémoires sur la Musique*.

Mais un mérite non moins recommandable, et qui doit trouver ici une mention particulière, c'est l'attention véritablement paternelle qu'il donna à l'éducation de ses cinq enfans, y sacrifiant même son patrimoine, comme la fortune la plus sûre qu'il pût leur léguer ; et enfin, le soin qu'il prit, aidé d'une épouse qui méritait toute son affection et son estime, de former lui-même leur caractère. Il est mort à Paris d'une maladie pulmonaire, vers la fin de 1793.

(2) Je voudrais qu'il me fût permis de citer une lettre très-touchante que ce prélat écrivit à la famille de Désaugiers. Elle honore autant le



cœur de celui qui l'a écrite que la mémoire de l'homme qui en est l'objet. Monseigneur l'évêque de V... y rappelle la tendre affection qu'il eut pour Désaugiers dans sa jeunesse, et il regrette avec douleur qu'il n'ait pas suivi sa vocation première : *il vivrait peut-être encore, dit-il, et il serait aujourd'hui la consolation de ma vieillesse.*

(3) A la même époque, il arrangea en opéra-comique le *Médecin malgré lui* de Molière, dont son père fit la musique. L'ouvrage, joué au théâtre Feydeau en 1791, eut beaucoup de succès. La plupart des airs, que Désaugiers a employés depuis dans plusieurs de ses pièces, sont devenus vaudevilles.

(4) On a retrouvé dans les papiers de Désaugiers des stances qu'il composa probablement pendant cette convalescence, dans un moment de mélancolie. Il y a retracé les malheurs qu'il venait d'éprouver. On verra ici avec plaisir les premiers fruits de sa jeune muse.

A peine au printemps de ma vie,  
 Appelé vers d'autres climats,  
 Loin d'une famille chérie  
 Un sort fatal guida mes pas.

Pour moi l'âge de la tendresse  
 Ne fut qu'un cercle de douleurs,  
 Et tout le feu de ma jeunesse  
 S'éteignit bientôt dans les pleurs.

Déjà mes yeux du Nouveau-Monde  
 Admiraient les trésors divers :  
 Tout à coup une nuit profonde  
 N'offre autour de moi que des fers.  
 D'effroi mon âme anéantie  
 Sembla me quitter pour jamais,  
 Et je ne retrouvai la vie  
 Que pour voir la mort de plus près.

A la rage qui les dévore  
 Des monstres veulent m'immoler :  
 Ah ! je n'ai pas vingt ans encore,  
 Et déjà mon sang va couler !  
 Grands Dieux, témoins de leur furie,  
 Pardonnez à mes ennemis ;  
 Et vous, dont j'ai reçu la vie,  
 Bénissez tous deux votre fils !

Le ciel, touché de ma prière,  
 De mes bourreaux suspend les coups ;  
 Mais sur une tête plus chère  
 La Mort a tourné son courroux :  
 Dans la France au crime asservie,  
 O mon père ! en ces jours de deuil,



Ta vertu , qu'on eût poursuivie ,  
 Trouva l'asile du cercueil.

Mais il me restait une mère !  
 Du sort surmontant les rigueurs ,  
 Je partis pour une autre terre ,  
 Où m'attendaient d'autres malheurs.  
 Soudain d'une fièvre brûlante  
 Le poison dessèche mon sein ,  
 Et bientôt de ma vie errante  
 Sans regret j'entrevois la fin....

Ces cinq stances sont les seules qu'on ait trouvées.  
 Il ne paraît pas que Désaugiers en ait fait davantage.

(5) Le nombre des pièces que Désaugiers a faites, seul ou en société, s'élève à plus de cent vingt, représentées sur presque tous les théâtres de Paris; la liste en serait longue et inutile : les plus médiocres sont oubliées; celles qui tenaient à la circonstance ont produit leur effet; les bonnes, en très-grand nombre, sont connues de toute la France.

(6) Désaugiers voyait avec tant de modestie le succès de ses charmantes chansons, qu'un de ses amis lui demandant, pourquoi il ne se présentait

point avec ce titre à l'Académie-Française, il répondit seulement : « Oh ! comme on rirait ! »

(7) Sa trop confiante bonté lui coûta des sommes considérables (plus de 50,000 fr.) qui lui furent soustraites par d'indignes moyens. Il ne se montra sensible à cette perte que pour l'intérêt de sa famille, et par le regret d'avoir été trompé par de faux amis.

(8) L'attachement de Désaugiers à la cause royale était chez lui un sentiment vrai et profond. Il le prouva pendant les cent jours, en se retirant à Rouen, et se tenant prêt à passer en Angleterre, plutôt que de célébrer le retour de celui qui avait abdiqué.

(9) Charles X avait pour Désaugiers une bienveillance particulière. Dans l'une des visites qu'il fit au Louvre, en parcourant les galeries des produits de l'industrie, il s'arrêta devant un nouvel instrument de chirurgie destiné à des opérations de broiement de la pierre ; il dit avec émotion : *Peut-être que si l'on avait employé cet instrument, nous n'aurions pas perdu Désaugiers.*

Charles X a donné à sa veuve une preuve de

sa munificence. Voici la lettre que M. le vicomte de La Rochefoucauld écrivit à M<sup>me</sup> Désaugiers en lui envoyant, au nom de ce prince, le brevet d'une pension de 1,500 fr. :

« Le roi, Madame, sur la proposition que je lui en ai faite, a bien voulu vous accorder une pension de 1,500 fr., qui commencera à partir du 1<sup>er</sup> septembre prochain. Ce témoignage tout particulier de la bienveillance de Sa Majesté est dû au souvenir honorable que laisse après lui M. Désaugiers ; il est la récompense du dévouement inaltérable à la monarchie dont votre mari a donné des preuves sans nombre ; il est encore un hommage rendu à ses travaux littéraires. Puisse ce nouvel acte de la sollicitude du roi apporter quelques consolations aux regrets qui vous affligent ! Je suis heureux, Madame, d'avoir pu, dans un moment aussi pénible, vous prouver moi-même l'intérêt que vous m'avez inspiré. »

(10) Cette expression assez heureuse est de M. Hapdé, un de ceux qui ont eu l'idée de faire élever un monument à Désaugiers. La *Quotidienne*, le *Courrier des Théâtres* et le *Mentor* proposèrent le même jour la souscription qui avait été ré-

solue le jour des funérailles, et par un mouvement spontané, par MM. Tournay, Gentil, Gersin, Hapdé et Merle, amis et collaborateurs de Désaugiers.

Le gouvernement, secondant généreusement cette résolution de l'amitié, a daigné faire connaître qu'il fournirait, des marbres qui lui appartiennent, ceux qui seraient nécessaires pour le monument qui a été élevé.

(11) M. Prin, l'un des agens des auteurs dramatiques et l'ami de Désaugiers depuis trente ans, a fait insérer dans les journaux une lettre qui servira à faire connaître le cœur et les vertus de cet excellent homme.

*A M. le Directeur du COURRIER DES THÉÂTRES.*

Paris, le 15 août 1827.

Monsieur le Directeur, vous avez eu la complaisance d'annoncer dans votre feuille d'hier qu'une souscription était ouverte chez les agens des auteurs pour un monument à élever au bon Désaugiers. Cette annonce n'a pas été plus tôt connue, que des gens de lettres et des artistes sont accourus à mon bureau pour y déposer le don de l'amitié et de la

reconnaissance. Cet empressement n'étonnera point ceux qui, comme moi, connaissaient le cœur de Désaugiers. Vous avez renouvelé les regrets de vos lecteurs en leur peignant l'homme d'esprit, l'homme aimable, l'administrateur intègre. Ayant été, par mes relations avec Désaugiers, à même de connaître ce que sa délicatesse et son ingénieuse bonté lui faisaient appeler ses *dépenses secrètes*, je puis vous parler de l'homme bienfaisant et généreux. Que d'infortunés venaient partager le produit de ses ouvrages! Quand il s'agissait de tirer d'embarras un ami, de soulager un malheureux, il oubliait que ses ressources pécuniaires étaient insuffisantes pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille. Il se laissait toujours aller aux premiers mouvemens d'un cœur compatissant et généreux.

*Quis desiderio pudor aut modus  
Tam cari capitis?.....*

Agréez, etc.

*L'agent général des auteurs dramatiques,*

PARIS.



**CHANSONS**

**ET**

**POÉSIES DIVERSES.**





# CHANSONS

ET

## Poésies diverses.



QU'ELLE SONNE! QU'ELLE SONNE!

AIR nouveau.



**L**e pauvre diable qu'emprisonne  
Un impitoyable usurier,  
Jusqu'à ce qu'il puisse payer,  
N'est plaint, regretté de personne.  
Mais si d'une bourse aujourd'hui  
Il reçoit le magique appui,



Qu'elle sonne ! qu'elle sonne !  
Cœur, prison , tout s'ouvre pour lui.

Le jeune Alain attend Simone  
A l'heure qui suivra minuit ;  
Son cœur palpite au moindre bruit ,  
Mais bientôt l'espoir l'abandonne.  
Heure trop lente ! il va mourir ,  
S'il ne l'entend pas retentir :  
Qu'elle sonne ! qu'elle sonne !  
Il meurt bien , mais c'est de plaisir.

L'homme que Plutus abandonne  
Se voit par tous abandonner ,  
Lorsque la cloche du dîner  
Chez lui n'appelle plus personne.  
Mais comme Plutus vient et va ,  
Chez lui quand il reparaitra ,  
Qu'elle sonne ! qu'elle sonne !  
Combien d'amis il reverra !

Voyez les soucis qui foisonnent  
Auprès du modeste artisan ;  
Jamais , en aucun jour de l'an ,  
Chez lui deux écus ne résonnent.  
Mais une coupe pleine en main ,

Une autre en celle du voisin,  
 Qu'elles sonnent ! qu'elles sonnent !  
 Il est riche jusqu'à demain.

Je connais certaine friponne,  
 Prude et galante tour à tour,  
 Qui, dès qu'on lui parle d'amour,  
 Menace de sonner sa bonne.  
 Mais cette bonne est sourde, hélas !  
 Ne craignez point ces vains éclats :  
 Qu'elle sonne ! qu'elle sonne !  
 Justine ne l'entendra pas.

Loin de nous puisqu'enfin Bellone  
 A porté son ravage affreux,  
 Jouissons de l'ombrage heureux  
 Dont l'olivier nous environne.  
 Mais si la trompette aux combats  
 Rappelle nos vaillans soldats,  
 Qu'elle sonne ! qu'elle sonne !  
 Déjà la gloire est sur leurs pas !





# L'ARQUEBUSE,

COUPLETS IMPROMPTUS  
CHANTÉS CHEZ LE COMTE \*\*\* ,  
DANS UNE FÊTE DONNÉE A SA CAMPAGNE.

---

AIR :



QUEL beau jour !  
La saison nouvelle  
Nous rappelle  
Dans ce séjour ;  
Et l'Amour,  
En battant de l'aile ,  
Applaudit à notre retour.

Sous l'ombrage caché déjà,  
Le fripon médite en silence  
Sur le trait qu'il faudra qu'il lance,  
Et sur le cœur qu'il blessera.

Quel beau jour !  
La saison nouvelle  
Nous rappelle  
Dans ce séjour ;  
Et l'Amour,  
En battant de l'aile,  
Applaudit à notre retour.

Après un an, lorsque des jeux  
Le printemps ramène l'escorte,  
L'amitié n'en est que plus forte,  
Et le vin n'en est que plus vieux.

Quel beau jour !  
La saison nouvelle  
Nous rappelle  
Dans ce séjour ;  
Et l'Amour,

En battant de l'aile ,  
Applaudit à notre retour.

Mais qu'entends-je ? Au son du tambour  
Filles , garçons , tout se réveille ,  
Et ces mots frappent mon oreille :  
« Chacun va tirer à son tour. »

Quel beau jour !  
La saison nouvelle  
Nous rappelle  
Dans ce séjour ;  
Et l'Amour  
En battant de l'aile ,  
Applaudit à notre retour.

Dans ces beaux lieux accourez tous ,  
Amis des plaisirs et des belles ;  
Nous allons tirer devant elles ,  
Elles pourront juger des coups.

Quel beau jour !

La saison nouvelle  
Nous rappelle  
Dans ce séjour ;  
Et l'Amour,  
En battant de l'aile ,  
Applaudit à notre retour.

Quoique mon bras n'ait rien de tel  
Qu'on le redoute ou le renomme ,  
J'ai souvent, visant à la pomme,  
Fait la barbe à Guillaume Tell.

Quel beau jour !  
La saison nouvelle  
Nous rappelle  
Dans ce séjour ;  
Et l'Amour,  
En battant de l'aile ,  
Applaudit à notre retour.

Belles, pour votre cœur content  
Ah ! que ces combats ont de charmes !

Que vos mains bénissent nos armes,  
Et nous partons au même instant.

Quel beau jour !  
La saison nouvelle  
Nous rappelle  
Dans ce séjour ;  
Et l'Amour ,  
En battant de l'aile ,  
Applaudit à notre retour.

Tirer au blanc m'ôte l'espoir :  
Cette couleur peu prononcée  
Par tant de lis est effacée ,  
Qu'il vaudrait mieux tirer au noir.

Quel beau jour !  
La saison nouvelle  
Nous rappelle  
Dans ce séjour ;  
Et l'Amour ,  
En battant de l'aile ,  
Applaudit à notre retour.

Époux , visez au même point :  
Quand , prêt au plaisir qu'on convoite ,  
L'un tire à gauche , l'autre à droite ,  
Tous ces coups-là ne comptent point.

Quel beau jour !  
La saison nouvelle  
Nous rappelle  
Dans ce séjour ;  
Et l'Amour,  
En battant de l'aile ,  
Applaudit à notre retour.

Arrêtons pour règle du jeu  
Que tout amateur d'arquebuse  
Ne sera dans son art que buse  
S'il ne touche pas au milieu.

Quel beau jour !  
La saison nouvelle  
Nous rappelle  
Dans ce séjour ;  
Et l'Amour,



En battant de l'aile ,  
Applaudit à notre retour.

Vers le tir, amis, dépêchons ;  
Mais, si nous voulons tirer juste ,  
Avant tout il me semble juste  
De viser aux tire-bouchons.

Quel beau jour !  
La saison nouvelle  
Nous rappelle  
Dans ce séjour ;  
Et l'Amour,  
En battant de l'aile ,  
Applaudit à notre retour.

De l'eau surtout, joyeux buveurs,  
Évitons la fadeur extrême :  
L'humide saint Médard lui-même  
A pour nous suspendu ses pleurs.

Quel beau jour !

La saison nouvelle  
Nous rappelle  
Dans ce séjour ;  
Et l'Amour,  
En battant de l'aile ,  
Applaudit à notre retour.

Chez toi par le plaisir admis ,  
Cher patron , que de cœurs tu comptes !  
Mais aussi ce sont les bons *comtes*  
Qui font , dit-on , les bons amis.

Quel beau jour !  
La saison nouvelle  
Nous rappelle  
Dans ce séjour ;  
Et l'Amour,  
En battant de l'aile ,  
Applaudit à notre retour.

Buvons force champagne et rhum  
À notre hôtesse bonne et belle ,  
Et faisons succéder pour elle

*Un Te Deum au Te Deum.*

Quel beau jour !  
La saison nouvelle  
Nous rappelle  
Dans ce séjour ;  
Et l'Amour,  
En battant de l'aile ,  
Applaudit à notre retour.





PARIS,

OU

LE PARADIS DE LA FRANCE \*.

---

AIR du rondeau du *Chapitre Second*. -- 1418.

**C**ITÉ sans égale,  
Reine sans rivale

De tous les pays,  
Cette ville immense  
De l'heureuse France  
Est le Paradis.  
Les femmes jolies  
Y sont obéies  
Au moindre signal ;

\* C'est une femme qui parle dans cette chanson.

Et l'Amour, en maître ,  
 Y sait tout soumettre  
 A son tribunal.  
 La gaîté folâtre  
 Y règne au théâtre ,  
 A table , aux salons ;  
 Ses rians mensonges  
 Nous bercent en songes  
 Quand nous sommeillons.  
 Partout , Terpsichore  
 Jusques à l'aurore  
 Charmant nos instans ,  
 Vient , joyeuse fée ,  
 Ravir à Morphée  
 Ses droits sur nos sens.  
 La mode infidèle ,  
 Sans cesse nouvelle ,  
 Variant nos traits ,  
 Procure à nos charmes  
 De secrètes armes ,  
 De nouveaux succès.  
 Le luth y soupire ,  
 La toile y respire  
 Et parle à nos yeux ;  
 Le marbre y palpite ,  
 Le bronze y récite

Les faits glorieux.  
Oui, plaisir, folie,  
Gloire, amour, génie,  
Tout est à Paris.  
Cette ville immense  
De l'heureuse France  
Est le Paradis.





LE

JOHN BULL PARISIEN.



Même air.



PARIS m'a vu naître,  
Et je suis un être  
Assez singulier :  
La même seconde  
Me trouve à la ronde

Dans chaque quartier ;  
 De tout je m'amuse ,  
 Je flane , je muse ,  
 Et pour ce défaut  
 On me gratifie ,  
 On me qualifie  
 Du nom de *badaud*.  
 D'humeur curieuse  
 Et capricieuse ,  
 Je vois , j'entends tout ;  
 Et nouvelle heureuse ,  
 Nouvelle fâcheuse ,  
 Tout est de mon goût.  
 Confiant , crédule ,  
 Un bruit qui circule  
 Me rend ébaubi ;  
 On m'a vu naguères  
 Manquer mes affaires  
 Pour parler d'Albi.  
 Vienne un incendie ,  
 Soudain je m'écrie :  
 « Au secours ! au feu !  
 Sauvez le deuxième ,  
 Sauvez le troisième » ;  
 Mais je bouge peu.  
 Quand souvent Molière ,



Racine et Voltaire  
 Ne m'attirent pas ,  
 Une z'Irsabelle ,  
 Un Polichinelle  
 Arrêtent mes pas.  
 Mais , quoique frivole ,  
 Ma moindre parole  
 Devient un arrêt ;  
 Pas une entreprise  
 Qui ne soit soumise  
 A ce qui me plaît.  
 Bals , cafés , boutiques ,  
 Jeux , fêtes publiques ,  
 C'est à qui m'aura ;  
 Si je me présente ,  
 C'est vingt fois sur trente  
 A qui m'ennuïra.  
 De l'Académie ,  
 Souvent endormie ,  
 Je cours , comme un fou ,  
 Aux Montagnes suisses  
 Me rompre les cuisses ,  
 Me casser le cou.  
 Mais le jour s'écoule ,  
 Et je cours en foule  
 Remplir Tivoli ;

Survient une averse ,  
Et je me disperse....  
Le jour est fini.





## PLUS DE POLITIQUE.

---

AIR de la Treille de sincérité. — 1113.



**P**EUPLE français, la politique  
T'a jusqu'ici trop attristé ;  
Rappelle ta légèreté,  
Ton antique  
Joyeuseté.

Souviens-toi de ce temps aimable,  
Où, libre de soins importans,  
Entre le boudoir et la table  
Tu partageais tous tes instans ; (*bis.*)  
Oubliait-on alors en France  
Un banquet pour un tribunal,  
Un concert pour une séance,  
Un billet doux pour un journal ?

Peuple français , la politique  
T'a jusqu'ici trop attristé ;  
Rappelle ta légèreté ,  
    Ton antique  
    Joyeuseté.

Tes hauts faits , ta noble vaillance  
Assez long-temps ont attesté  
Que ta patrie était la France ;  
Atteste-le par ta gaîté ;  
Qu'enfin Momus de son empire  
Retrouve en toi le vieil ami ,  
Et songe bien que ne pas rire  
C'est n'être Français qu'à demi....

Peuple français , la politique  
T'a jusqu'ici trop attristé ,  
Rappelle ta légèreté ,  
    Ton antique  
    Joyeuseté.

A jouir quand tout te convie ,  
Quand le plaisir te tend les bras ,

Insensé ! tu passes ta vie  
A chercher comment tu vivras !  
Cesse des plaintes impuissantes ;  
Pourquoi perdre en vœux superflus ,  
En peines toujours renaissantes ,  
Des jours qui ne renaîtront plus !

Peuple français , la politique  
T'a jusqu'ici trop attristé ;  
Rappelle ta légèreté ,  
Ton antique  
Joyeuseté.

Qu'as-tu fait de ce gai délire  
Qu'enviait ton sombre voisin ?  
Reprends tes grelots et ta lyre ,  
Chante le myrte et le raisin.  
Fidèle appui de la couronne ,  
Obéis gaîment à ses lois ,  
Et bois , quand vient le jus d'automne ,  
Au pays à qui tu le dois....

Peuple français , la politique

T'a jusqu'ici trop attristé ;  
Rappelle ta légèreté ,  
    Ton antique  
    Joyeuseté.

Heureux , tant que tu fus frivole ,  
Laisse , au lieu de te tourmenter ,  
Au gré de Neptune et d'Éole  
Le vaisseau de l'État flotter ;  
Et tandis qu'un pilote habile  
Le défendra des coups du sort ,  
Contente-toi , sage et tranquille ,  
De mener ta barque à bon port.

Peuple français , la politique  
T'a jusqu'ici trop attristé ;  
Rappelle ta légèreté ,  
    Ton antique  
    Joyeuseté.

La beauté fidèle ou légère  
Sut toujours enflammer tes sens ,  
Le bon vin sut toujours te plaire ,

Toujours la gloire eut ton encens :  
Chaque année offre à ton ivresse  
Treilles, lauriers, myrtes, appas...  
Sous un ciel qui te rit sans cesse,  
Pourquoi donc ne rirais-tu pas ?

Peuple français, la politique  
T'a jusqu'ici trop attristé ;  
Rappelle ta légèreté,  
Ton antique  
Joyeuseté.





## CONSEIL

### A UNE JOLIE FEMME.



MAUDIT soit de nos bals le prestige enchanteur !  
Eh quoi ! charmante Eglé , voilà trois nuits entières  
    Que le sommeil sur tes paupières  
    N'a versé sa douce fraîcheur !  
Ménage ton printemps , tu n'en auras point d'autre ;  
Et consens à fermer enfin ces yeux si beaux :  
    Si ce n'est point pour ton repos ,  
    Que ce soit au moins pour le nôtre.







## COUPLETS

POUR LA FÊTE DE M. PICARD.



AIR : J'ai vu le Parnasse des Dames. — 242.



UR notre ami Picard que dire  
Qui n'ait pas été dit déjà ?  
Ses œuvres, qui nous font tant rire,  
En ont plus dit qu'on n'en dira.  
Sa gaîté, son esprit, son style,  
Sont connus du tiers et du quart;  
Pas une *Petite* ou *Grand' ville*  
Où l'on ne connaisse Picard.

AIR : J'ai perdu mon âne. — 239.

Chacun à la ronde (bis.)  
A sa r'nommée applaudit,  
Et l'on sait comment il fit  
Son *Entré' dans l' monde.*

AIR : Réveillez-vous, belle endormie. — 512.

Son talent n'est pas un problème,  
Car, défiant les plus malins,  
Il n' dut ses succès qu'à lui-même,  
D'mandez plutôt à ses *Voisins.*

AIR de l'Avare. — 802.

Légitime enfant de Thalie,  
Il fut baptisé par Momus,  
Pour marraine il eut la Folie,  
Pour père nourricier, Comus.  
Je n' suis ici qu' l'écho d' la France  
Qui donne comme un fait certain  
Qu' Thalie ell'-même un beau matin  
A signé son acte d' naissance.

AIR : — 774.

Il eut, très-jeun', le privilège  
 D' nous divertir et d' nous charmer ;  
 Allez voir ses *Amis d' collège* ,  
 Ils sont là pour nous l'affirmer.  
 Et l'on dit que par des rout's sûres ,  
 L' voyant marcher droit aux succès ,  
 Apollon d' ses heureux essais  
 Tira de bonnes *Conjectures*.

AIR : Je ne veux pas qu'on me prenne. — 566.

Jamais sa plume féconde  
 Ne réussit à demi ;  
 Du *Cousin de tout le monde*  
 Tout le monde fut l'ami.  
 D' sa verve toujours hardie  
 L'essor fut toujours égal ;  
 Heureux qui pour le génie  
 Sera son *Collatéral!*

AIR du vaudeville de *Partie carrée*.

*Ces Philibert*, où tout Paris se presse,  
 Et dont cinq ans attestent le succès,

Prouv'nt qu'à la scène avec la même adresse  
 Il sait traiter bons et mauvais sujets.  
 Mais être auteur ne fut pas sa seul' gloire :  
 Comme Molière , acteur, il joua bien ;  
 J'ai de ce fait un témoin qu'on peut croire,  
 C'est un *vieux Comédien*.

AIR : Aussitôt que la lumière. — 50.

Mais , ma foi , sur son éloge ,  
 Moi , je ne tarirais pas....  
 Et l'aiguille de l'horloge  
 Me dit de presser le pas.  
 A sept heur's encore écrire !...  
 Je me battrais si j'osais....  
 Pour l' cocher qui va m' conduire  
 Gar', morbleu , *les Ricochets!*

AIR d'Angélique et Melcourt. — 767.

Pardon , amis , si je viens tard ,  
 Mais je vous f'rai l'aveu sincère  
 Qu'outre que j' suis *monsieur Musard* ,  
 J'avais c'tte chansonnette à faire ;  
 Puis mon *Voyage interrompu*

Par des rencontres qui chagrinent,  
Font que l' dîner m'est défendu,  
Quoiqu'ici les *visitans* dînent.





# LA GLISSADE.

MORALITÉ.

---

AIR :



ILLETES

Gentillettes

Qu' poursuivent l's amoureux ,

Tant qu' dure

D' la froidure

Le souffle rigoureux ,

En fuyant leur audace ,

De crainte d'accident ,

N' courez pas sur la glace ,  
L' danger s'rait ben plus grand ,  
Vraiment !

Un jour qu' la p'tite Lise  
Sur la rivière prise  
Se sauvait de Lucas ,  
Vint un faux pas ,  
Et patatras....

Fillettes  
Gentillettes  
Qu' poursuivent l's amoureux ,  
Tant qu' dure  
D' la froidure  
Le souffle rigoureux ,  
En fuyant leur audace ,  
De crainte d'accident ,  
N' courez pas sur la glace ,  
L' danger s'rait ben plus grand ,  
Vraiment !

Lucas rit d' la culbute ,  
Mais d' la force d' la chute  
La glace s' cassa ;  
Saas s' douter d' ça ,



A MADAME  
DESBORDES VALMORE.

STANCES.

---



PEINTRE et poète tour à tour,  
Tendre et touchante Marceline,  
Apollon, au nom de l'Amour,  
Te prêta sa lyre divine.  
Tout cède au prestige charmant  
Des chants plaintifs que tu soupirez,  
Chantre naïf du plus doux sentiment,  
Tu le peins comme tu l'inspires.

J'avais vu fuir avec douleur  
Cette tendre mélancolie,  
Ce vague bonheur, premier bonheur  
Et premier besoin de la vie.



Je pleurais ce prisme enchanté  
Par qui tout plaît, tout se colore,  
Mais je t'écoute, et mon cœur agité  
Te doit une seconde aurore.

De l'amour les brûlans désirs  
A ta voix échauffent mes veines ;  
Tu fais envier ses plaisirs,  
Et tu fais regretter ses peines.  
On voit renaître sous tes doigts  
La muse dont Lesbos s'honore,  
Et chaque son de ton luth, de ta voix  
Nous dit : Sapho respire encore !





## LE PILIER DE CAFÉ.

AIR de la Lithographie. — 1563.



Paris, messieurs et dames,  
Quel est le sort, dites-moi,  
Des gens comme moi sans femmes,  
Sans fortune et sans emploi?  
Sur les places musarder,  
Sur les quais baguenauder ;  
Mais on sait que ce métier,  
N'enrichit que le bottier.

Moi , j'ai pris une méthode  
 Bien plus conforme à mon goût ;  
 Elle est douce , elle est commode ,  
 Economique surtout :  
 Il existe par milliers  
 Des réduits hospitaliers ,  
 Refuges des désœuvrés  
 Et des marchands retirés...  
 J'y trouve , quand je m'ennuie ,  
 Distraction ou sommeil ;  
 Ils m'abritent de la pluie ,  
 Ils m'abritent du soleil.  
 Mais déjà vous devinez  
 Quels sont ces lieux fortunés :  
 Eh bien , oui , depuis trente ans ,  
 Qu'il pleuve ou fasse beau temps ,  
 Dès sept heures , par système ,  
 Habillé , rasé , coiffé ,  
 Je descends de mon sixième  
 Et je me rends au café.  
 J'entre , un garçon appelé  
 M'apporte un pain chapelé  
 Qu'escorte , sur un plateau ,  
 Une bavaroise à l'eau...  
 De peur qu'on ne les retienne ,  
 Etant venu le premier ,

Je saisis la Quotidienne ,  
 Et j'arrête le Courrier ;  
 Puis le Globe sous un bras ,  
 Et sous l'autre les Débats ,  
 Guettant l'heure où le porteur  
 Jettera le Moniteur ,  
 Je pourchasse le Pilote ,  
 Que j'atteins , quoique goutteux ,  
 Et clopin-clopant , je trotte ,  
 Après le Diable boiteux .  
 Eh bien ! voisin , *quid novi* ?  
 Me dit un Picard ravi  
 De prouver qu'à Saint-Quentin  
 On sait un peu son latin...  
 Je lui parle de la Grèce ,  
 De l'Institut , des bouffons ,  
 Des chiens , de la sécheresse ,  
 Et de l'état de nos fonds ;  
 Puis , s'il ne s'est pas servi  
 De tout le sucre servi ,  
 Comme il l'a payé comptant ,  
 Je m'adjuge le restant... :  
 J'en ai bien le privilège ,  
 Nul ne peut se récrier ,  
 Et gratis par ce manège  
 J'entretiens mon sucrier .

De là je grimpe au billard  
 Où, connu pour un gaillard  
 Qui les aurait battus tous,  
 On me fait juge des coups.  
 Le procès jugé, j'accepte  
 La bière et les échaudés,  
 Car j'eus toujours pour précepte  
 Procédés pour procédés.  
 Frappé de cris indécens,  
 Au café je redescends,  
 Et j'entends de tous côtés  
 Les mots, *rente, indemnités*.  
 Au plus fort de la tempête,  
 Un apprenti commerçant  
 Va partout criant nu-tête  
 Qu'on a pris son *trois pour cent*\*.  
 Tandis que je ris tout bas  
 De leurs comiques débats,  
 Vu que je n'ai pas l'honneur  
 D'être rentier, par bonheur,  
 Du dîner l'heure qui sonne  
 Calme le plus échauffé,  
 Et tout le monde abandonne

\* Terme dont on désignait certains chapeaux de nouvelle forme.

La querelle et le café.  
 Moi , je viens de manger.... or,  
 Je puis bien attendre encor,  
 D'ailleurs , tout seul , je pourrai  
 Lire l'Etoile à mon gré....  
 Mais en l'attendant que faire ?  
 Car j'ai lu tous les journaux....  
 Je prends , je compte , je serre  
 Tous les jeux de dominos.  
 L'Etoile arrive , ô bonheur !  
 J'en suis le premier lecteur :  
 Les lunettes sur le né ,  
 Aussi fier qu'un abonné ,  
 J'ai des nouvelles précises  
 De ce qu'ont fait le matin  
 La Bourse et la Cour d'assises ,  
 De ce qu'on jouera demain.  
 Mais bientôt quelle rumeur !  
 Nos dîneurs en belle humeur,  
 Aux feux du gaz allumé  
 Rentrent le teint enflammé ;  
 Sur les bancs ils se dispersent ,  
 Ils apportent du nouveau ;  
 Tandis que les garçons versent ,  
 Je m'approche incognito....  
 Assis derrière un banquier,

Assis derrière un courtier,  
 Assis derrière un auteur,  
 J'en sais de toute couleur.  
 Combien me rendrait de grâces  
 Le café, si je pouvais  
 Prendre autant de demi-tasses  
 Que je prends de tabourets !  
 Au coup d'onze heures sonnant  
 Des spectacles revenant,  
 Vingt ou trente habitués,  
 De chaleur exténués,  
 Nous apprennent, des coulisses  
 Impertinens détracteurs,  
 Les faiblesses des actrices,  
 La faiblesse des acteurs.  
 Mais la dame du comptoir  
 Prend le chemin du dortoir :  
 Avis à chaque assistant  
 D'en vouloir bien faire autant.  
 Enfin le café se vide... ;  
 Mais quoique entré le premier,  
 D'observer toujours avide,  
 Je n'en sors que le dernier.  
 Et même le plus souvent  
 Il se fait qu'en observant  
 Je m'assoupis à l'écart....

Et c'est assez heureux , car,  
Ignorant que je sommeille ,  
On ferme , et journal en main ,  
Je me trouve dès la veille  
Porté pour le lendemain.







## LE SECRÉTAIRE.

---

AIR de la Baronne. — 665.



**U**n secrétaire  
Dans un ménage est d'un grand prix,  
Et les femmes, pour l'ordinaire,  
Voudraient voir à tous leurs maris  
Un secrétaire.

Le secrétaire  
Sert à Plutus comme à l'Amour ;  
Heureux ceux dont avec mystère  
Ces dieux garnissent tour à tour  
Le secrétaire.

Sans secrétaire  
L'esprit ne servirait à rien ;  
C'est un meuble si nécessaire

Que je ne voudrais pour tout bien,  
Qu'un secrétaire.

**Au secrétaire**

Les arts donnent un prix nouveau,  
Et les chefs-d'œuvre de Voltaire  
N'ont-ils pas eu tous pour berceau  
Un secrétaire ?

**D'un secrétaire**

Tout homme en place fait grand cas ;  
Et tel que l'on vante en affaire  
Serait bien sot , s'il n'avait pas  
Un secrétaire.





## COUPLETS

CHANTÉS CHEZ L'AUTEUR

*DE L'ASSEMBLÉE DE FAMILLE,*

DANS UNE FÊTE QU'IL DONNA AUX ARTISTES  
DU THÉÂTRE-FRANÇAIS.

---

AIR de l'Avare. — 802.



Tous les favoris de Thalie  
Et la beauté dans sa splendeur,  
De l'amitié, de la folie  
T'offrent le spectacle enchanteur.

Au plaisir qui dans nos yeux brille  
 Tu dois deviner qu'en ce jour  
 Tu rassembles une *famille*  
 Qui veut te chanter à son tour.

A la couronne qui t'ombrage  
 Quand je viens mêler quelques fleurs,  
 Dis-moi qui traça ton ouvrage,  
 De ton esprit ou de ton cœur !  
 Sur toi les critiques farouches  
 Exerceraient en vain leurs droits ;  
 Tu sus fermer toutes les bouches  
 Et réunir toutes les voix.

Jouis du sort qui te seconde ;  
 Ce n'était pas assez encor  
 Que le Pactole de son onde  
 Sur toi répandît ses flots d'or :  
 L'Hippocrène aussi de sa source  
 T'entr'ouvre les trésors cachés ;  
 Jamais le Parnasse et la Bourse  
 Ne s'étaient vus si rapprochés.

De ce succès rempli de charmes  
 Ah ! pouvais-tu douter jamais,  
 Lorsque tu confiais tes armes

Aux mains habiles des *Français* ?  
Au triomphe rien ne s'oppose  
Avec de semblables guerriers ;  
Celui dont *Mars* soutient la cause  
Est sûr de cueillir des lauriers \*.

\* Mlle Mars jouait le principal rôle de la pièce.





## CHIEN ET CHAT.

---

AIR : Tra, la, la. — 1893.



CHIEN et chat,  
Chien et chat,  
Voilà le monde  
A la ronde ;  
Chaque état,  
Chaque état  
N'offre, hélas ! que chien et chat.

Voyez ces futurs époux,  
Vrais agneaux, tant ils sont doux !  
Qu'Hymen engage leur main,  
Que sont-ils le lendemain ?

Chien et chat,  
Chien et chat,  
Voilà le monde  
A la ronde ;  
Chaque état,  
Chaque état  
N'offre, hélas ! que chien et chat.

Que sont, hélas ! trop souvent,  
Dans ce Paris si savant,  
Le poète et l'éditeur,  
L'auteur et le spectateur ?

Chien et chat,  
Chien et chat,  
Voilà le monde  
A la ronde ;  
Chaque état,  
Chaque état  
N'offre, hélas ! que chien et chat.

Admirables écrivains,  
De leur siècle astres divins,

Malgré leur brillant flambeau,  
Qu'étaient Voltaire et Rousseau?

Chien et chat,  
Chien et chat,  
Voilà le monde  
A la ronde ;  
Chaque état,  
Chaque état  
N'offre, hélas ! que chien et chat.

Que sont à nos opéras  
Ces deux lyriques *ultras*,  
Admirateurs de Grétri,  
Trompettes de Rossini?...

Chien et chat,  
Chien et chat,  
Voilà le monde  
A la ronde ;  
Chaque état,  
Chaque état  
N'offre, hélas ! que chien et chat.



Qu'êtes-vous sous ce beau ciel  
Que réfléchit l'Archipel,  
Turcs si doux et si polis,  
Et vous soldats de *Miaulis* ?

Chien et chat,  
Chien et chat,  
Voilà le monde  
A la ronde ;  
Chaque état,  
Chaque état  
N'offre, hélas ! que chien et chat.

Grâce aux nouveaux procédés  
Dont nous sommes inondés,  
Draps Ternaux, maîtres tailleurs,  
Fourgons, bateaux à vapeurs....

Chien et chat,  
Chien et chat,  
Voilà le monde  
A la ronde ;  
Chaque état,

Chaque état  
N'offre, hélas! que chien et chat.

Que sont, dès que le jour luit  
Et qu'il fait place à la nuit,  
Le phosphore et le briquet,  
Le gaz et l'huile à quinquet?

Chien et chat,  
Chien et chat,  
Voilà le monde  
A la ronde;  
Chaque état,  
Chaque état  
N'offre, hélas! que chien et chat.

Que sont le classique pur  
Et le romantique obscur?  
Et qu'ont trop souvent été  
La justice et l'équité?

Chien et chat,

Chien et chat ,  
Voilà le monde  
A la ronde ;  
Chaque état ,  
Chaque état  
N'offre , hélas ! que chien' et chat.

Le devoir et le plaisir,  
La morale et le désir,  
La tisane et la gaité,  
L'hygiène et la santé....

Chien et chat ,  
Chien et chat ,  
Voilà le monde  
A la ronde ;  
Chaque état ,  
Chaque état  
N'offre , hélas ! que chien et chat.

Bref , à la Bourse , aux journaux ,  
A la Chambre , aux tribunaux ,  
Qui voyons-nous , s'il vous plaît ,

Hurler, se prendre au collet?

Chien et chat,  
Chien et chat,  
Voilà le monde  
A la ronde ;  
Chaque état,  
Chaque état  
N'offre, hélas ! que chien et chat.





## IL EST TROP TARD.



AIR : Je ne veux pas qu'on me prenne. — 356.



ix heur's sonnaient à l'horloge  
Du grand clocher de Fécamp,  
Claire en tapinois déloge  
Pour joindre Gros-Pierre au champ.  
Drès qu'il l'aperçoit, Gros-Pierre  
Lui dit : « Viens-t'en à l'écart....  
Quequ' tu m' veux donc, lui dit Claire ?  
Dépêch'-toi, car il s' fait tard. »

Sous un frais bocage d' roses  
Ils allèr'nt tous deux s'asseoir,  
Et Gros-Pierre dit tant d' choses  
Qu'il ne s'arrêta que l' soir.  
Mais aux contes du compère  
Claire avait si bien pris part,

Qu'elle lui dit : « Ah ! Gros-Pierre ,  
Parle encor, il n'est pas tard.

— Mais j' n'ons pus rien à te dire ,  
R'part Gros-Pierre en s'endormant.

— Eh bien ! r'commence pour rire  
C' que tu m' disais dans l' moment. »

Il r'commence pour lui plaire....

Mais v'là l' coup d' minuit qui part :

« Parle toujours, lui dit Claire ,  
Je n' rentr' plus, il est trop tard. »

L' soupçon chez la mèr' s'éveille ;

Ell' craint que c't enfant si cher

Ne vienne à prêter l'oreille

A queuques propos en l'air :

« Clair', dit-ell', sur ton passage

S'il s' présent' quelque égrillard ,

Ai' surtout grand soin d'êt' sage....

— Ah ! ma mère, il est trop tard. »





# COUPLETS DE TABLE,

CHANTÉS A MEUDON

LE JOUR DE LA SAINTE-ANNE.

---

AIR : Vive le vin , vive l'amour. — 655.



ALLONS, ma Muse, une chanson !  
Pour m'inspirer viens à Meudon :  
Il faut chanter l'aimable Annette ;  
Verre et couplets , que tout s'apprête ,  
Et sans tarir, sans détonner,  
Tour à tour sachons entonner  
Et le vin et la chansonnette.

Les bons amis sont bons buveurs ;  
De là vient qu'ici plus qu'ailleurs  
La fièvre de la soif me gagne.  
Un sage battant la campagne

Mit la Vérité dans un puits ;  
Pour moi qui t'aime et te le dis ,  
Annette , elle est dans le champagne.

Mais lorsque je bois du bon vin  
Versé par une belle main ,  
Ma soif à chaque trait redouble ;  
Il me rend la vue un peu trouble ,  
Plaisir de plus que je lui dois :  
Car, Annette , quand je te vois  
Je suis trop heureux de voir double.

On prétend que l'homme en buvant  
Chancelle et tombe fort souvent ;  
Ici point de peur qui m'arrête :  
Eh ! quel Caton à la guinguette  
Ne serait fier de succomber,  
S'il était sûr d'aller tomber  
Entre les bras de notre Annette ?

Buvons donc , amis , buvons tous ;  
Jusqu'à demain d'un jus si doux  
Tâchons de prolonger l'ivresse !  
Un philosophe de la Grèce  
Passa ses jours dans un tonneau ;  
Et c'est bien le trait le plus beau



Que nous ayons de sa sagesse.

Certains auteurs qui vantent l'eau  
Disent qu'elle fut le berceau  
De la déesse de Cythère :  
Mais une beauté non moins chère  
Préside à ce joyeux festin ;  
Je vois ses yeux , je bois son vin ,  
C'est la Vénus que je préfère.





## COUPLETS

POUR LA FÊTE DE M. PIERRE VIGIER,

FONDATEUR DES BAINS DU PONT-ROYAL.

---

AIR :



Amis, de la saison printanière  
Chantons tour à tour

Le plus beau jour....

Célébrons le nom de Pierre,  
Car, ma foi, tout dur qu'il est,  
Ce nom me plaît.

Si du ciel Pierre ouvre la barrière,  
Le nôtre aujourd'hui  
Fait comme lui ;

Car tous ceux qu'invite Pierre  
Ne sont-ils pas en ces lieux  
Des bienheureux ?

Comment des cieux ne pas voir l'image  
Dans les doux minois  
Qu'ici je vois ?  
Un seul suffirait, je gage,  
Pour faire de mon taudis  
Un paradis.

Pierre sait, par un double avantage,  
Nourrir la gaîté  
Et la santé...  
Sans en confondre l'usage,  
Sa main nous verse à gogo  
Le vin et l'eau.

Sur nous ses baignoires font merveilles,  
Nous en sortons frais,  
A peu de frais ;  
Mais redoutez ses bouteilles,  
Car son vin détruit l'effet  
Que son eau fait.

Pierre de la Seine est le Neptune,

Car sous tous les ponts  
Il a des fonds ;  
Certes , jamais sa fortune ,  
Tant que l'eau s'écoulera ,  
Ne coulera.

Quel trésor, amis , qu'une richesse  
Qui dépend du jet  
D'un robinet !  
Quand il veut remplir sa caisse ,  
Pierre tourne , et l'eau soudain  
Vient au moulin.





## STROPHES

SUR LE DÉPART D'UN CORPS DE CAVALERIE  
POUR L'ARMÉE.

AIR du Pas redoublé. — 756.



Un cri formidable est parti  
Du séjour du tonnerre ;  
Toute la France a retenti  
D'un nouveau bruit de guerre :  
L'enclume de Vulcain gémit ;  
Pallas prend son armure ;  
Épouvanté, l'Écho frémit  
Et laisse un long murmure.

Allez, allez, ardens coursiers,  
Qu'appelle la patrie,

Servir dans des champs de lauriers  
Une cause chérie !  
Que chacun de vous en succès  
Luttant d'ardeur égale ,  
Soit d'un Alexandre français  
Le nouveau Bucéphale !

Aux sons que viennent de lancer  
Les trompettes guerrières ,  
Déjà je vois se hérissier  
Vos flottantes crinières ;  
Je vois dans vos regards brûlans  
Les feux de la vaillance ,  
Et sous vos pieds étincelans  
Ceux de l'impatience.

Enfin , le signal est donné  
A leur brûlante audace :  
Ils partent , et l'œil étonné  
Les cherche dans l'espace.  
La France a reçu leurs adieux ;  
Ils volent à la gloire ,  
Et des hennissemens joyeux  
Sont leurs chants de victoire.

Fuyez , indignes aiguillons

Des coursiers indociles ,  
A ceux de nos fiers bataillons  
Vous êtes inutiles :  
Leur vive ardeur prévient la voix  
Du héros qui les guide ,  
Et l'orgueil d'un si noble poids  
Rend leur vol plus rapide.

Pégase , j'osais espérer  
Que ton essor sublime  
Me permettrait de célébrer  
Un élan magnanime :  
Il faut bien renoncer pourtant  
A des palmes si belles ,  
Puisque tes frères en partant  
Ont emprunté tes ailes.





## COUPLETS

### POUR LE MARIAGE DE MA FILLE.

AIR de Prévillè et Taconnot. — 1129.



On va chanter, souffrez que je commence...

Mes chers amis, en voici la raison :

Mon titre ici m'impose la romance,

Et vous allez entonner la chanson. (bis.)

Ah ! de mon cœur, qu'un poids bien doux oppresse,

Laissez d'abord s'échapper un soupir ; (bis.)

Puis, grâce à vous, le cri de la tendresse } bis.  
Sera couvert par les chants du plaisir. }

O mon Estelle, à mon âme attendrie

De son hymen combien le jour est doux !

Et pour doubler le charme de ma vie,

Le même toit va nous réunir tous.



J'ai craint long-temps qu'il ne te fallût suivre  
 L'heureux époux qu'aurait nommé ton choix... ;  
 Mais sans regret au bonheur je me livre ,  
 Car je te donne et te garde à la fois.

De tes parens et d'un époux qui t'aime  
 En même temps tu recevras les soins ;  
 Soir et matin , plus heureux que toi-même ,  
 De ton bonheur nous serons les témoins.  
 Et si parfois une petite guerre  
 Venait troubler un accord aussi doux ,  
 Pour la finir j'embrasserais ta mère...  
 Et tu courrais embrasser ton époux.

Et toi pour qui le Ciel avait fait naître  
 Ce tendre fruit qu'éleva notre amour,  
 Toi que l'autel entendit lui promettre  
 Bonheur parfait jusqu'à son dernier jour...  
 Sûr de ton cœur, si mon aveu sincère  
 N'hésite pas à te le confier...  
 De ce trésor heureux dépositaire ,  
 Pour m'enrichir, fais-le fructifier.

Le jour heureux qui m'unit à Sophie  
 Comme un vrai fou me vit sauter, bondir... ;  
 Quand je lui dus cette fille chérie ,

J'extravaguai de joie et de plaisir... ;  
 Le doux serment qu'Estelle vient de faire  
 M'ôte aujourd'hui trois quarts de ma raison ;  
 Vienne le jour qui me rendra grand-père....  
 Et je me vois conduire à Charenton.

Allons , amis , remplissez votre verre... :  
 C'est aujourd'hui le vœu du fondateur ;  
 Je suis heureux comme époux , comme père ,  
 Buvez , buvez à mon double bonheur.  
 Elle a sonné , l'heure des chansonnettes ;  
 A ce banquet quel plaisir m'est promis !  
 Puis-je en douter ? j'ai des amis poètes ,  
 Et j'ai de plus des poètes amis.





## COUPLETS

CHANTÉS AU BANQUET DES SOUPERS DE MOMUS  
AUQUEL JE FUS INVITÉ LE 6 MAI 1825.

---

AIR de Turenne. — 1425.

**D**ISCIPLES chéris d'Epicure,  
Quel bonheur m'était réservé !  
Des plaisirs que Momus procure  
Long-temps, hélas ! je fus privé !  
Aujourd'hui je prends ma revanche ;  
Et, par votre accueil enhardi,

Avec vous je ris vendredi ,  
Au risque de pleurer dimanche.

Pleurer ! juste ciel ! quel blasphème !  
Et de ma bouche il est sorti !  
Ah ! ne lancez point l'anathème ,  
Car le proverbe aura menti.  
De votre humeur joyeuse et franche ,  
Sûr d'emporter, chers troubadours ,  
De la gaîté pour quinze jours ,  
Je ne saurais pleurer dimanche.

Cependant si cette soirée ,  
Qui trop tôt, hélas ! va cesser,  
Plus tard pour mon âme enivrée  
Ne devait plus recommencer,  
De mes jours voyant qu'on retranche  
Le plus riant et le plus doux ,  
Pour pleurer, je sens, entre nous ,  
Que je n'attendrais pas dimanche.

Mais loin de moi cette pensée !  
Et permettez qu'au même instant

Mon oreille soit caressée  
Par vos refrains que j'aime tant !  
D'avance relevant mes manches ,  
De tout cœur je vous applaudis ;  
Car vos chansons des vendredis  
Seraient mes chansons des dimanches.





A MADAME \*\*\*,

EN LUI ENVOYANT UNE COUPE DE CRISTAL ,  
LE JOUR DE SA FÊTE ( EN JANVIER ).

---

— 799.



Le vase où Bacchus en gaité  
Des hivers fait fondre la glace ,  
Deviens , dans les mains d'une grâce ,  
La coupe de la volupté.  
Que de ta bouche , ô toi que j'aime ,  
Les bords la caressent toujours ,  
Et qu'aujourd'hui mon rival même  
T'y verse à boire à nos amours !





## ET CÆTERA PANTOUFLE.

---

AIR : Pauvre garçon tailleur. — 1456.



OUR séduire un tendron  
Bien blanc, bien frais, bien rond,  
Le barbon qui s'essoufle,  
Près de c' minois lutin  
Perd son temps, son latin,  
Et cætera.... pantoufle!

Si toujours, dans ce cas,  
La poulett' n'avait pas  
Queuqu' renard qui la souffle,  
All' risqu'rait, en honneur,  
D' garder long-temps son cœur,  
Et cætera.... pantoufle.

Moi, qui suis un luron,  
Que j' trouv' pareil tendron,  
Et j' veux être un maroufle,  
Si l'enfant n'a drès d'main  
Mon bien, mon cœur, ma main,  
Et cætera.... pantoufle.







# LE SEXAGÉNAIRE,

CHANSON PHILOSOPHIQUE.

---

AIR du vaudeville de *Pinson père de famille*. — 1989.



VEILLISSONS sans regret,  
C'est l'adage  
Du vrai sage :  
Du bonheur, à tout âge,  
Voilà le secret.

La jeunesse a des charmes ;  
Mais les tendres tourmens

Aux plaisirs des amans  
Mêlent toujours quelques larmes...

Vieillissons sans regret ,  
C'est l'adage  
Du vrai sage :  
Du bonheur, à tout âge ,  
Voilà le secret.

Aimer est quelque chose ,  
Plaire a bien ses douceurs ;  
Mais dans un champ de fleurs ,  
Chers amis , tout n'est pas rose...

Vieillissons sans regret ,  
C'est l'adage  
Du vrai sage :  
Du bonheur, à tout âge ,  
Voilà le secret.

Quand le printemps nous laisse ,  
Rions de son départ ;  
La gaité du vieillard  
Est la seconde jeunesse.

Vieillissons sans regret ,

C'est l'adage  
Du vrai sage :  
Du bonheur, à tout âge,  
Voilà le secret.

Gai, sans emploi ni rente,  
Je compte soixante ans ;  
Mais sous ces cheveux blancs,  
Ma tête n'en a que trente...

Vieillissons sans regret,  
C'est l'adage  
Du vrai sage :  
Du bonheur, à tout âge,  
Voilà le secret.

Mon filleul est tout aise  
D'avoir Lise à vingt ans ;  
Plus heureux dans mon temps,  
Moi, j'eus sa grand'mère à seize...

Vieillissons sans regret,  
C'est l'adage  
Du vrai sage :  
Du bonheur, à tout âge,  
Voilà le secret.

J'entends dire à la ronde  
Que le monde est bien vieux ;  
Rien pourtant , à mes yeux ,  
N'est aussi gai que le monde.

Vieillissons sans regret ,  
C'est l'adage  
Du vrai sage :  
Du bonheur, à tout âge ,  
Voilà le secret.

Momus , qui nous rallie ,  
Par vingt siècles cassé ,  
N'a pas encor cessé  
D'être dieu de la folie.

Vieillissons sans regret ,  
C'est l'adage  
Du vrai sage :  
Du bonheur, à tout âge ,  
Voilà le secret.

Vieille , mais non caduque ,  
La gâité chez Piron ,  
Chez Panard , chez Scarron ,  
Riait sous une perruque...

Vieillissons sans regret ,  
C'est l'adage  
Du vrai sage :  
Du bonheur, à tout âge ,  
Voilà le secret.

Que d'heureux sur la terre ,  
Si l'on se consolait  
Par ce que l'on a fait  
De ce qu'on ne peut plus faire !

Vieillissons sans regret ,  
C'est l'adage  
Du vrai sage :  
Du bonheur, à tout âge ,  
Voilà le secret.

Si ma jambe moins ferme  
Ne peut presser le pas ,  
J'en espère tout bas  
Arriver moins vite au terme.

Vieillissons sans regret ,  
C'est l'adage  
Du vrai sage :  
Du bonheur, à tout âge ,

Voilà le secret.

Puis quand la barque arrive,  
Gaîment sautons le pas ;  
Qui sait si l'on n'a pas  
Des banquets sur l'autre rive?...

Vieillissons sans regret,  
C'est l'adage  
Du vrai sage :  
Du bonheur, à tout âge,  
Voilà le secret.





## A UNE JOLIE CHAPELIÈRE.

— 1695.

**E**n te donnant des traits qui font tant de rivaux,  
C'est pour un autre état que le Ciel t'avait faite :  
Qu'espères-tu gagner à vendre des chapeaux,  
Lorsqu'à tous les passans tu fais perdre la tête ?





## COUPLETS DE NOCES.

---

AIR : Gai , gai , mariez-vous. — 584.



Gai , gai , gai , faisons tous  
Ce qu'ont fait nos père  
Et mère ;  
Gai , gai , marions-nous :  
Quoique vieux , l'exemple est doux.

*In nomine Domini ,  
Suivant la loi de nature ,  
Crescite , dit l'Écriture ,  
Et multiplicamini.*



Gai , gai , gai , faisons tous  
Ce qu'ont fait nos père  
Et mère ;  
Gai , gai , marions-nous :  
Quoique vieux , l'exemple est doux.

Jadis Adam , dégoûté  
De vivre seul sur la terre ,  
Se maria sans notaire  
Ni municipalité.

Gai , gai , gai , faisons tous  
Ce qu'ont fait nos père  
Et mère ;  
Gai , gai , marions-nous :  
Quoique vieux , l'exemple est doux.

Que le mariage est beau !  
Il n'en est qu'un qui me blesse ;  
Et c'est , je vous le confesse ,  
Celui du vin et de l'eau.

Gai , gai , gai , faisons tous  
Ce qu'ont fait nos père  
Et mère ;  
Gai , gai , marions-nous :

Quoique vieux, l'exemple est doux.

Puisse-je, heureux marié,  
Sans piquer ta jalousie,  
Troquer un tiers de ma vie  
Contre un quart de ta moitié!

Gai, gai, gai, faisons tous  
Ce qu'ont fait nos père  
Et mère ;  
Gai, gai, marions-nous :  
Quoique vieux, l'exemple est doux.

Toi qui sais si bien charmer,  
Puisse ta famille à faire  
Avoir tes traits pour nous plaire,  
Et notre cœur pour t'aimer !

Gai, gai, gai, faisons tous  
Ce qu'on fait nos père  
Et mère ;  
Gai, gai, marions-nous :  
Quoique vieux, l'exemple est doux.

Avant un an, je soutien  
Qu'il faut qu'une circulaire

Nous apprenne que la mère  
Et l'enfant se portent bien.

Gai, gai, gai, faisons tous  
Ce qu'ont fait nos père  
Et mère ;

Gai, gai, marions-nous :  
Quoique vieux, l'exemple est doux.

Être deux est, je le crois,  
Sur terre un bonheur extrême ;  
Mais le bien vraiment suprême,  
Mes amis, c'est d'être trois.

Gai, gai, gai, faisons tous  
Ce qu'ont fait nos père  
Et mère ;

Gai, gai, marions-nous :  
Quoique vieux, l'exemple est doux.

On sait que, sans rejeton,  
La rose est l'orgueil de Flore ;  
Mais on aime mieux encore  
La rose unie au bouton.

Gai, gai, gai, faisons tous

Ce qu'ont fait nos père  
Et mère ;  
Gai , gai , marions-nous :  
Quoique vieux , l'exemple est doux.

Avec nous nos chers époux  
Sont heureux , je l'imagine ;  
Mais ils m'ont toute la mine  
De l'être encor plus sans nous.

Gai , gai , gai , faisons tous  
Ce qu'ont fait nos père  
Et mère ;  
Gai , gai , marions-nous :  
Quoique vieux , l'exemple est doux.

A pincer le rigodon  
Chaque jeune homme s'apprête ;  
Toi , tu pincas ta conquête ,  
Moi , je pince le flacon.

Gai , gai , gai , faisons tous  
Ce qu'ont fait nos père  
Et mère ,  
Gai , gai , marions-nous :  
Quoique vieux , l'exemple est doux.

Chantons tous jusqu'à demain,  
Ivres d'une amitié pure :  
Vivent l'amour, la nature,  
L'hymen, la table et le vin!

Gai, gai, gai, faisons tous  
Ce qu'ont fait nos père  
Et mère ;  
Gai, gai, marions-nous :  
Quoique vieux, l'exemple est doux.





A M. DE PIIS.

---



Q'ILS sont heureux les enfans de Momus !  
Aujourd'hui près de toi le Plaisir les rallie,  
Et sur l'autel de la Folie  
Ils vont chanter de joyeux *oremus*.  
Et moi, Piis, moi qui partage  
Leur appétit, leur soif, leur amitié... ,  
Il faut qu'un maudit esclavage,  
Loin de ton aimable ermitage,  
Hélas ! me retienne lié !  
Mais, Socrate nouveau, ta maison est petite ;

Tous tes amis vont s'y presser ;  
Mon corps épais eût pu t'embarrasser :  
Mon cœur seul te rendant visite ,  
Tu sauras bien où le placer.





## L'AGONIE D'APOLLON.

---

AIR :



rien ne vient changer ton sort,  
Pauvre Apollon, te voilà mort ;  
Et ceux qui devraient te nourrir  
Sont ceux qui te feront mourir.

Las des écrits sans nombre  
De nos rimeurs bernés,  
Ennuyé des vers sombres  
De leurs drames mort-nés ;  
Riant des tragédies  
Qu'on écrit sous son nom ;  
Pleurant aux comédies  
Que dicte le bon ton ;  
Glacé par les romances  
De nos Dorats nouveaux ,



Affadi par les stances  
De nos petits Rousseaux... ,  
Il a fui du Parnasse ,  
Et chez nous Apollon  
Attend qu'un autre Horace ,  
Un autre Anacréon ,  
Mérite qu'il le place  
Sur le sacré vallon.

Mais chez nous son séjour pourrait être fort long...

Si rien ne vient changer ton sort ,  
Pauvre Apollon , te voilà mort ;  
Et ceux qui devraient te nourrir  
Sont ceux qui te feront mourir.





## CHANSON

A L'OCCASION DE MA RÉCEPTION

A LA SOCIÉTÉ DITE *DES BÊTES*.



AIR : Ma Tante Urlurette. 576.



Vous m'avez nommé *Pinson* :  
Je vous dois une chanson  
Qui soit à la fois honnête  
Et bien bête, (*bis.*)

Bête, bête, bête.

Je suis à votre hauteur ,  
Car au premier mot la peur  
D'être un fort mauvais poète  
    Me rend bête, (bis.)  
Bête, bête, bête.

Ah ! qu'il m'est doux , chers amis ,  
De pouvoir, chez vous admis ,  
Chanter, crier à tû-tête :  
    Je suis bête, (bis.)  
Bête, bête, bête !

Il faut bien que je le sois ,  
Car les plus rusés matois  
Ne sont jamais où vous êtes  
    Que des bêtes, (bis.)  
Bêtes, bêtes, bêtes.

Que je suis fier de ce nom ,  
Puisque dans cette maison ,

Jusqu'à l'ami qui nous traite ,  
Tout est bête. (*bis.*)  
Bête, bête, bête!

Je méritais ce nom-là ,  
Car maint tendron vous dira  
Que j'ai l'air en tête-à-tête  
D'une bête, (*bis.*)  
Bête, bête, bête.

Il pourra vous dire encor  
Que, dans l'amoureux essor,  
L'âne, en ses jours de conquête,  
Est moins bête, (*bis.*)  
Bête, bête, bête.

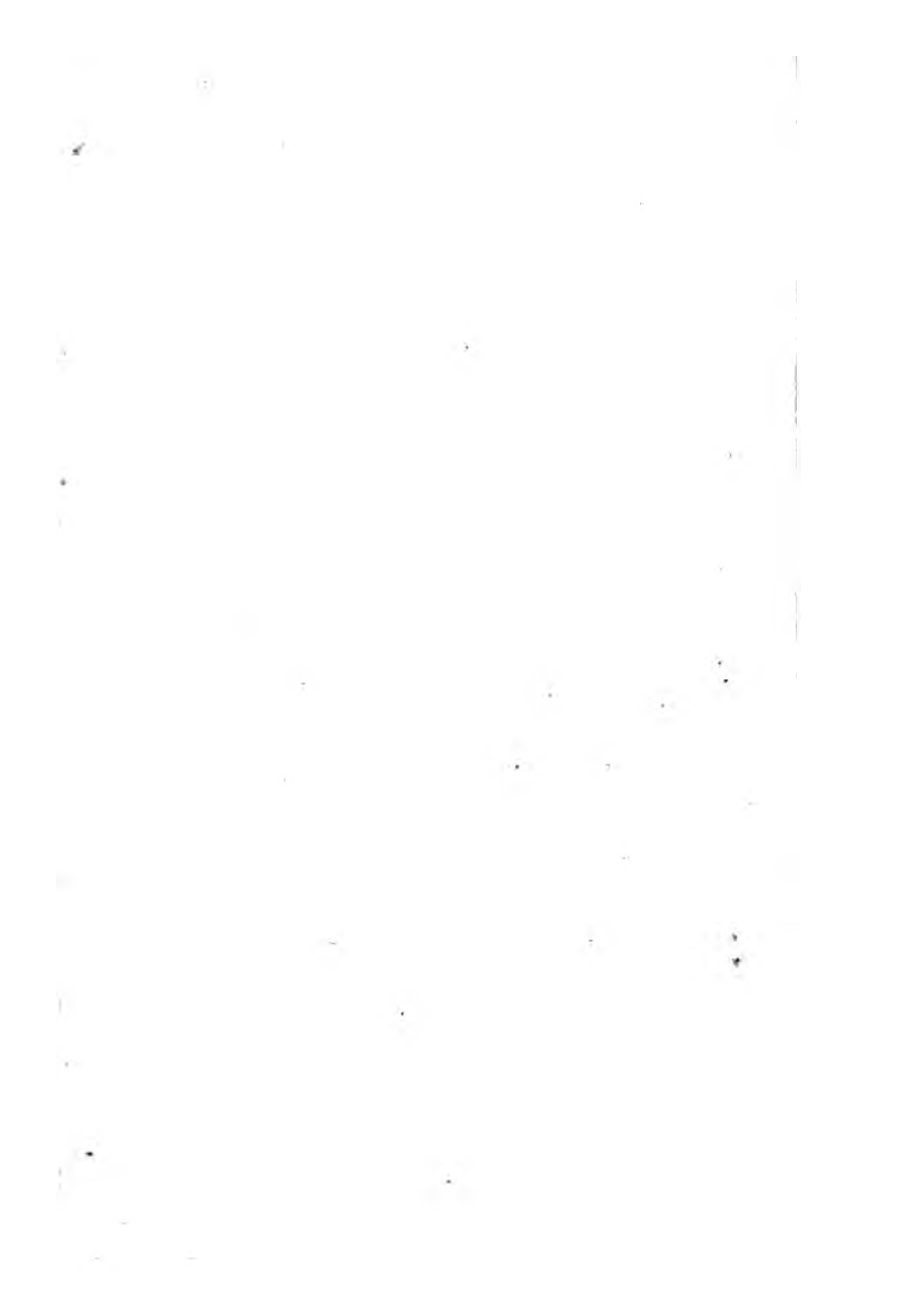
J'ai parfois fait de l'esprit ;  
Jamais mon esprit ne prit ;  
Depuis ce temps je répète :  
Soyons bête, (*bis.*)  
Bête, bête, bête.

Brunet serait-il connu,

Si Brunet n'avait pas su  
D'une manière parfaite  
Être bête, (*bis.*)  
Bête, bête, bête?

Moi, qui n'avais pas encor  
Jusqu'ici roulé sur l'or,  
Voilà ma fortune faite :  
Je suis bête, (*bis.*)  
Bête, bête, bête.







Laurieux del

Lacour scul

Les Grisettes



# LES GRISSETTES

PRISES AU PHYSIQUE ET AU MORAL

Aux Le Doulos



Chapeaux d'...

Ceinture à boucle, les...

Bouffantes ou coll...

Jolis p'tits riens de milieu d'...







## LES GRISETTES

PRISES AU PHYSIQUE ET AU MORAL.

AIR : La Boulangère a des écus. — 303.



'TITE rob' garnie à l'entour,  
Chapeaux d' paille ou cornettes,  
Ceinture à boucle, bas à jour,  
Bouffantes ou coll'rettes,  
Jolis p'tits riens au milieu d' ça...

V'là l's atours des grisettes ,  
Oui , v'là...  
V'là l's atours des grisettes.

Au Cirque , à Marbœuf , au Delta ,  
Danser , s' mettre en goguettes ;  
Des jeun's moustaches qui s' trouv'nt là  
Écouter les flequettes ,  
Pour voir jusqu'ouè ça les mèn'ra...  
V'là l' plaisir des grisettes ,  
Oui , v'là...  
V'là l' plaisir des grisettes.

Plutôt un p'tit refrain d' chanson  
Que d' grands airs à roulettes ,  
Plutôt un pauvre et bon garçon  
Qu'un' perruque à sonnettes...  
Plutôt la Gaîté qu' l'Opéra ,  
V'là le goût des grisettes ,  
Oui , v'là...  
V'là le goût des grisettes.

Au bien consacrant leurs loisirs ,  
Se montrer toujours prêtes  
A mettre un terme à nos soupirs ,  
A nos peines secrètes ,

S' dépouiller mêm' pour en v'nir là...  
V'là le cœur des grisettes,  
Oui, v'là...  
V'là le cœur des grisettes.

L' dimanche au p'tit marchand d' plaqué  
D' la ru' des Audriettes  
Donner un rendez-vous sur l' quai  
D' la Grève ou des Lunettes...  
Et dir' qu' c'est à la mess' qu'on va...  
V'là l's allur's des grisettes,  
Oui, v'là...  
V'là l's allur's des grisettes.

Bref, avec un p'tit nez r'troussé,  
De petit's mains drôlettes,  
Un p'tit pied bien pris, bien chaussé,  
Fair' tourner plus de têtes  
Qu' la politique n'en détraqua...  
V'là l' secret des grisettes,  
Oui, v'là...  
V'là l' secret des grisettes.

Et tant qu' not' glôbe ne s'ra pas  
Noyé par quelqu's planètes,  
Disloqué par quelqu's patatras...

Brûlé par quelqu's comètes...  
D' Paris à Rome, au Kamtchatka...  
V'là c' que s'ront les grisettes,  
Oui, v'là...  
V'là c' que s'ront les grisettes.





# REVIENDREZ-VOUS ?

## STANCES

SUR LE DÉPART DES MÉDECINS FRANÇAIS  
POUR BARCELONE.

---



QUELLE furie étend ses ailes ?  
De l'Ebre elle infecte les bords ;  
Chaque jour mille morts nouvelles  
Viennent prédire mille morts...  
Orgueil , espoir de leur patrie ,  
Cinq Français vont braver ses coups ,  
Sourds à notre voix qui leur crie : *(bis.)*  
Vous nous quittez !... reviendrez-vous ?

Partez , héros de bienfaisance !  
Consolateurs d'un peuple en deuil ;

Allez le rendre à l'existence ,  
 Fermez un immense cercueil...  
 Sauvez l'ami , le fils , le père ;  
 Mais pour prix d'un bienfait si doux ,  
 Près d'une épouse , d'une mère , (*bis.*)  
 Mortels chéris!... reviendrez-vous ?

Ah! redoutez la noble envie  
 Qui vous dit d'affronter le sort...  
 Leurs bouches implorent la vie ,  
 Et leur souffle exhale la mort.  
 Mais soudain , moment plein de charmes !  
 Enfant , vieillard , sœur , frère , époux ,  
 De l'espoir ont connu les larmes ; (*bis.*)  
 Vous arrivez !... reviendrez-vous ?

Déjà des monceaux de victimes ,  
 Succombant au fléau mortel ,  
 Retrouvent , à vos noms sublimes ,  
 La force de bénir le ciel.  
 Volez , de Dieu nouveaux apôtres ,  
 Ils vous attendent à genoux...  
 Mais si leurs mains pressent les vôtres , (*bis.*)  
 Infortunés!... reviendrez-vous ?

O vertu , force plus qu'humaine !

Où précipites-tu tes pas,  
 Malheureux ? Une mort certaine  
 A-t-elle pour toi des appas ?  
 Arrête... A la nuit de la tombe  
 Il voudrait les arracher tous !  
 Vains efforts ! il chancelle, il tombe... *(bis.)*  
 Mazet n'est plus !... reviendrez-vous ?

Respect, amour, gloire éternelle  
 Au martyr de l'humanité  
 Que, sous la couronne immortelle,  
 Dieu fait asseoir à son côté !  
 Amis, sa dernière prière  
 Fut que, d'un saint devoir jaloux,  
 Votre cœur prît soin de sa mère... *(bis.)*  
 Pour l'exaucer... reviendrez-vous ?

Salut ! vierges dont l'âme sainte,  
 Appui fidèle du malheur,  
 Osa pénétrer dans l'enceinte  
 Des tombeaux et de la douleur.  
 La terre a donc aussi ses anges !  
 Ah ! pour entendre parmi nous  
 Retentir vos noms, vos louanges, *(bis.)*  
 Filles du ciel !... reviendrez-vous ?



Oui , s'écrie une voix céleste ,  
 Le fléau suspend ses fureurs ,  
 La Parque son ciseau funeste ,  
 Le peuple ses cris et ses pleurs...  
 Et bientôt enfin rassurée ,  
 Du sort oubliant le courroux ,  
 La France , de joie enivrée , (*bis.*)  
 Ne dira plus : reviendrez-vous ?





LA

## CHATTE MERVEILLEUSE,

COUPLETS CHANTÉS A UNE NOCE.

---

AIR : On compterait les diamans. — 422.



La chatte merveilleuse et toi,  
Ma Caroline c'est tout comme,  
Puisqu'enfin c'est ainsi, je croi,  
Qu'aujourd'hui ton époux te nomme ;  
Et je suis certain que toujours  
Sa main tendrement amoureuse

Trouvera pate de velours  
Dans sa p'tit' chatte merveilleuse. (*bis.*)

Partout de la fidélité  
On dit que les chiens sont l'emblème ;  
Chez eux c'est une qualité  
Qui fait honte à l'homme lui-même.  
Mais ton mari, fier d'un lien  
Qui va rendre sa vie heureuse ,  
Sera fidèle comme un *chien*  
A sa p'tit' chatte merveilleuse.

Couple fidèle , puissiez-vous ,  
Ainsi que tout nous le présage ,  
En dépit de tous les matous ,  
Faire toujours heureux ménage !  
Et puissions-nous voir, dans neuf mois ,  
( Du surnom influence heureuse ! )  
Neuf petits chats naître à la fois  
De la p'tit' chatte merveilleuse !

Jeune époux , redoublant de soins  
Près d'une minette aussi sage ,

Préviens les désirs , les besoins  
Qu'elle peut avoir à son âge ;  
Et ne va pas , changeant d'amour,  
Dans ton humeur capricieuse ,  
Refuser la pâtée un jour  
A ta p'tit' chatte merveilleuse.





## SERVITEUR ! SERVITEUR !

AIR : Dans la vigne à Claudine. — 116.



PUISQUE tout doit , je pense ,  
Finir tant mal que bien ,  
Il ne faut , par prudence ,  
S'accoutumer à rien .  
D'un bien qui nous invite  
Goûtons l'attrait flatteur ,

Puis, ma foi, s'il nous quitte,  
Serviteur ! serviteur !

Quand, avec son escorte,  
Le petit dieu tout nu  
Vient frapper à ma porte,  
Qu'il soit le bien-venu !  
Puis, perdant la parole  
Et prenant l'air boudeur,  
Si le fripon s'envole,  
Serviteur ! serviteur !

Brûlons pour notre belle  
D'un feu toujours constant,  
Et, s'il le faut, pour elle  
Versons tout notre sang.  
Mais si le sort nous ôte  
Cet objet enchanteur,  
Ce n'est pas notre faute :  
Serviteur ! serviteur !

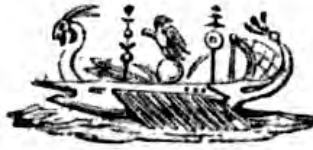
Mettre à la loterie  
Me semble un vrai plaisir ;

Parfois , quoiq' on en rie ,  
 Je cède à ce désir.  
 Mais le gain n'acoquine  
 Que le fieffé joueur ;  
 Moi , que j'y gagne un quine :  
 Serviteur ! serviteur !

Molière est ma folie ,  
 Et Racine mon dieu ;  
 Melpomène et Thalie  
 Ont reçu leur adieu.  
 Leur carrière est finie ,  
 Et chaque spectateur  
 A dit à leur génie :  
 Serviteur ! serviteur !

Vous qui du haut du trône  
 Régnerez sur tant d'États ,  
 Que l'or de la couronne  
 Ne vous aveugle pas !  
 Tôt ou tard à l'empire ,  
 Au peuple adulateur,  
 Monarques , il faut dire :  
 Serviteur ! serviteur !

Sans porter nulle envie  
A plus heureux que moi,  
Bien jouir de la vie  
Est ma première loi.  
Que l'âge, après, me chasse,  
Je dirai de bon cœur  
A qui prendra ma place :  
Serviteur ! serviteur !







## VERS

POUR L'ALBUM DE M<sup>ME</sup> BRANCHU,

NÉE A LA MARTINIQUE.

---

**D**E Melpomène et Polymnie,  
Toi qui loin de Paris emportas les regrets,  
Hypermnestre, Médée, Armide, Valérie,  
Qui nous rendra ton âme, et ta voix, et tes traits ?  
Le feu qui t'animait brûle encor, nous pénètre,  
Après trente ans passés comme un éclair :  
Non, tu n'auras pas plus d'hiver  
Que le climat qui te vit naître.





## COUPLETS

### A L'OCCASION D'UN BAPTÊME.



AIR : Il a voulu , il n'a pas pu. — 215.



**E**n ce beau jour  
Chantons tour à tour ,  
Chantons l'eau du baptême :  
Qu'elle a d'appas !  
On ne la boit pas....  
C'est la seule que j'aime.

On est porté,  
On est humecté,  
Ensuite on vous essuie ;  
Puis à l'enfant  
On dit, le r'coiffant :  
Pas de bonheur sans pluie.

Grâce à c'tt' eau-là ,  
L' bel enfant que v'là  
N'est plus païen sans doute ;  
Ça prouve bien  
Qu' pour faire un chrétien  
Il n'en faut qu'une goutte.

Chacun voyant  
Ce poupon friand  
Presser l' sein de sa mère ,  
S' disait tout bas :  
Que ne suis-je , hélas !  
Cet enfant ou son père !

.....

Pardonnez si  
Dans ces couplets-ci  
L' sel est d'un rare extrême :  
Sans notre avis ,  
On l'avait tout mis  
Dans les eaux du baptême.





## LE HASARD.

AIR des deux Valentins. — 1791.

**C'**EST le Hasard  
Qui tôt ou tard  
Ici-bas (*bis*) nous seconde ;  
Car,  
D'un bout du monde  
A l'autre bout,  
Le Hasard seul fait tout.

Un tel qu'on vantait  
Par hasard était  
D'origine assez mince ;  
Par hasard il plut,  
Par hasard il fut  
Baron, ministre et prince.

C'est le Hasard  
Qui tôt ou tard  
Ici-bas (*bis*) nous seconde ;  
Car,  
D'un bout du monde  
A l'autre bout ,  
Le Hasard seul fait tout.

Le Hasard qui fait  
Tout ce qui lui plaît ,  
Fit Rose pauvre fille ;  
Ce même Hasard  
L'enrichit plus tard ,  
En la faisant gentille.

C'est le Hasard  
Qui tôt ou tard  
Ici-bas (*bis*) nous seconde ;  
Car,  
D'un bout du monde  
A l'autre bout ,  
Le Hasard seul fait tout.

Au hasard des jeux  
Plus d'un malheureux  
Dut sa fortune entière ;

Et que de guerriers  
N'ont dû leurs lauriers  
Qu'aux hasards de la guerre !

C'est le Hasard  
Qui tôt ou tard  
Ici-bas (*bis*) nous seconde ;  
Car,  
D'un bout du monde  
A l'autre bout ,  
Le Hasard seul fait tout.

Monsieur Desmarets ,  
Rentier du Marais ,  
Était sexagénaire ;  
Il épouse Agnès ,  
Et six mois après  
Le Hasard le rend père.

C'est le Hasard  
Qui tôt ou tard  
Ici-bas (*bis*) nous seconde ;  
Car,  
D'un bout du monde  
A l'autre bout ,  
Le Hasard seul fait tout.

Jeune , au jeu d'amour  
J'avais chaque jour  
Mainte bonne fortune ;  
Aujourd'hui vieillard ,  
C'est un grand hasard  
Quand j'en puis trouver une.

C'est le Hasard  
Qui tôt ou tard  
Ici-bas (*bis*) nous seconde ;  
Car,  
D'un bout du monde  
A l'autre bout ,  
Le Hasard seul fait tout.







## A GERSIN.

---



**O**UI, d'une clef de montre et d'un porte-crayon  
J'ai de toi, cher ami, reçu l'offrande aimable,  
Et tous deux ne pouvaient arriver, pour raison,  
Dans un moment plus favorable.  
La clef me préviendra de l'heure où j'essaierai

Par des couplets nouveaux de rajeunir *tes Pages*\*,  
Et pour leur assurer d'unanimes suffrages,  
C'est avec ton crayon que je les tracerai.

\* Allusion aux *Pages du duc de Vendôme*, vaudeville de M. Gersin, qui allait être remis au théâtre par Désaugiers.





## A UNE DAME

QUI DEMANDAIT A L'AUTEUR SES TROIS VOLUMES  
DE CHANSONS , EN LE MENAÇANT DE LES  
ENVOYER CHERCHER PAR LA FORCE ARMÉE.

---



LES voilà donc ces trois volumes  
Que la plus aimable des plumes  
Réclame militairement !  
Ils partent sans bruit , sans escorte ,  
Mais l'Amitié qui vous les porte  
Est plus sûre qu'un régiment.  
Quoi ! m'envoyer la force armée ,  
Tambour battant , mèche allumée ,

Pour me soumettre à votre loi... !  
Ah ! pour obtenir tout de moi ,  
N'est-ce pas assez de vos charmes ?  
Et croyez-vous qu'il soit loyal  
De menacer d'un arsenal  
Un cœur qui vous rendit les armes ?





## LES VISITES.

— 1666.

**D**E notre siècle heureux Crésus,  
Vous qui tous tenez table ouverte  
De mets, de vins exquis couverte,  
Un jour, de trois cent mille écus  
Faites bien haut sonner la perte ;  
Puis, établis dans un grenier,  
Appelez-y vos parasites,  
Ils écriront chez le portier :  
Plus de dîners, plus de visites.

Deux époux récemment unis ,  
 Après huit jours de mariage ,  
 En grand costume , en équipage ,  
 Vont visiter tous leurs amis ;  
 Depuis des siècles c'est l'usage.  
 Si ce devoir n'est pas fort gai ,  
 C'est que , docile aux lois prescrites ,  
 L'Amour se trouve fatigué ,  
 Et l'Hymen fait seul les visites.

Ils sont bien loin ces heureux jours  
 Où , riche d'attraits qu'elle pleure ,  
 Gertrude voyait à toute heure  
 Accourir les Jeux , les Amours ,  
 Qui ne quittaient pas sa demeure.  
 Mais , quoiqu'elle n'ait plus vingt ans ,  
 Loin de vouloir se faire ermite ,  
 Elle ouvre encor les deux battans ,  
 Quand le Plaisir lui rend visite.

Le dieu du goût dicte ses lois  
 Dans un temple non loin du Louvre ;  
 Pour qu'aux aspirans il s'entr'ouvre ,  
 Il faut que leur front maintes fois

Devant les élus se découvre.  
Puis, un fauteuil, leur seul espoir,  
Tend ses deux bras aux néophytes :  
Il est bien permis de s'asseoir  
Quand on a fait tant de visites.





## LES PATINEURS.

---

AIR : De chaque jour je fais ma vie entière.  
(De la *Lanterne Sourde.*) — 1916.



Où j'aime à voir, sur cette onde immobile,  
Au loin courir, ou plutôt voltiger,  
L'essaim joyeux de tout ce que la ville  
A d'élégant, d'adroit et de léger !  
L'œil étonné suit à peine leurs traces  
Dans cette enceinte ouverte à nos plaisirs ;  
L'illusion nous présente les Grâces  
Ou poursuivant ou fuyant les Zéphirs.  
Là, d'une Agnès les séduisantes poses  
De ses appas dessinent les contours,  
Et sa grand'mère, en traîneau sous des roses,  
Plus que l'hiver glace encor les Amours.  
D'un financier ici la lourde chute



D'un bras voisin sollicite l'appui ;  
 Là , plus adroit , un débiteur culbute  
 Un créancier qui manœuvrait sur lui.  
 Le milord Pouf , arrêté par la goutte ,  
 Lâche un *goddam* à sa nymphe qui fuit.  
 Là , d'écoliers une troupe en déroute  
 Rit du mentor qui de l'œil les poursuit.  
 C'est le commis coudoyant une Altesse ,  
 L'homme d'esprit heurté par un benêt ,  
 C'est un époux applaudissant l'adresse  
 D'un inconnu que sa femme connaît.  
 Bref , grand , petit , bourgeois et militaire ,  
 Tout se confond dans ce riant tableau ;  
 Et l'on dirait que , las d'être sur terre ,  
 Le Carnaval s'est établi sur l'eau.





## LES GANTS.

---

AIR de la pipe de Tabac. — 118.



QUE j'aime le gant qui me cache  
D'un bras arrondi les attraits !  
Avec quel plaisir je l'arrache !  
Avec quel plaisir je le mets ! (*bis.*)  
Ah ! s'il est vrai que le mystère  
Ajoute aux plaisirs d'un amant,  
Qu'une main lui doit être chère  
Quand il la presse sous un gant ! (*bis.*)

Mais il est un gant dont l'usage  
Déplaît à tous les fanfarons ;  
Il est l'organe du courage ,  
Il est le vengeur des affronts !  
Combien de gens qu'on peut connaître  
Aimeraient mieux , fort prudemment ,  
Se voir jeter par la fenêtre ,  
Que de se voir jeter le gant !

Les gants sont aussi très-utiles  
Après des femmes et des grands ;  
Leurs faveurs deviennent faciles  
Pour qui leur parle avec des gants.  
Ils sont aussi l'âme ordinaire  
Et des sots et des intrigans ;  
Car de ce qu'un autre a su faire  
Ils savent se donner les gants.

Mais les gants fatiguent bien vite  
Quand on a la plume à la main ;  
Je sens que si je ne les quitte ,  
J'écrirai mal jusqu'à demain.  
Gardez-les-moi dans votre poche ,

Et surtout gardez-les long-temps ;  
Mes amis , quand l'hiver approche ,  
C'est l'instant de prendre les gants.





## A MON AMI RAMOND,

EN RÉPONSE AUX COUPLETS

QU'IL VIENT DE M'ADRESSER DANS LE MENTOR,  
SUR MA CONVALESCENCE \*.



AIR du Verre. — 910.



J e les ai lus ces vers touchans  
Où ton amitié me présage  
Le retour de mes joyeux chants

\* Cette convalescence, trop peu réelle, ne fut qu'un soulagement momentané, après les premières tentatives de lithotritie.

Suspendus par un long orage.  
 « Désaugiers va bientôt chanter »,  
 Me dit ta muse consolante ;  
 Oui... je veux du moins le tenter,  
 Et c'est toi que Désaugiers chante.

Lancé sur moi je ne sais d'où ,  
 Par le plus infernal génie ,  
 Sous la figure d'un caillou ,  
 Un fléau menaça ma vie ;  
 C'est à ce fléau que je dois  
 Tes vers , si bien faits pour me plaire....  
 Et je lui pardonne , à ta voix ,  
 Tout le mal qu'il a pu me faire.

Aux dieux du vin et des amours  
 Déjà tu signales ma lyre....  
 Donne-lui du moins quelques jours  
 Pour renaître à leur gai délire.  
 Bacchus , partisan des faux pas ,  
 Pour le faible a de l'indulgence ;  
 Mais l'Amour ne recherche pas  
 L'encens de la convalescence.

L'amitié seule à ses ébats  
 Admet l'enfance et la vieillesse ;

Ainsi tu me pardonneras  
Et mon audace et ma faiblesse.  
Que ma muse par ses accens  
Flatte ou fatigue tes oreilles,  
Elle te doit ses premiers chants,  
Puisque c'est toi qui la réveilles.





## A MON AMI BRAZIER,

EN RÉPONSE À LA CHANSON QU'IL M'A ADRESSÉE  
DANS UN JOURNAL, LE 4 JUILLET 1826,  
SUR MA CONVALESCENCE.

---

AIR : Vieillissons sans regret,  
*ou* Vaut ben mieux moins d'argent. — 1989.



**G**AI! mon vieux,  
Ça va mieux...  
Après huit grands mois de diète,  
En avant le flacon,



L'assiette  
Et la chanson.

Vers le sombre rivage  
Je n'ai pas pris l'essor ;  
J'étais trop faible encor  
Pour faire un si grand voyage....

Gai ! mon vieux ,  
Ça va mieux....  
Après huit grands mois de diète ,  
En avant le flacon ,  
L'assiette  
Et la chanson.

Si bien vider son verre  
Ne fut jamais un tort ,  
Qu'avais-je fait au sort  
Pour qu'IL ME JETAT LA PIERRE ?

Gai ! mon vieux ,  
Ça va mieux....  
Après huit grands mois de diète ,  
En avant le flacon ,  
L'assiette  
Et la chanson.

On eût vraiment pu croire ,  
Aux moellons que j'avais ,  
Qu'en secret je servais  
Messieurs de la bande noire....

Gai ! mon vieux ,  
Ça va mieux....  
Après huit grands mois de diète ,  
En avant le flacon ,  
L'assiette  
Et la chanson.

Mais , grâce au savoir-faire  
D'Heurteloup , de Pasquier ,  
Je touche , chez Brazier ,  
A la fin de ma *carrière*....

Gai ! mon vieux ,  
Ça va mieux....  
Après huit grands mois de diète ,  
En avant le flacon ,  
L'assiette  
Et la chanson.

Si pourtant , à leur honte ,  
C'eût été fait de moi ,

C'est un *calcul*, ma foi,  
Qui n'aurait pas fait mon compte....

Gai! mon vieux,  
Ça va mieux....  
Après huit grands mois de diète,  
En avant le flacon,  
L'assiette  
Et la chanson.

Je commence à revivre ;  
Déjà le doigt de vin  
Remet mon cœur en train....  
Le doigt de cour va le suivre.

Gai! mon vieux,  
Ça va mieux....  
Après huit grands mois de diète,  
En avant le flacon,  
L'assiette  
Et la chanson.

Pendant mon long carême,  
Corsages embellis,  
Et vous, flacons vieillis,  
Redoutez ma soif extrême.

Gai ! mon vieux ,  
Ça va mieux....  
Après huit grands mois de diète ,  
En avant le flacon ,  
L'assiette  
Et la chanson.

Bacchus m'offre une grappe ,  
L'amour me tend la main ,  
Comus sert un festin ,  
Et le Plaisir met la nappe.

Gai ! mon vieux ,  
Ça va mieux....  
Après huit grands mois de diète ,  
En avant le flacon ,  
L'assiette  
Et la chanson.

Ami , quoi qu'il advienne ,  
A ta santé je dois  
Trinquer autant de fois  
Que tu trinques à la mienne....

Gai ! mon vieux ,  
Ça va mieux....

Après huit grands mois de diète ,  
En avant le flacon ,  
L'assiette  
Et la chanson.





## RÉPONSE

AUX COUPLETS DE M. JACINTHE LECLERC.

---

AIR d'Aristippe. — 1870.

**D'**UN doux espoir flattant mes destinées,  
Dont Atropos voulait trancher le cours,  
Tes vers charmans m'annoncent cent années  
De chants joyeux, de gloire et de beaux jours.  
Je pourrais croire aux promesses touchantes  
Que l'Amitié m'adresse par ta voix,  
Si je buvais comme tu chantes,  
Si je chantais comme tu bois !

D'Anacréon si l'antique mémoire  
Préside encore à vos festins joyeux ;

Si ses leçons dans l'art de rire et boire  
Ont retenti jusqu'aux banquets des dieux ;  
Et si là-bas ses chansons délirantes  
Ont enivré les diables tant de fois ,  
C'est qu'il buvait comme tu chantes ,  
C'est qu'il chantait comme tu bois !





## A MES AMIS,

RÉUNIS CHEZ GRIGNON POUR CÉLÉBRER MA FÊTE,  
LE 17 JANVIER 1827.

---

AIR : Folie! — 1714.



table! à table!

Aujourd'hui voilà mon refrain :

Au diable, au diable

*Pierre et chagrin! (bis.)*

Ma lyre long-temps suspendue  
De chaque corde détendue



Peut à peine tirer un son ;  
Pour faire ronfler ma chanson ,  
Chantez à l'unisson :

A table ! à table !  
Aujourd'hui voilà mon refrain :  
Au diable , au diable  
*Pierre* et chagrin !

Long-temps une horde imbécille  
Jeta la pierre au Vaudeville ;  
Pour parer cette attaque-là  
J'accourus , et quand je fus là ,  
*La pierre* m'arriva.

A table ! à table !  
Aujourd'hui voilà mon refrain :  
Au diable , au diable  
*Pierre* et chagrin !

Comme autrefois , le pauvre Antoine  
N'a plus un ventre de chanoine ;  
Mais son cœur, malgré maint souci,  
N'a pas varié , dieu merci !  
Et je l'éprouve ici.

A table ! à table !  
Aujourd'hui voilà mon refrain :  
Au diable , au diable  
*Pierre et chagrin !*

Eh ! le moyen que dans le monde  
Je présente une face ronde ,  
Quand , délaissant Comus , Bacchus ,  
Pour alimens je ne prends plus  
Que des bouillons pointus !

A table ! à table !  
Aujourd'hui voilà mon refrain :  
Au diable , au diable  
*Pierre et chagrin !*

Vive une table bien servie ,  
Pour rendre au bonheur , à la vie  
Un pauvre diable déconfit ,  
Qui , pendant douze mois , ne vit  
Que le ciel de son lit !

A table ! à table !  
Aujourd'hui voilà mon refrain :  
Au diable , au diable  
*Pierre et chagrin !*

Pour le carbonate de soude  
Lorsque j'ai tant levé le coude,  
Je crois que je mérite bien  
Un breuvage où le pharmacien  
Ne soit entré pour rien :

A table ! à table !  
Aujourd'hui voilà mon refrain :  
Au diable , au diable  
*Pierre et chagrin !*

Si du cœur la joyeuse ivresse  
Chassait maladie et faiblesse ,  
Amis , dans un banquet si doux ,  
Je serais au milieu de vous  
Le mieux portant de tous !

A table ! à table !  
Aujourd'hui voilà mon refrain :  
Au diable , au diable  
*Pierre et chagrin !*

Grâce à votre amitié touchante ,  
A ce doux tableau qui m'enchanté,  
Ranimé , joyeux , attendri ,  
J'ai chanté , j'ai pleuré , j'ai ri ;

Amis , je suis guéri !

A table ! à table !

Aujourd'hui voilà mon refrain :

Au diable , au diable

*Pierre* et chagrin !





**CHANSONS**  
**Faites en société.**

---

**HISTOIRE D'UN FIACRE \* ,**

**ÉCRITE PAR LUI-MÊME.**

---

AIR : Vous l'ordonnez, je me ferai connaître.  
— 640 et 642.



**N**e craignez pas que je jure ni sacre,  
En vous disant ma vie et mes malheurs :  
Je sais qu'on doit du respect aux lecteurs ;  
Mais excusez si j'écris comme un fiacre.

\* En société avec M. Brazier.

AIR : Mon père était pot. — 655.

Je vais vous faire ici ma gé-  
néalogie entière :  
De quatorze ans je suis âgé,  
Et mon très-cher grand-père  
Fut un peuplier,  
Mon père un noyer,  
Mon grand-cousin un chêne,  
Mon frère était pin,  
Moi, je suis sapin,  
Et fus fait par Duchesne\*.

AIR : Je vous comprendrai toujours bien. — 295.

Vendu pour l'hymen solennel  
D'un duc avec une comtesse,  
En grande étiquette à l'autel  
Je conduisis leur double altesse.  
L'un bâillait, l'autre soupirait ;  
Moi, m'amusant des plaisirs qu'offre  
Un mariage d'intérêt,  
Tout bas je riais (3 fois) comme un coffre.

\* Nom d'un fameux carrossier.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages—243 et 244.

Mais , le lendemain de sa noce ,  
 Aux Iles nommé gouverneur,  
 Mon maître vendit son carrosse  
 A certain riche fournisseur.  
 Je le crus natif d'Angleterre ,  
 A son pas lourd , son air épais ,  
 Et plus encore à la manière  
 Dont il écorchait le français. } *bis.*

AIR de la fanfare de Saint-Cloud. — 680.

C'était toujours même course :  
 Je roulais monsieur Mondor  
 Des Finances à la Bourse ,  
 Et de la Bourse au Trésor ;  
 Du Trésor chez sa Clarisse ,  
 Où , plein d'amour et de vin ,  
 Mon cher maître avec délice  
 Ronflait jusqu'au lendemain.

AIR du vaudeville d'*Angélique et Melcourt*. — 767.

Mais comme il allait trop grand train ,  
 Une ornière , sur son passage ,

Fit trébucher, un beau matin,  
L'homme, l'argent et l'équipage.  
Ne pouvant pas aller plus loin,  
Monsieur Mondor changea de notes,  
Et finit par manger le foin  
Qu'il avait mis dans ses bottes. (*bis.*)

AIR : Toujours, toujours, il est toujours le même. — 562.

Je promenai bientôt le diadème  
D'une *princesse* au théâtre en renom.  
Quant au nom du patron,  
C'est encore un problème.  
Celui que j'emmenais  
Et que je ramenaï,   
Jamais, jamais,  
Jamais n'était le même.

AIR : Gaîment je m'accommode. — 675.

Un jour, une saisie  
Par corps  
Vient punir d'Aspasie  
Les torts ;  
Les huissiers n'ont aucune  
Pitié :



Et voilà *Rodogune*  
A pié!

AIR : Où s'en vont ces gais bergers? — 450.

Tombant alors au pouvoir  
D'un loueur de voitures,  
Qui par état doit savoir  
Rajennir les tournures,  
Je repris en moins d'un jour  
Une apparence neuve,  
Et soudain je fus retenu pour  
Les noces d'une veuve.

AIR du major Palmer. — 1059.

Que je voyais de visages  
Dans cette condition!  
Que de petits personnages  
A grande prétention!  
Je conduisais chez un cuistre  
Un artiste renommé;  
Je menais chez le ministre  
Un sous-préfet réformé;  
Je roulais, d'un pas agile,  
Une *Iris* à l'*Arc-en-Ciel*;

Je menais un imbécile  
 Au concert *spirituel* ;  
 Je promenais , sans sa femme ,  
 Un époux à Chantilly,  
 Et le lendemain la dame  
 A Gros-Bois , sans son mari.  
 Je conduisais en nourrice  
 Un enfant escamoté ;  
 Aux *Vertus*\* plus d'une actrice ,  
 Un milord à la *Gatté*. (ter.)

AIR : Ah ! mon Dieu ! qu'est-c' qu'on dira ?

De toujours rouler mon corps  
 A la fin pourtant je me lasse ,  
 Et voudrais ( mais vains efforts ! )  
 Demeurer quelque temps en place.  
 Pour ne plus me voir rouler,  
 Trimballer et secouer ;  
 A quel saint dois-je me vouer ?  
 Dans l'ennui qui m'obsède ,  
 Invoquons *saint Fiacre* à notre aide. (bis.)

\* Village près de Paris.

AIR : Il faut que l'on file doux. — 228.

D'une voix presque épuisée  
A peine ai-je dit ces mots,  
Que sur ma carcasse usée  
J'aperçois des numéros.  
Et jusqu'au bout de la ville  
Transportant mon corps débile,  
*Saint Fiacre*, du haut du ciel,  
Me met à la file, file, file,  
Sur la place *Saint-Michel*.

AIR : Faut d' la vertu, pas trop n'en faut. — 192.

Ah! que les fiacres sont heureux!  
Le vrai bonheur n'est que pour eux.  
Un temps sec, un ciel sans nuage  
Reposaient mes ressorts usés :  
Je riais d'être sans ouvrage,  
Et je chantais les bras croisés :  
Ah! que les fiacres sont heureux!  
Le vrai bonheur n'est que pour eux. (*ter.*)

AIR : Ciel! l'univers va-t-il donc se dissoudre? — 96.

Mais tout à coup, adieu, douces chimères!

L'eau par torrens , sans pitié , fond sur nous ;  
 Les ruisseaux sont des rivières :  
 Les passans dans mes confrères  
     Se jettent tous ,  
 Et sens dessus dessous ;  
 Et moi plein comme un œuf ,  
     Gagnant, au large  
     Avec ma charge ,  
     J'en roule neuf  
 Jusqu'au bas du Pont-Neuf.

AIR : Une fille est un oiseau. — 606.

Je crevais sous le fardeau  
 D'un grand-père et d'une mère ,  
 D'une sœur, d'un petit frère ,  
 Et d'un enfant au berceau ;  
 D'un parrain , d'une marraine ,  
 D'une bonne et d'une chienne ,  
 Qui tous , chantant leur antienne ,  
 Faisaient un sabbat d'enfer...  
 C'est en vain que le fouet claque ,  
 Je me détraque et je craque :  
 Un *sapin* n'est pas de *fer*.

AIR : Sans mentir. — 1258.

Me voilà, sans connaissance,  
 Étendu... quel triste sort !  
 Sans doute, à ma défaillance,  
 On a cru que j'étais mort.  
 Car, en sortant des ténèbres  
 Qui menaçaient mon destin,  
 Ce fut aux pompes funèbres  
 Que je me vis le matin,  
 R'lintintin, r'lintintin,  
 Dans le faubourg Saint-Martin.

AIR : Vive Paris. — 852.

Je commençais à m'effrayer  
 De cet étrange domicile,  
 Quand l'autre jour, pour m'égayer,  
 Un badigeonneur de la ville,  
 Armé d'un pinceau, vint me voir,  
 Et me changea du blanc au noir. (*bis.*)

AIR du Ménage de garçon. — 264.

Hier, pour ma première sortie,  
 Je suivis un de nos banquiers,

Et dans ma caisse rétablie  
J'avais ses plus chers héritiers. (*bis.*)  
Aux regrets bien loin d'être en proie,  
De rire ils paraissaient en train....  
Mais, puisque l'on pleure de joie,  
Ils pouvaient rire de chagrin. (*bis.*)

AIR : Le fleuve de la vie. — 342.

Remplis des châteaux en Espagne  
Qu'ils bâtissaient dans l'avenir,  
Ils arrivent à la montagne\*  
Où tôt ou tard on doit finir.  
Et, tout à la philosophie,  
Moi, je me disais en montant :  
C'est donc ainsi que l'on descend  
Le fleuve de la vie.

AIR : Suzon sortait de son village. — 550.

Hélas ! depuis mon premier maître,  
Que de culbutes tour à tour !  
Il ne me manque plus que d'être  
Ou fourgon, ou charrette un jour.

\* Maison du Père Lachaise.

Par mes dorures ,  
Par mes peintures ,  
J'éblouissais  
Ceux que j'éclaboussais.

Grandeur passée !

Gloire éclipsee !

*Quantum ego*

*Mutatus ab illo !*

Mais du temps qui toujours s'écoule  
Rien ne peut arrêter l'essor ;  
Tant bien que mal je roule encor,  
Et toujours va qui roule ! (ter.)





LE

## CAMPAGNARD A PARIS \*.

---

AIR : Tarare Pompon. — 663.



PARIS est, m' disait-on,  
Le paradis sur terre...  
Là-d'ssus avec Jeann'ton,  
Sam'di j' quitt' mon canton.  
N'ayant qu' trent' lieu's à faire,  
Dans c' paradis, hier,  
J'entrîm' par la barrière  
D'Enfer.

\* En société avec M. Brazier.



AIR de Marcelin. — 75.

Jarni ! que d' train ! que d' cris ! que d' chants !  
Que de maisons ! que de familles !  
Que de boutiques ! que d' marchands !  
Que de garçons ! et que de filles !  
Que d' gens ben mis ! que d' gens crottés !  
Que d' fous ! que d' foll's ! que d' sots ! que d' sottes !  
Que de laidrons ! que de beautés !  
Que d' vent ! que d' poussière et que d' crottes !

AIR : Ah ! mon Dieu ! comme c'est drôle ! — 68.

D'un saut me v'là sur les boul'vards....  
Ah ! comm' c'est drôle !  
Que d' chos's curieus's y frapp'nt mes r'gards !  
Ah ! comm' c'est drôle !  
Les gens d'affaires , les musards ,  
Les gill's , les voleurs , les richards....  
Ah ! mon Dieu ! comm' c'est drôle !  
Les médecins , les corbillards....  
Ah ! mon Dieu ! comm' c'est drôle !

AIR du Curé de Pompone. — 745.

Un pauvre homme des plus souffrans

M' dit qu' la misèr' l'assomme....  
 J' l'y d'mand' s'il peut m' rend' sur vingt francs,  
 D' sa poche il tir' la somme....  
 Ah! il m'en souviendra ,  
     Larira ,  
 D' la misèr' du pauvre homme !

AIR : Pourriez-vous bien douter encore. — 470.

Dans dix carrosses de commande ,  
 Trente amis suiv'nt un enterr'ment :  
 La politesse s'rait plus grande  
 De l'escorter pédestrement ;  
 Mais dans leur désespoir extrême  
 Ils ont peur de se mouiller l' pié....  
 Si ce n'est pas là comme on aime ,  
 Qu'appellez-vous de l'amitié ?

AIR du vaudeville de *Partie carrée*. — 835.

D'avant Tortoni j' voyons sauter à terre  
 De sa calèche un p'tit ébouriffé....  
 A son allure on croirait qu'il va faire  
     La fortune de ce café.  
 Il entre ; il d'mande , en criant comme quatre ,  
 Un' flûte avec du chocolat au lait.

J' dis : « Faut y joindre un verre' d'eau pour abattre  
La poussière qu'il fait. » (ter.)

AIR : Tout le long de la rivière. — 104.

C' que jusque-là j'avions r'marqué,  
J' l'écrivons, et j'allons sur l' quai,  
M' disant tout bas : « Il est possible  
Qu' j'y trouvions queuqu' chose d' risible ;  
Comme il s' peut qu' j'y perdions nos pas....  
Dans tous les cas, je n' serions pas  
L' premier passant qu'aurait fait de l'eau claire  
Tout le long, le long de la rivière. »

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille. — 105.

D'avant l'Institut j' voyons grand' compagnie ;  
Mais pour entrer j' n'avions par d' mot d'écrit.  
On v'nait d'y perdre un' personne d' génie  
Qu'on remplaçait par un' personn' d'esprit.  
J' dis : « C'est bien vu, car si d'tous les grands hommes  
Les successeurs devaient leur ressembler,  
On risqu'rait fort, dans le siècle où nous sommes,  
De n' voir bientôt qu' les fauteuils s'assembler. »

AIR de la contredanse de Hullin. — 670.

J' m'ach'minons vers l' Palais-Royal ,  
 Et j'entendons trois heur's qui sonnent...  
 Allons voir dans ce biau local  
 C' qu'on y fait d' bien , c' qu'on y fait d' mal.  
 Dans c'te cour quels bruits résonnent ?  
 Est-c' des femm's qui chuchotent ?  
 Est-c' des abeill's qui bourdonnent ?  
 Est-c' des homm's qui complotent ?  
 Approchons. — « Mon Dieu ! queuqu' c'est q'ça ?  
 Dis-je à queuqu's gens qui m'environnent...  
 Queu tumulte ! queu brouhaha !  
 Dit'-moi donc un peu c' qu'on fait là ?  
 — On y fait , m' dit-on , la guerre ;  
 Et puis on y fait la paix.  
 On y fait un' bonne affaire ,  
 Et puis un' mauvaise après.  
 On y fait l' beau temps quand il pleut ;  
 On y fait l'été quand il gèle ,  
 Et le printemps quand il grêle.  
 On y fait fortun' quand on peut ,  
 Et banqueroute quand on veut.  
 On y fait souvent l' mélange  
 Du pastel et d' l'indigo :

D' la laine et du cacao ;  
 On y fait maint et maint écrit ;  
 On y fait des lettres de change ;  
 On y fait des lettres d' crédit ;  
 Mais on n'y fait jamais d'esprit. »

AIR : Une fille est un oiseau. — 606.

Après avoir dit merci  
 A ceux qu'éclairiont mon doute ,  
 Sans trop savoir c' qu'il en coûte ,  
 J' vas dîner chez m'sieur Véry :  
 Quand vient la carte payante ,  
 J'y vois un' somme effrayante....  
 Et l' garçon qui m' la présente  
 M' dit qu'il faut payer l' local....  
 J' crois que c' marmiton-là m' gausse.  
 « Pourrais-tu m' dire à quell' sauce  
 J'ai mangé l' Palais-Royal? » (ter.)

AIR : Du partage de la richesse. — 157.

Voulant bien finir ma journée ,  
 J' vas pour voir l' mélodram' nouveau ;  
 Déjà, comm' tout le long d' l'année ,  
 N'y avait plus d' billets au bureau

J'dis : « Aux Français, qu' je n' connais guère,  
 Voyons si j' s'rai plus avancé. »  
 Comme on jouait Racine et Molière,  
 N'y avait personne, et j' fus placé. (bis.)

AIR : Aux soins que je prends de ma gloire. — 774.

Je r'trouve, en sortant, les carrosses  
 Qu' j'avions vus suivant un cercueil,  
 Et qui rev'naient d'un bal de noces  
 Qu'avait donné le loueur de deuil.  
 Il y f'sait galamment r'conduire  
 Tous les conviv's encore en train....  
 Si ben que l' soir on pleurait d' rire  
 Où l' matin on pleurait d' chagrin.

AIR : J'étais gisant à cette place. — 842.

Plus loin j' vois un salon plein d' lustres,  
 Et je m' figur' qu'un si beau lieu  
 Est l' palais de queuqu's princ's illustres :  
 On m'apprend qu' c'est un' maison d' jeu.  
 Faut que l' bourgeois ait bien d' l'hardiesse,  
 Pour oser, de cette façon,  
 Illuminer une maison  
 Où l'on doit v'nir sans qu' ça paraisse.

AIR du Ménage de garçon. — 264.

J'allais rentrer, quand un tas d' pierres  
 Sur l' nez vient m' faire trébucher,  
 Malgré dix ou douz' reverbères  
 Qu'auriont bien dû m'en empêcher. (*bis.*)  
 L' monsieur chargé de c'te partie  
 Pour l's allumer tous est payé....  
 Mais queuqu'fois, par économie, } *bis.*  
 Il n'en allume qu' la moitié.

AIR : A moins que dans ce monastère. — 865

V'là-t-il pas qu'un bon et brave homme  
 Tombe sur moi pour me r'lever !  
 Pour me soulager il m'assomme,  
 Et puis je le vois se sauver....  
 Tout estropié, je crie et pleure ;  
 Et me trouvant, grâce à ses soins,  
 Un' bosse d' plus, un' montre d' moins,  
 Je m' dis : « V'là donc ma dernière heure ! »

AIR : Suzon sortait de son village. — 550.

Tremblant, pestant au fond de l'âme,  
 J' rentrons à l'hôtel un peu tard,

Et le portier me dit qu' ma femme  
Est partie avec un hussard.

On me l'enlève....

Ce jour m'achève....

V'là donc c' Paris

Qu'on nomme un paradis !

Ville maudite !

Adieu , j' te quitte ,

Et chez moi d'main

J' vas dire à chaqu' voisin :

« Quand vous aurez , mon cher compère ,  
Un' bourse , un' montre , un' femme d' trop ,  
A Paris venez au galop ,  
On vous f'ra votre affaire. » (ter.)







## L'OISIF SANS SOUCL.

---

AIR nouveau de walse.



ÉTÉ  
Par la beauté,  
Choyé, traité  
Par la Gaité,  
Mon lot sur terre  
Est de ne rien faire.  
Et tant  
Que bien portant,  
L'esprit content,  
J'irai chantant,  
Mon vœu sincère  
Est d'en faire autant.

Pas de place , avantage énorme !  
Je ne crains travail ni réforme ,  
Ni fauteuil où l'ennui m'endorme ,  
    Ni flatteurs ,  
    Ni solliciteurs ;  
Pas de chef qui me réprimaude ,  
Jamais d'heure qui me commande ,  
Excepté celle où me demande  
    Vieux flacon  
    Ou jeune tendron.

    Enfin ,  
    Vrai boute-en-train ,  
    Soir et matin ,  
    Pas un festin  
    D'homme ou de femme  
Qui ne me réclame.  
    Aussi  
    Je dis que si  
    Jamais souci  
    N'a jusqu'ici  
    Troublé mon âme ,  
C'est que , Dieu merci ,

    Fêté  
    Par la beauté ,

Il sait tout ,  
C'est le dieu du goût.

Sémillant auprès des belles ,  
Qu'il suive , comme elles ,  
Les modes nouvelles ,  
Et , nouveau Zéphyr,  
Par des pirouettes  
Adroitement faites  
Qu'il sache éblouir.

Qu'un jeune homme ait de la souplesse ,  
Qu'il minaude avec gentillesse ,  
Qu'à la grâce il joigne l'adresse ,  
Il sait tout ,  
C'est le dieu du goût.

Frédonnant une romance ,  
Qu'il vole en cadence  
D'Hortense à Laurence ,  
Toujours désiré ,  
Qu'il presse ou lutine ,  
Soupire ou badine ,  
Il est adoré.

Qu'un jeune homme ait de la souplesse ,

Qu'il minaudé avec gentillesse ,  
Qu'à la grâce il joigne l'adresse ,  
Il sait tout ,  
C'est le dieu du goût.





LE

RETOUR DU PRINTEMPS.

---

AIR de la *Dansomanie*.

**D**oux printemps  
Qui nous rends  
Le feuillage,  
Heureux temps,

Saison du bel âge ,  
Avec toi renaissent au village  
Les beaux jours ,  
La joie et les amours.

La nature  
En ce moment  
Reprend  
Sa brillante parure ;  
La verdure  
Offre à l'amant  
Un trône toujours renaissant.  
Chaque fleur  
De son odeur  
Vient embaumer l'air qui s'épure.  
Le ruisseau  
De son murmure  
Embellit un joli berceau.

Doux printemps  
Qui nous rends  
Le feuillage ,  
Heureux temps ,  
Saison du bel âge ,

Avec toi renaissent au village  
Les beaux jours ,  
La joie et les amours.

Le vieillard ,  
D'un air gaillard ,  
Sort le matin de sa chaumière ;  
Et de sa petite terre ,  
En fredonnant  
Gaîment ,  
Parcourt  
Le tour.

Il vide avec son voisin.  
D'un bon vin  
Sa vieille  
Bouteille ,  
Et couché sur le gazon  
Rajeunit avec la saison.

Doux printemps  
Qui nous rends  
Le feuillage ,  
Heureux temps ,  
Saison du bel âge ,

Avec toi renaissent au village  
Les beaux jours,  
La joie et les amours.







## TOUT LE MONDE EST ATTRAPÉ\*.

AIR de la ronde de Rabelais. — 248.

**C**OMBIEN de pièges s'entr'ouvrent  
A chaque heure sous nos pas!  
Mais souvent les fleurs les couvrent

\* Cette chanson et la suivante ont été faites en société avec M. Francis.

Et nous ne les voyons pas.  
 Tôt ou tard ici-bas  
 Quelque trappe  
 Nous attrape,  
 Et jusqu'au plus huppé,  
 Tout le monde est attrapé.

Un charlatan sans scrupule  
 Ose inviter aujourd'hui  
 Plus d'un malade crédule  
 A réclamer son appui :  
 Sitôt qu'on est chez lui,  
 L'esculape  
 Ouvre une trappe,  
 Et, trop tard détrompé,  
 Le malade est attrapé.

D'une fillette précoce  
 Un barbon reçoit la main ;  
 On précipite la noce ;  
 L'époux préside au festin.  
 Il rit jusqu'à la fin  
 Sans que la trappe

Le frappe ;  
Mais lorsqu'il a soupé,  
Ah ! comme il est attrapé !





## COLIFICHET.

---

AIR du vaudeville des *Poètes sans soucis*. — 852.



Il existe un esprit follet  
Qui de Paris tourne les têtes ;  
Il dirige tout en secret,  
Désirs, amours, modes et fêtes ;  
Et quel est ce petit furet ?  
Colifichet! (bis.)

Sexe léger, que voyons-nous  
Dans vos boudoirs, sur vos toilettes,  
A votre tête, à vos genoux,  
Dans vos regards, sur vos tablettes,  
Et jusque dans votre corset ?  
Colifichet! (bis.)

Fortunes faites en un jour,  
Espoir d'un heureux hyménée,  
Louange et promesse de cour,  
Dîner d'amis, vers d'Athénée,  
Beauté sans fleur, vin sans bouquet,  
Colifichet! (bis.)





## OR ET BIJOUX

NE VALENT PAS QUINZE ANS \*.

---

AIR nouveau de M. Doche. — 1600.



**J**EUNES beautés, vous à qui la nature  
A prodigué mille attraits séduisans,  
Pourquoi du fard d'une vaine imposture  
Vouloir flétrir ses plus riches présens ?  
Or et bijoux ne valent pas quinze ans.

Que l'éclat seul des fleurs fraîches écloses  
Prête son charme à vos appas naissans ;  
Ne voit-on pas que les lis et les roses  
Sont la parure et l'honneur du printemps ?  
Or et bijoux ne valent pas quinze ans.

\* Cette chanson et les cinq suivantes ont été faites  
en société avec M. Gentil.

Quand de vos traits la fraîcheur passagère  
S'envolera sur les ailes du temps ,  
A la toilette empruntez l'art de plaire ;  
Mais jusque-là fuyez ses faux brillans :  
Or et bijoux ne valent pas quinze ans.





LES

## CANCANS POPULAIRES.

---

AIR : Sortez à l'instant. — 1743.



Le perruquier du quartier  
Médit du cabaretier,  
Qui médit du fruitier,  
Qui médit du charcutier,  
Qui médit du papetier,  
Qui médit du ferblantier,  
Qui médit du bottier,  
Qui médit du cafetier.  
La vieille mercière



Dit que le libraire  
 Fut jadis à Châlons  
 Marchand d'habits, vieux galons ;  
 Et notre portière  
 Dit que la laitière  
 Vend son lait bien plus cher  
 Au vieil huissier qu'à son clerc.  
 Le chapelier dit tout bas  
 Que du cordonnier Thomas ,  
 A Marbeuf, la moitié  
 Trouva chaussure à son pié.  
 Et la femme au cordonnier  
 Dit tout haut qu'au chapelier  
 Un sous-chef de bureau  
 Donne un fort vilain chapeau.  
 En ricanant , la lingère  
 Dit que son propriétaire  
 Refuse à sa ménagère  
 Schall , robe et souliers ,  
 Vous saurez de l'herboriste  
 Que la femme du dentiste  
 Mange volontiers  
 A deux rateliers.  
 Enfin , de chaque quartier  
 Cancanner est le métier :  
 Chefs , commis , fabricans ,

Ne vivent que de cancans.  
On cancanne en déjeunant,  
On recananne en dînant,  
C'est cancan sur cancan,  
Qui finiront Dieu sait quand !





## LE CHASSEUR.

AIR de la Chasse du *Roi et le Fermier.* — 676.



POUR NOUS,  
Ah! qu'il est doux  
De chasser le cerf aux abois  
Du bois!  
Quand j'ai  
Gaîment chargé  
L'arme qui rendra mon butin  
Certain,  
On suit  
Mes pas sans bruit,  
Puis voit-on gibier et plaisir  
S'offrir,  
Le coup de toute part  
Part,  
Et chacun en veut sa part.

Les cors  
Par leurs accords  
Redoublent soudain du chasseur  
L'ardeur ;  
Lancé,  
Chassé,  
Pressé,  
En vain le sanglier qu'il suit  
Le fuit ;  
Frappé,  
Enveloppé,  
Le monstre perd en rugissant  
Son sang :  
Le cri de toute part  
Part,  
Et chacun en prend sa part.

Vainqueur,  
La joie au cœur,  
On rentre au château, fier de ses  
Succès ;  
L'Amour  
Donne au retour  
Du gibier que chacun a pris  
Le prix.  
Repas

Rempli d'appas  
Vient des chasseurs calmer enfin  
La faim ;  
Le vin de toute part  
Part ,  
Et chacun en boit sa part.





FAUT-IL PLEURER  
OU FAUT-IL RIRE?

---

AIR du vaudeville de *Vadé à la Grenouillère*.—820.

**D**AMIS va perdre un vieux parent,  
Damis au désespoir se livre :  
Ce coup, dit-il, est déchirant,  
Jamais je n'y pourrai survivre ; (*bis.*)  
Mais il apprend qu'au testament  
Le cher homme eut soin de l'inscrire ;

Et, troublé par le sentiment ,  
 Il ne sait plus dans le moment  
 S'il doit pleurer ou s'il doit rire.

Paul a sur parole accepté ,  
 Après mille sottises faites ,  
 La main d'une antique beauté  
 Qui consent à payer ses dettes ; (*bis.*)  
 Bientôt il reçoit son portrait  
 Avec la somme qu'il désire ;  
 Et, tenant le double paquet ,  
 Dit, entre l'argent et l'objet :  
 Faut-il pleurer ou faut-il rire ?

« Prenez , me dit monsieur Dunois ,  
 Ce billet pour mon mélodrame ;  
 C'est un chef-d'œuvre qu'il faut voir ,  
 Car il vous déchirera l'âme. » (*bis.*)  
 J'y vole , mais au lieu du cœur ,  
 C'est l'oreille qu'on me déchire ;  
 Quels cris de joie et de douleur !  
 On danse , on tue , on chante , on meurt :  
 Faut-il pleurer ou faut-il rire ?

D'Agnès , tout près d'être l'époux ,  
 Jeannot d'ivresse perd la tête :

Regard timide, air simple et doux,  
De son cœur ont fait la conquête. (*bis.*)  
L'heure de la noce a sonné,  
Puis enfin l'heure qu'il désire...  
Mais bientôt Jeannot étonné  
Se dit à moitié consterné :  
Faut-il pleurer ou faut-il rire ?







## VOYAGE D'UN BUVEUR.

---

AIR : Suzon sortait de son village. — 550.



En un quart d'heure, avec mon guide,  
Que j'ai parcouru de climats !

Par une descente rapide

D'abord j'arrive aux Pays-Bas :

Là, je m'avance

En diligence

Vers Mâcon, Nuits,

Volnais, Beaune, Châblis ;

Puis j'en débouche,

Et, crac, je touche

A Frontignan ,  
Bordeaux et Perpignan.  
Bientôt je me trouve en Espagne ,  
Entre Alicante et Malaga ;  
Je double Madère , et de là  
Je remonte en Champagne. (*ter.*)





QUAND C'EST PARTI,  
ÇA NE R'VIENT PLUS.

---

AIR de M. Plantade.



LISE était à la fleur de l'âge ;  
Et fière d' ses appas naissans ,  
S' moquait des vieilles du village  
Qui pestaient d' n'avoir plus quinze ans.  
Pour les ravoir, leur disait Lise ,  
Vous donneriez tous vos écus ;  
Mais , croyez-moi , ça s'rait sottise ,  
Quand c'est parti , ça ne r'vient plus.

Mais à force d' railler les autres ,  
La pauvre Lise un jour tomba  
Sous la main d'un d' ces bons apôtres  
Qui vous frapp'nt et vous plantent là.

Et les vieilles , pour s' venger d'elle ,  
Lui dir'nt : « Prends ton parti là-d'ssus :  
L's amans , c'est comm' les ans , la belle ,  
Quand c'est parti , ça ne r'vient plus. »

Après c'tte aventure cruelle  
Lise perdit l' repos du cœur ;  
C'était à qui s'éloign'rait d'elle ;  
Ell' devint laide à faire peur ;  
Et tout chacun , riant d' sa détresse ,  
Lui disait : « Regrets superflus !  
Beauté , bonheur , amour , sagesse ,  
Quand c'est parti , ça ne r'vient plus.





LE

## ROCHER DE CANCALE \*.

---

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille. — 105.



**I**NACCESSIBLE à tout buveur d'eau claire,  
Ce roc toujours fut l'écueil du chagrin.  
Jamais ses flancs, qui bravent le tonnerre,  
Ne sont battus que par des flots de vin ;  
Et si le ciel noyait encor le monde  
Pour en bannir les sots et les méchants,  
Seul préservé, ce roc serait sur l'onde  
Une arche ouverte à tous les bons vivans.

\* Ce couplet et les trois chansons qui le suivent ont été déjà publiés sous le nom de *Désaugiers et ses amis*.





LE VINGT DU MOIS

AU ROCHER DE CANCALE.

---

AIR : Lison dormait dans un bocage. — 368.



Le vingt du mois chaque convive  
Accourt avec un peu d'esprit,  
Amitié franche, gaité vive,  
Et surtout beaucoup d'appétit ;  
Là, dans cette joyeuse lice,  
Dont Épicure est le soutien,  
On ne dit rien,  
On ne dit rien,  
(Tout le temps du premier service),  
On ne dit rien,  
On ne dit rien ;  
Mais, en revanche, on mange bien.

Le dessert vient , l'esprit y brille ;  
 Il s'élançe avec le bouchon ;  
 Puis le champagne qui pétille  
 Est le signal de la chanson :  
 Point de jaloux , jamais de guerre ;  
 Point d'amertume , point d'humeur,  
     Point de rigueur,  
     Point de censeur ;  
 Et lorsque la chanson sait plaire ,  
     Soudain en chœur,  
     Et de bon cœur,  
 Chacun applaudit , quoique auteur.





## L'ÉPICURIEN.

---

AIR : Toujours debout , toujours en route. — 569.



Toujours debout , toujours en route ,  
Malgré les veilles et la goutte ,  
Sur terre on voit l'épicurien ,  
Joignant à la soif de la gloire  
L'autre soif qui le porte à boire ,  
Galant homme et joyeux vaurien ,  
Vivre long-temps et vivre bien :  
Pour en citer plus d'un exemple ,  
Voyez l'Anacréon du temple  
A cent ans saisir à tâtons  
Les fillettes et les flacons ;  
De Théos on a vu le sage ,  
Qui gaîment eût passé cet âge  
S'il n'avait d'un grain de raisin  
Avalé jusques au pepin ;  
J'ai vu le galant Fontenelle ,  
A cent ans pressant une belle ,



Lui dire encore sans témoin :  
*Ah! si j'avais dix ans de moins!...*  
 Grâce à l'amour, Saint-Aulaire  
 Fut heureux, quoique centenaire ;  
 Presqu'à la centaine atteignant ,  
 On a vu chanter Lattaignant ,  
 Et Piron qui dans sa vieillesse  
 Fit des vers brûlans de jeunesse.  
 Chargé d'un siècle, au double-mont  
 J'ai vu gravir Saint-Évremont ,  
 Et, parmi tant de bonnes âmes  
 Si j'ose vous parler des femmes ,  
 A cent ans on a vu Ninon  
 Qui n'avait pas encor dit non.  
 Après elle le grand Voltaire  
 Quatre-vingt-cinq ans sur la terre  
 Chemin faisant s'est arrêté ,  
 Allant à l'immortalité...  
 Tous ces gens, que le monde honore ,  
 Pouvaient aller plus loin encore ;  
 Ils en avaient l'intention ,  
 Et sont morts par distraction ,





LAUJON  
AUX CHAMPS-ÉLYSÉES.

---

AIR des Habitans des Landes. — 1152.

LATTAIGNANT.



JOYEUX amis de la guinguette,  
Qui d'ennui jamais ne ronflons,  
Flon, flon, flon, flon ;  
Surtout lorsqu'en pleine goguette,  
De bon vin vieux nous nous gonflons,  
Flon, etc.  
En dépit de l'humeur sévère  
Des pédans que nous persiflons,  
Flon, etc.  
Célébrons l'ami qu'à la terre  
En cet heureux jour nous soufflons,  
Flon, etc.  
Et chantons tous, armés du verre,

Son cœur, sa grâce et ses flonflons,  
Flon, flon, flon, flon.

M<sup>me</sup> FAVART.

Du joyeux hochet de l'enfance  
Nous aimons d'abord le toc-toc,  
Toc, toc, toc, toc.  
Puis, aux jours de l'adolescence,  
Le cœur à son tour fait toc-toc,  
Toc, etc.  
Plus tard l'amitié nous rallie  
Au son du bachique toc-toc ;  
Toc ; etc.  
Heureux qui, lorsque de sa vie  
La dernière heure fait toc-toc,  
Toc, etc.,  
Sous les grelots de la Folie  
S'endort au bruit de leur toc-toc,  
Toc, toc, toc, toc.

PIRON.

Quand chez moi vint sonner la Parque,  
Je répondis, d'un air grognon :  
Non, non ; non, non ;

Et, mettant le pied dans la barque,  
Je répétais du même ton :

Non, etc.

Mais enfin, forcé de la suivre,  
Je dis, en saluant Pluton :

Non, etc.

Au chagrin plus d'un mort se livre,  
Ce n'est pas ce que fait Piron,

Non, etc.

Mais veut-on le faire revivre,  
Il n'est pas homme à dire non,

Non, non, non, non.

M<sup>me</sup> BELLECOUR.

Aux gais accens de la Folie  
Le cœur toujours épanoui,  
Oui, oui, oui, oui,  
Bellecour long-temps de Thalie  
Porta le masque réjoui,

Oui, etc.

Grâce à Molière, sur la scène  
De quelque gloire elle a joui,

Oui, etc.

Mais quoiqu'ici Pluton la tienne  
Par un phénomène inoui,

Oui , etc.

Bellecour renaît dans Devienne ,  
Et tout Paris peut dire oui ,  
Oui , oui , oui , oui.

LAUJON.

Me moquant des maux de la vie  
Tout comme de Colin-Tampon ,  
Pon , pon , pon , pon ,  
J'aimai toujours à la Folie  
Un long dîner, un court jupon ,  
Pon , etc.

Ami de la simple grisette ,  
Ami de la dame à pompons ,  
Pon , etc.

J'envoyais procès , étiquette  
Et chagrin par-delà les ponts ,  
Pon , etc.

Et devant champagne ou piquette ,  
J'ai toujours dit : « Amis , pompons » ,  
Pon , pon , pon , pon.

VADÉ.

Si je remontais sur la terre ,

Je redirais à la Raison :

Zon, zon, zon, zon ;

Et je voudrais d' la Guernouillère

Reprendre encore l' diapason ,

Zon, etc.

Auprès de gentille fillette

Brûlant toujours comme un tison ,

Zon, etc.

J' verrais les plaisirs que j' regrette

Renaître avec moi sur l' gazon ,

Zon, etc.

Prêt à remourir en goguette

Entre mon verre et ma Suzon ,

Zon, zon, zon, zon.

FAVART.

Du tambour, dès notre naissance ,

Le son flatte notre tympan ,

Pan, pan, pan, pan ;

Qu'un tambour anime la danse ,

L'ivresse partout se répand ,

Pan, etc.

C'est le tambour qui, dans la plaine ,

Poursuit l'ennemi décampant ,

Pan, etc.

C'est tambour battant que nous mène  
Le destin de qui tout dépend ,

Pan , etc. ;

Et quelque sort qui nous entraîne ,  
Le tambour va toujours frappant ,

Pan , pan , pan , pan.

VOISENON.

Nargue du Castillan bizarre  
Qui tous les soirs , pour un tendron ,

Fron , fron , fron , fron ,

Pince mandoline et guitare ,  
Auxquelles l'écho seul répond !

Fron , etc.

Vive le Français qui , pour plaire ,  
N'entonne qu'un refrain luron !

Fron , etc.

Au champ de Mars , comme à Cythère ,  
Il sait qu'il faut avoir du front ,

Fron , etc.

Exploits d'amour , exploits de guerre ,  
Il en fait trente et tous de front ,

Fron , fron , fron , fron.

LANDELLE.

Joyeux convive pour Landelle  
 Est le plus gai réveil-matin,  
 Tin, tin, tin, tin;  
 Surtout quand il voit qu'on l'appelle  
 Pour un minois frais et lutin,  
 Tin, etc.  
 Grand partisan de la goguette,  
 Grand ami du son argentin,  
 Tin, etc.,  
 Il se rira de la sonnette  
 Que pour lui tinta le destin.  
 Tin, etc.  
 Tant que ne sera pas muette  
 Celle qui dit : « Vite au festin. »  
 Tin, tin, tin, tin.

M<sup>lle</sup> ARNOULT, *au public.*

Nous disons, lorsqu'à la satire  
 Par bonheur nous nous dérobons :  
 Bon, bon, bon, bon ;  
 Mais nous nous gardons bien de dire,



Lorsque par malheur nous tombons :

Bon , etc.

Quand nous chantons l'ami fidèle  
Qui fut toujours , quoique barbon ,

Bon , etc. ;

Qui pour sa muse et pour sa belle  
Jusqu'à son dernier jour tint bon ,

Bon , etc. ;

Ah ! ne voyez que notre zèle ,  
Et vous direz : « L'ouvrage est bon » ,

Bon , bon , bon , bon.



# TABLE GÉNÉRALE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

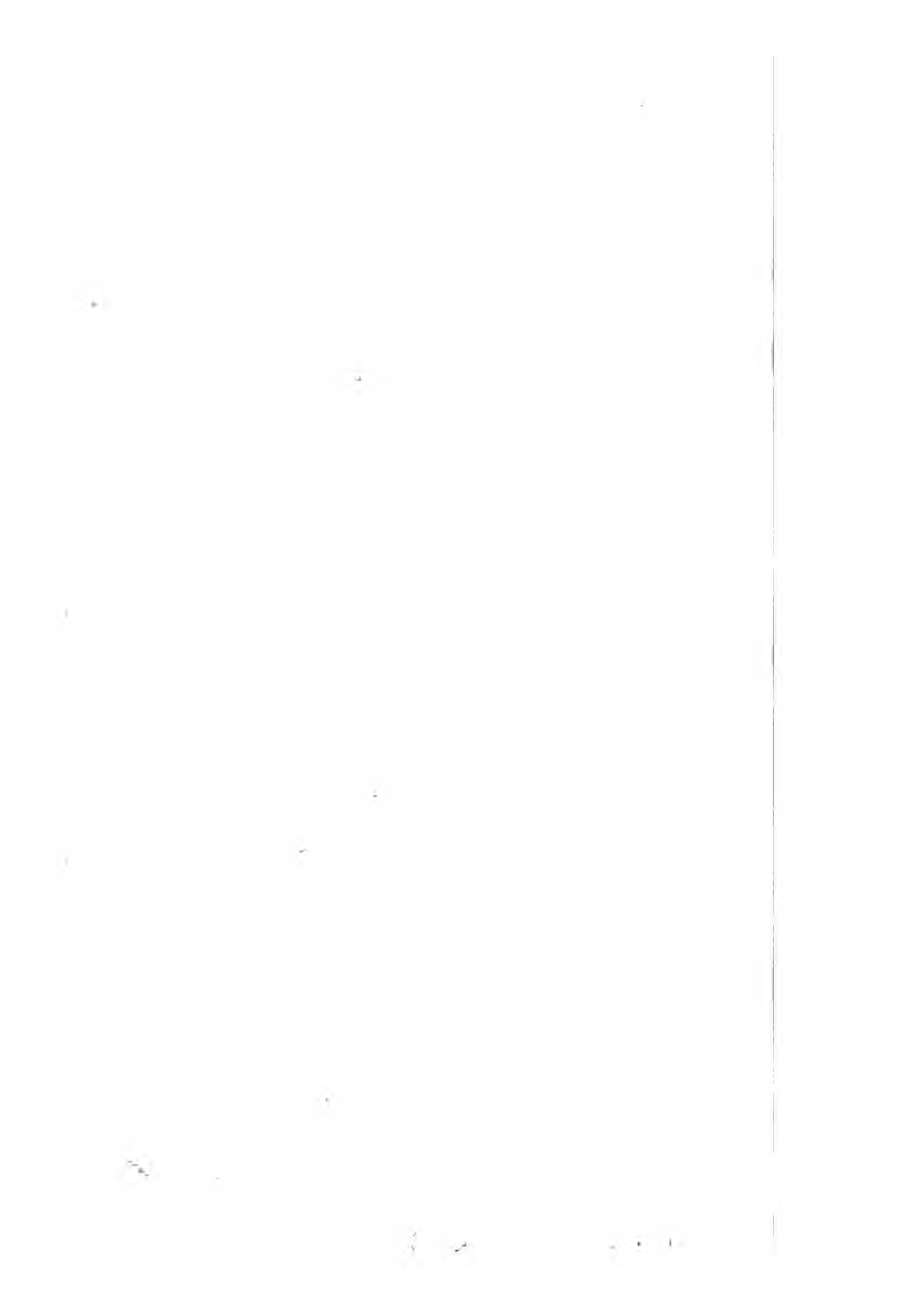
DES CHANSONS ET POÉSIES

CONTENUES DANS LES QUATRE VOLUMES ,

AVEC L'INDICATION

DES NUMÉROS DE LA *CLEF DU CAVEAU* ,

POUR LE TIMBRE DES AIRS.





## TABLE GÉNÉRALE.

---

### A.

	Tom.	Pag.	Clef du Cav.*
Abonnez-vous à l'Epicurien fran- çais. . . . .	III.	117	513
Adèle et Lucas. . . . .	III.	136	513
Age (les progrès de l'). . . . .	II.	83	187
— (le premier et le dernier). . .	II.	238	1415
Agonie d'Apollon (l'). . . . .	IV.	139	
Ah! mon Dieu! que j' suis bête. .	II.	120	935
Amant (couplets d'une jeune fem- me à son). . . . .	I.	122	1229
Amis de Paris (les bons). . . . .	II.	252	561
Amours de Gonesse (les). . . . .	I.	276	627
An 1825 (l'). . . . .	III.	179	1565

\* *Clef du Caveau*, 3<sup>e</sup> édition, chez Janet et Cotelle, rue Saint-Honoré, n<sup>o</sup> 123, et rue Richelieu, n<sup>o</sup> 92.

Anglais au caveau moderne (l'). . . . .	ii.	87	292
Arquebuse (couplets pour une fête de l'). . . . .	iv.	52	
Atelier du peintre. <i>V.</i> Peintre.			
Au diable la raison, couplets chan- tés à Villejuif. . . . .	iii.	256	711
Avant et après. . . . .	i.	241	663

B.

Bahu (dialogue entre la mère Gangan et la mère). . . . .	iii.	277	946
Bâilleur éternel (le). . . . .	ii.	226	1129
Baptême (couplets à l'occasion d'un) . . . . .	iv.	161	
Bien fort et tout doucement. . . . .	ii.	40	
Billets gratis (suppression des). . . . .	i.	60	

AIRS.

CLEF DU CAVEAU.

Quel désespoir. . . . .	Nos	494
Que le sultan Saladin. . . . .		489
Lise épouse l' beau Gernance. . . . .		366
Je vous comprendrai toujours bien. . . . .		293
On dit que le diable est céans. . . . .		427
Il faut que l'on file doux. . . . .		228
Traitant l'Amour sans pitié. . . . .		571
Que d'établissements nouveaux. . . . .		486

AIRS.	CLEF DU CAVEAU.
Je suis né natif de Ferrare.....	Nos 280
Des Fleurettes.....	723
Courez vite, prenez le patron.....	109
 Bouche et le Nez ( Dialogue entre	
la ). . . . .	II. 273

AIRS.	CLEF DU CAVEAU.
Mon père était pot.....	Nos 633
Je suis né natif de Ferrare.....	280
De la fanfare de Saint-Cloud.....	680
Réveillez-vous, belle endormie.....	512
La bonne aventure.....	302
Si Dorilas.....	533
De l'Avare et son ami.....	802
Jeune fille, jeune garçon.....	289
Vaudeville des <i>Visitandines</i> .....	863
Des Fleurettes.....	723
Du Curé de Pompone.....	745
Dans la vigne à Claudine.....	116
Tenez, moi, je suis un bon homme.....	557
Bon voyage, cher Dumollet.....	866
Ah! mamam, que je l'échappai belle!.....	14
Qu'il pleuv', qu'il vent', qu'il tonne.....	1
Aussitôt que la lumière.....	50

Brazier ( Réponse aux couplets de	
M. ). . . . .	IV. 183 1989
Brouillards ( les ). . . . .	I. 126 557

C.

Cadet Buteux chez Olivier. . . . .	1.	150	634
— à la Vestale. . . . .	1.	155	

AIRS		CLEF DU CAVEAU.
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois. . . . .	Nos	627
Tous les bourgeois de Châtres. . . . .		564
Du Lendemain. . . . .		750
Tarare Ponpon. . . . .		663
A boire ! à boire ! à boire !. . . . .		1
Il était une fille. . . . .		219
Quoi ! ma voisine , es-tu fâchée ? . . . . .		699
Dans les gardes françaises. . . . .		120
Traitant l'Amour sans pitié. . . . .		571
Bonsoir la compagnie. . . . .		66
A boire ! à boire ! à boire !. . . . .		1
J'arrive à pied de province. . . . .		249
Des Fraises. . . . .		725
Du haut en bas. . . . .		155
Une fille est un oiseau. . . . .		606
Au coin du feu. . . . .		47
Des Trembleurs. . . . .		731
Dépêchons , dépêchons , dépêchons-nous. . . . .		679
Des Pendus. . . . .		728
A boire ! à boire ! à boire !. . . . .		1
Au clair de la lune. . . . .		1820
Des Fleurettes. . . . .		723
Le port Mahon est pris. . . . .		352

AIRS.	CLEF DU CAVEAU.
Bonjour, mon ami Vincent.....Nos	63
Nous nous marîrons dimanche.....	409
R'lantanplan tirelire.....	504
Il a voulu, il n'a pas pu.....	215
N'est-il, Amour, sous ton empire.....	966
Ciel! l'univers va-t-il donc se dissoudre?... <sup>96</sup>	96
Ah! mon Dieu! que je l'échappai belle....	15
O filii et filiæ.....	412

Cadet Buteux au spectacle des

chiens savans..... I.	170	560
— à la tragédie d'Artaxerce. . . . I.	174	

AIRS.	CLEF DU CAVEAU.
Des Folies d'Espagne.....Nos	722
Aussitôt que la lumière.....	50
J'ons un curé patriote.....	294
Oui, je suis soldat, moi.....	436
Bon, bon, mariez-vous.....	384
J'arrive à pied de province.....	249
Du vaudeville d' <i>Arlequin Cruello</i> .....	771
Sur l' port avec Manon un jour.....	549
Courons d' la brune à la blonde.....	100
La bonne aventure, ô gué.....	302
Lise épouse l' beau Gernance.....	366
Réveillez-vous, belle endormie.....	512
Du haut en bas.....	155
Pierrot, sur le bord d'un ruisseau.....	454



AIRS.	CLEF DU CAVEAU.
Y a d' l'ognon.....	Nos 652
A la façon de Barbari.....	681
J'ai perdu mon âne.....	239
De Marcelin.....	75
A la papa.....	3
Je vous comprendrai toujours bien.....	293
Quoi! vous ne me dites rien.....	241
Cadet Roussel est bon enfant.....	658
C'est un enfant.....	867
Si Dorilas.....	533
J' commençons à m'apercevoir.....	255
Du ballet des Pierrots.....	733
Nous nous marîrons dimanche.....	409
Tous les bourgeois de Châtres.....	564
Mon père était pot.....	633
Le saint craignant de pécher.....	355
Je n' saurais danser.....	266
Avale , avale , avale.....	52
Vaudeville du <i>Sorcier</i> .....	882
Du Pas redoublé.....	756
Cœurs sensibles , cœurs fidèles.....	98
 Cadet Buteux à Longchamp. . . . .	 1. 249

AIRS.	CLEF DU CAVEAU.
La plus belle promenade.....	Nos 680
Et flon , flon , flon.....	91
Ah! de quel souvenir affreux.....	12
Trouverez-vous un parlement.....	572

AIRS.	CLEF DU CAVEAU.
Le port Mahon est pris.....Nos	352
Du Pas redoublé.....	756
Amusez-vous, jeunes fillettes.....	38
Du haut en bas.....	155
Ton humeur est , Catherine.....	560
Jeune fille , jeune garçon.....	289
Tout le long de la rivière.....	104
Des Pierrots.....	733

Cadet Buteux à la comédie des

*Deux Gendres.* . . . . . II. 47

AIRS.	CLEF DU CAVEAU.
Du vaudeville de <i>M. Guillaume</i> .....Nos	810
Lison dormait dans un bocage.....	368
Vaudeville du <i>Ballet des Pierrots</i> .....	733
Bonsoir la compagnie.....	66
Mon père était pot.....	633
On doit soixante mille francs.....	428
Regard vif et joli maintien.....	693
Un chanoine de l'Auxerrois.....	581
Ah! monseigneur! ah! Monseigneur.....	16
De la chasse du <i>Roi et le Fermier</i> .....	676
Nous nous marîrons dimanche.....	609
Du Pas redoublé.....	756
Vaudeville de <i>Lasthénie</i> .....	803
Tenez , moi , je suis un bon homme.....	557
Aussitôt que la lumière.....	50
Dans la vigne à Claudine.....	116

AIRS.	CLEF DU CAVEAU.
Ce mouchoir , belle Raimonde.....Nos	74
A la façon de Barbari.....	681
Tous les bourgeois de Châtres.....	564
Sur l' port , avec Manon , un jour.....	549
Une fille est un oiseau.....	606
Rien n'était si joli qu'Adèle.....	513
Au clair de la lune.....	1820
Grâce à la mode.....	671
J'ons un curé patriote.....	294
Aux soins que je prends de ma gloire.....	774
 Cadet Buteux épicurien. . . . . II.	 194 1349
— au boulevard du Temple. . . . III.	5 192
Cadet buteux à l'opéra des <i>Da-</i>	
<i>naïdes</i> .. . . . III.	12

AIRS.	CLEF DU CAVEAU.
Du Curé de Pompone.....Nos	745
Encore un quart'ron , Claudine.....	715
Je n' saurais danser.....	266
Des Fraises.....	725
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.....	627
Cadet Roussel est bon enfant.....	658
Une fille est un oiseau.....	606
De la Croisée.....	678
Vaudeville du <i>Sorcier</i> .....	883
C'est un enfant.....	867
Gai , gai , mariez-vous.....	384

AIBS.	CLEF DU CAVEAU.
Au clair de la lune.....	Nos 1820
Jeune fille , jeune garçon.....	289
A la Papa.....	3
Mes chers enfans , unissez-vous.....	801
Pomm's de reinette et pomm's d'api.....	456
Et zic et zic et zoc.....	185
La bonne aventure.....	302
Ah! qu'il est drôle.....	935
Malgré la bataille.....	22
Chacun avec moi l'avoûra.....	89
Nous nous marîrons dimanche.....	409
Entends-tu l'appel qui sonne?.....	1317
Contentons-nous d'une simple bouteille....	105
Regards vifs et joli maintien.....	693
A peine au sortir de l'enfance.....	704
Mon p'tit cœur , vous n' m'aimez guères...	331
Grâce à la mode.....	671
Peut-on affliger ce qu'on aime? ( du <i>Déserteur</i> ).....	
Tarare Ponpon.....	663
Quand un tendron vient dans ces lieux.....	484
Des Trembleurs.....	731
Le petit mot pour rire.....	759
L'Ours est-il mort? ( des <i>Deux Chasseurs</i> ).	
Nous nous verrons demain sur le champ de bataille.....	268
Des Pierrots.....	733
Ciel! l'univers va-t-il donc se dissoudre?...	96

AIRS.	CLEF DU CAVEAU.
Ah! ah! ah! qu'on ne m' parle pas.....	Nos 1136
De la Monaco.....	689
Cadet Buteux à la <i>Psyché</i> du Vau-	
deville. . . . .	III. 42

AIRS.	CLEF DU CAVEAU.
J'arrive à pied de province.....	Nos 249
Je vous comprendrai toujours bien.....	293
De Marcelin.....	75
V'là c' que c'est qu' d'aller au hois.....	627
Une fille est un oiseau.....	606
Que d'établissemens nouveaux.....	486
Je suis né natif de Ferrare.....	280
Gai, gai, gai.....	167
Aussitôt que la lumière.....	50
Lison dormait dans un bocage.....	368
Jeune fille, jeune garçon.....	289
Du ballet des Pierrots.....	733
Servantes, quittez vos paniers.....	527
Menuet d'Exaudet.....	752
Un mouvement de curiosité.....	224
Ma tante Urlurette.....	576
Lise épouse l' beau Gernance.....	366
Toujours seule, disait Nina.....	563
Nous nous marîrons dimanche.....	409
Tous les bourgeois de Châtres.....	564
Eh quoi! déjà je vois le jour.....	732
Sur l' port avec Manon un jour.....	549

AIRS.

CLEF DU CAVEAU.

Encore un quartr'on , Claudine.....Nos	175
Des Fleurettes.....	723
En revenant de Bâle en Suisse.....	180
Que le sultan Saladin.....	489
De la Baronne.....	665
Sous le nom de l'amitié.....	544
Dans la chambre où naquit Molière.....	311
Faut d' la vertu , pas trop n'en faut.....	192

Cadet Buteux au *Vampire*. . . . . III. 72

AIRS.

CLEF DU CAVEAU.

Que le sultan Saladin.....Nos	489
Tenez , moi , je suis un bon homme.....	557
Décacheter sous ma porte.....	140
Vaudeville de <i>Partie carrée</i> .....	833
Monsieur le prévôt des marchands.....	763
Une fille est un oiseau.....	606
Du Ballet des Pierrots.....	733
Du Pas redoublé.....	756
Comme on fait son lit on se couche.....	584
Rien n'était si joli qu'Adèle.....	513
Réveillez-vous , belle endormie.....	512
Nous nous marirons dimanche.....	409
Des Pendus.....	728

ACTE PREMIER.

Du major Palmier.....	1059
Tous les bourgeois de Châtres.....	564

AIRS.	CLEF DU CAVEAU.
Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je fasse.....Nos	401
De la Catacoua.....	674
Gai, gai, mariez-vous.....	384
Ah! Monseigneur.....	16
Il était une fille.....	219
De Gaspard l'Avisé.....	1454
Du ménage de garçon.....	264
Des Découpures.....	679
Ecoutez l'histoire entière.....	249
Nous nous verrons demain sur le champ de bataille.....	268
Tout le long de la rivière.....	104
Des Pendus.....	728

ACTE SECOND.

Dans ma chaumière.....	{ 121
	{ 122
Cadet Roussel est bon enfant.....	658
La Faridondaine.....	681
Menuet d'Exaudet.....	752
Tarare Ponpon.....	663
J'ai vu la meunière.....	690
Nage toujours, mais n' t'y fie pas.....	583
La boulangère a des écus.....	303
Suzon sortait de son village.....	550
Des Trembleurs.....	731
Nage toujours, mais n' t'y fie pas.....	583



AIRS.	CLEF DU CAVEAU.
Lubin a la préférence.....	Nos 693
C'est un enfant.....	867
Eh! voilà la vie.....	24
Du haut en bas.....	155
Du bastringue.....	1030
De la Parole.....	693
Eh quoi! tout sommeille.....	760
Tontaine, tonton.....	1112
Du Verre.....	910
De la Sentinelle.....	716
Au clair de la lune.....	1820
Au coin du feu.....	47
Des Pendus.....	728

ACTE TROISIÈME.

Des filles à marier.....	1464
Colin disait à Lise un jour.....	99
Vaudeville du <i>Sorcier</i> .....	883
Lise épouse l' beau Gernance.....	366
La fille au coupeur de paille.....	248
Un jour à Fanchon j' dis : ma fille.....	1349
C'est bien naturel.....	189
Grâce à la mode.....	671
Digo, d' Jeannette.....	152
Ciel! l'univers va-t-il donc se dissoudre!..	96
Ah! comm' c'est drôle!.....	935
Du Lendemain.....	750
Des Pendus.....	728



Cadnet Buteux à l'enterrement de

Mlle Raucourt. . . . .	III.	124	192
Café des Gobemouches (le). . . . .	III.	210	1117
Campagnard à Paris (le). . . . .	IV.	207	

AIRS.

CLEF DU CAVEAU.

Tarare Ponpon.....	N <sup>os</sup>	663
De Marcelin.....		75
Ah! comme c'est drôle.....		68
Le Curé de Pomponne.....		745
Pourriez-vous bien douter encore.....		470
Vaudeville de <i>Partie carrée</i> .....		833
Tout le long de la rivière.....		104
Contentons-nous d'une simple bouteille....		105
Contredanse de Hullin.....		670
Une fille est un oiseau.....		606
Du partage de la richesse.....		157
Aux soins que je prends de ma gloire.....		774
J'étais gisant à cette place.....		842
Du ménage de garçon.....		264
A moins que dans ce monastère.....		863
Suzon sortait de son village.....		550

Cancans populaires (les). . . . .	IV.	233	1743
Carême (le). . . . .	I.	91	633
Carillon bachique (le). . . . .	I.	216	185
Carnaval (v'là c' que c'est qu' l'). I.		87	627
Célibataire (le). . . . .	II.	178	104

C'est égal. . . . .	II.	143	1102
Chaise et le fauteuil (la). . . . .	II.	223	595
Chanson à manger. . . . .	I.	25	50
Chanson bachique. . . . .	I.	43	26
— (la petite). . . . .	II.	79	18
— (la mauvaise et la bonne). . . . .	II.	104	898
Chant du soldat. <i>Voy.</i> Soldat.			
Chasseur (le). . . . .	IV.	236	676
Châteaux en Espagne (mes). . . . .	I.	192	732
Chatte merveilleuse. Couplets chan-			
tés à une noce. . . . .	IV.	153	423
Chauveau - Lagarde ( couplets			
pour M. ). . . . .	I.	212	24
Cheminée (la). . . . .	I.	32	910
Chien et Chat. . . . .	IV.	97	1893
Chiens muselés (les). . . . .	I.	196	294
Code épicurien. . . . .	I.	222	475
Colifichet. . . . .	IV.	229	852
Commis indépendant (le). . . . .	III.	215	104
Confession aux prêtres de Mo-			
mus. . . . .	II.	155	294
Conseils à une coquette. . . . .	I.	202	
— à une jolie femme. . . . .	IV.	73	
Conseils aux garçons. . . . .	II.	116	898
Consolations de la vieillesse. . . . .	II.	31	758
Coups ( les ). . . . .	I.	107	784

COUPLETS POUR DIVERSES CIRCONSTANCES.

— pour un ménage, le jour de l'an 1812. . . . .	II.	37	750
— pour M. Bourdois, médecin. . . . .	II.	242	910
— pour l'installation de M. D. dans sa maison de la rue du Mont-Blanc. . . . .	III.	127	623
— à mon ami Hippolyte. . . . .	III.	143	1240
— à ma femme, le premier jour de l'an. . . . .	III.	274	1229
— chantés chez l'auteur de <i>l'As- semblée de Famille</i> . . . . .	IV.	94	802
— chantés chez M. Laugier à Vil- lejuif. . . . .	IV.	256	711
— pour la réception de l'auteur à la société dite des <i>Bêtes</i> . . . . .	IV.	141	576
— pour une fête de l'Arquebuse. <i>Voy.</i> Arquebuse.			
— chantés au banquet des <i>Soupers de Momus</i> . . . . .	IV.	118	1425
— à mes amis réunis chez Gri- gnon, le 17 janvier 1827. . . . .	IV.	191	1714
<i>Voy.</i> FÊTES et NOCES.			

D.

Danse (la). . . . .	III.	159	
---------------------	------	-----	--

Délire bachique (le). . . . .	II.	147	456
Démocrite (le nouveau). . . . .	IV.	262	104
Denis (M. et M <sup>me</sup> ). . . . .	I.	142	241
Desbordes-Valmore (stances à M <sup>me</sup> ). . . . .	IV.	83	
Désolation générale. <i>Voy.</i> Billets gratis. . . . .			
Dimanche (les plaisirs du). . . . .	II.	5	408
— (la rage de sortir le). . . . .	III.	251	674
Dîner d'étiquette (le). . . . .	II.	209	167

E.

Eau va toujours à la rivière (l'). . . . .	I.	116	793
Eloge du long. . . . .	I.	232	852
En attendant. . . . .	I.	228	90
Encore une chanson à faire. . . . .	I.	283	175
Epicurien (l'). . . . .	IV.	249	569
— entre deux âges. . . . .	II.	205	1112
Epître à un jeune convalescent. . . . .	I.	102	1
— à Christine, sur un ruban dérobé. . . . .	I.	209	
— à M <sup>lle</sup> Adèle Cailhava. . . . .	I.	138	
— à M. le docteur D. . . . .	III.	114	
— à M. le duc de B., qui avait invité l'auteur à un dîner de famille. . . . .	III.	267	
Et cætera pantoufle. . . . .	IV.	122	1436

F.

Factotum (le). . . . .	III.	133	676
Faut-il pleurer ou faut-il rire?. . . . .	IV.	239	820
Faute d'un moine l'abbaye ne man-			
que pas. . . . .	I.	104	592
FÊTES (couplets de)			
— chantés par un sexagénaire à			
Jacqueline B. . . . .	I.	129	113
— pour M <sup>me</sup> Adèle B. . . . .	II.	271	762
— pour M. Ducray-Duminil. . . . .	III.	121	249
— pour une Marie. . . . .	III.	203	195
— pour un mari à la fête de sa femme. . . . .	III.	285	338
— pour une Annette, chantés à			
Meudon. . . . .	IV.	106	623
— pour M. Pierre Vigier. . . . .	IV.	109	
Fiacre (histoire d'un). . . . .	IV.	196	

AIRS.

CLEF DU CAVEAU.

Vous l'ordonnez, je me ferai connaître. . . Nos	}	640
		642
Mon père père était pot. . . . .		633
Je vous comprendrai toujours bien. . . . .		293
J'ai vu partout dans mes voyages. . . . .	}	243
		244
La Fanfare de Saint-Cloud. . . . .		680
Vaudeville d'Angélique et Melcourt. . . . .		767
Toujours, toujours, il est toujours le même. . . . .		562

AIRS.	CLEF DU CAVEAU.	
Gaîment je m'accommode.....	Nos	675
Où s'en vont ces gais bergers.....		430
Du major Palmer.....		1051
Il faut filer doux.....		228
Faut d' la vertu , pas trop n'en faut.....		192
Ciel ! l'univers va-t-il donc se dissoudre !..		96
Une fille est un oiseau.....		606
Sans mentir.....		1238
Vive Paris.....		852
Du ménage de garçon.....		264
Le Fleuve de la vie.....		342
Suzon sortait de son village.....		550
<b>Foin (le).</b> . . . . . I.	123	872
<b>Fortune (inconvéniens de la).</b> . . . II.	000	9
<b>Froid et le chaud (le).</b> . . . . . III.	226	1825
<b>G.</b>		
<b>Gaïte (hymne à la).</b> . . . . . I.	50	199
<b>Gants (les).</b> . . . . . IV.	177	118
<b>Garçons (conseils aux).</b> . . . . . II.	116	898
<b>Gargantua (le petit).</b> . . . . . I.	256	483
<b>Gentil (couplets à mon ami).</b> . . . III.	244	910
<b>Gersin (vers à M.).</b> . . . . . IV.	161	
<b>Glissade , moralité (la).</b> . . . . . IV.	79	
<b>Grégoire (le nec plus ultra de).</b> . . II.	109	237
<b>Grisettes (vivent les).</b> . . . . . II.	70	277
<b>— prises au physique et au moral.</b> IV.	145	303

H.

Halle (la). . . . .	I.	53	198
Hasard (le). . . . .	IV.	164	1791
Hiver (le retour de l'). . . . .	I.	233	93
Homme content de tout (l'). . . . .	II.	285	187
— du bon vieux temps (l'). . . . .	III.	236	1473
Hymne à la Gaîté. . . . .	I.	50	199

I.

Il est trop tard. . . . .	IV.	104	566
Il fallait qu' ça finît par là. . . . .	III.	246	68
Il faut boire et manger. . . . .	I.	205	69
Il faut rire. . . . .	I.	169	576
Ils sont chez eux. . . . .	III.	130	1871
Inconvénient d'avoir des dents (l'). . . . .	III.	113	116
Inconvéniens de la fortune (les). . . . .	II.	129	9

J.

Jean qui pleure et Jean qui rit. . . . .	I.	84	733
Jeune homme à la mode (le). . . . .	IV.	219	1412
John Bull parisien (le). . . . .	IV.	64	1418
Journée d'un élégant (la). . . . .	III.	159	1836

L.

Laugier (couplets chantés à Ville- juif chez M.). . . . .	IV.	256	711
Laujon (épître dédicatoire à). . . . .	I.	5	
— (stances sur la mort de). . . . .	II.	15	493

Laujon aux Champs-Élysées. . . . .	iv.	253	1132
Leclerc (réponse aux couplets de M. Jacinthe). . . . .	iv.	189	1870
Le franc vaurien. . . . .	ii.	182	1026
Le Pour et le Contre. . . . .	ii.	198	13
Le son que je préfère. . . . .	iii.	66	1317
Lise (la pauvre). . . . .	ii.	61	1615
Loup n'est pas si méchant (le). . . . .	iii.	139	1042

M.

Ma femme est là. Couplets de fête. . . . .	iii.	285	338
Ma petite revue. . . . .	i.	35	24
Ma philosophie. . . . .	i.	82	814
Ma profession de foi. . . . .	ii.	167	119
Ma tactique. . . . .	ii.	244	690
Ma vie épicurienne. . . . .	ii.	18	676
Manière de vivre cent ans (la). . . . .	ii.	162	532
Margot (portrait de M <sup>lle</sup> ). . . . .	ii.	137	68
Mari (couplets d'une jeune femme à son). . . . .	i.	135	813
Mariage. <i>Voyez</i> Noces.			
Mathieu, ou l'original sans copie. . . . .	ii.	271	384
Mauvaise et bonne chanson (la). . . . .	ii.	104	898
Ménétrier (réponse à la chanson de M. Casimir). . . . .	iii.	57	54
Mes châteaux en Espagne. . . . .	i.	192	732



Monde ( <i>Voyez</i> le Nouveau).		
Moralité. . . . .	i.	48 675
Moutarde après le diner (la). . . . .	i.	119 1820
Muraire (dédicace au comte). . . . .	i.	7

N.

Neige (la). . . . .	i.	28 113
Noces (couplets de). . . . .	iv.	131 384
— à une jeune mariée. . . . .	i.	133 794
— chantés par le père de la mariée. . . . .	i.	95 627
— sur le mariage d'un jeune médecin. . . . .	ii.	45 774
— pour une dame que son mari appelait sa Chatte merveilleuse. . . . .	iv.	153 423
— pour le mariage de ma fille. . . . .	iv.	115 1129
Noir (le). . . . .	i.	80 777
Nouveau Démocrite (le). . . . .	iii.	262 104
Nouveau-Monde (le). . . . .	i.	34 { 243 244

O.

Oisif sans soucis (l'). . . . .	iv.	216
On ne vit qu'une fois. . . . .	ii.	227 119
Optimiste (l'). . . . .	ii.	285 187

Or et bijoux ne valent pas quinze

ans. . . . .	iv.	231	1600
Original sans copie (l'). . . . .	ii.	271	384

P.

Palais-Royal (le). . . . .	i.	57	777
Panpan bachique (le). . . . .	ii.	64	508
Paris en miniature. . . . . , . . . .	i.	245	882
— à cinq heures [du matin (tableau de). . . . . , . . . .	iii.	164 <sup>r</sup>	1338
— à cinq heures du soir (tableau de). . . . .	iii.	170	1338
— , ou le paradis de la France. . . . .	iv.	61	1418
Parlez-moi d' ça. . . . .	ii.	125	743
Passans (les). Dialogue entre un Parisien et un nouveau débarqué. . . . .	iii.	59	430
Patineurs (les). . . . .	iv.	175	1916
Peintre (l'atelier du). . . . .	ii.	132	674
Petit Gargantua (le). . . . .	i.	256	483
Petite pluie abat grand vent. . . . .	i.	113	157
Petite femme bien heureuse (la). . . . .	ii.	248	175
Philosophie (ma). . . . .	i.	82	814
— du pauvre diable. . . . .	ii.	218	1218
— d'un sexagénaire. . . . .	iii.	153	1129

Picard (couplets pour la fête de

M. ). . . . . IV. 74

AIRS.

CLEF DU CAVEAU.

J'ai vu le Parnasse des Dames.....Nos	242	
J'ai perdu mon âne.....	239	
Réveillez-vous.....	512	
De l'Avare.....	802	
Il eût très-jeune.....	774	
Je ne veux pas qu'on me prenne.....	566	
Vaudeville de <i>Partie carrée</i> .....	833	
Aussitôt que la lumière.....	50	
D'Angélique et Médor.....	767	
Pierre et Pierrette. . . . . III.	183	1165
Piis (couplets à M. de). . . . . III.	108	205
— (vers à M. de). . . . . IV.	137	
Pilier de café (le). . . . . IV.	85	1563
Plaisirs du dimanche (les). . . . . II.	5	408
Plaisirs d'un bon ménage (les). . . II.	248	175
Plume (la). . . . . I.	45	1530
Plus de politique. . . . . IV.	68	1113
Portes secrètes (les). . . . . III.	200	572
Portrait de M <sup>lle</sup> Margot. . . . . II.	137	68
Printemps (le). . . . . III.	36	624
— (le retour du). . . . . IV.	222	
Prisonnier pour dettes (le). . . . . II.	259	249
Progrès de l'âge (les). . . . . II.	83	187

Promenade sentimentale (la), ou  
le danger de sortir sans argent. . . . . II. 99 442

Q.

Quand c'est parti, ça n' revient  
plus. . . . . IV. 244  
Quand on est mort, c'est pour long-  
temps. . . . . II. 147 456  
Qu'elle sonne!. . . . . IV. 49

R.

Ramond (réponse aux couplets de  
M. ). . . . . IV. 150 710  
Réformé content de l'être (le). . . . . II. 267 294  
Repas de nos pères (les). . . . . III. 155 1295  
Représentation au bénéfice d'une  
famille indigente. . . . . III. 233 20  
— (autres couplets chantés à une). III. 242 1129  
Retour de l'hiver (le). . . . . I. 263 93  
— du printemps. . . . . IV. 222  
Réveil matin (le). . . . . III. 271  
Reviendrez-vous? stances sur le dé-  
part des médecins français pour  
Barcelone. . . . . IV. 149  
Rien qu'une. Conte. . . . . I. 71  
Rocher de Cancale (le). . . . . IV. 246 105

— (le 20 du mois au). . . . .	iv.	248	368
Ronde de table. . . . .	i.	67	1072
— prophétique. . . . .	i.	236	463
— chantée chez le comte Re- gnault. . . . .	iii.	194	1072

S.

Sans souci (le). . . . .	ii.	167	119
Scarron (sur la mort de). . . . .	ii.	172	
Secrétaire (le). . . . .	iv.	92	665
Serviteur ! serviteur !. . . . .	iv.	156	116
Sexagénaire (le). . . . .	iv.	124	1859
Simon (le menuisier). . . . .	iii.	251	674
Soldat (le). . . . .	iii.	206	
— (chant du). . . . .	iii.	223	
Souper (le). . . . .	iii.	230	1825
Souvenirs nocturnes de deux époux du dix-septième siècle. . . . .	i.	142	241
Strophes sur le départ d'un corps de cavalerie pour l'armée. . . . .	iv.	112	756

T.

Table (la). . . . .	i.	98	803
Tableau du jour de l'an. . . . .	i.	21	627
Tableau de Paris. <i>Voyez</i> Paris.			

Tactique (ma).	ii.	244	690
Tout ce qui reluit n'est pas or.	i.	110	113
Tout le monde est attrapé.	iv.	226	243
Tout le monde sait ça.	ii.	25	454
Train du monde (le).	ii.	10	745
Treille de sincérité (la).	ii.	173	1113

U.

Un peu d'adresse.	iii.	148	
-------------------	------	-----	--

V.

Vaurien (le franc).	ii.	182	1029
Verre (le).	ii.	95	{ 910 869
Verse encor.	ii.	188	1240
Vie épicurienne (ma).	ii.	18	676
Vieillesse (consolation de la).	ii.	31	758
Visites (les).	iv.	163	1666
Vivent les grisettes. <i>Voy.</i> Grisettes.			
Vœu d'un ivrogne.	i.	128	581
Voilà comme l'esprit vient.	iii.	157	33
V'là c' que c'est que d'ètr' papa.	i.	95	627
— que l' Carnaval.	i.	87	627
— que l' Sentiment.	i.	276	627
Voisines de village (les) <i>Voy.</i> Bahu.			
Voyage d'un buveur.	iv.	242	550

VERS à M <sup>me</sup> ... qui avait demandé à l'auteur un billet pour une de ses pièces. . . . .	I.	78
— d'une jeune dame à un de ses parens. . . . .	I.	101
— d'une jeune dame à son amant, en lui envoyant une lettre. . .	I.	122 1229
— à M. Godde, qui avait sauvé de l'oubli une comédie posthu- me de Collin-d'Harleville. . .	I.	131
— à M. B., à qui l'auteur avait en- voyé son portrait. . . . .	II.	217
— à M. Gersin. . . . .	IV.	168
— à une dame qui demandait à l'au- teur ses trois vol. de chansons. .	IV.	170
— Conseil à une jolie femme. . .	IV.	73
— à M <sup>me</sup> ..., en lui envoyant une coupe de cristal. . . . .	IV.	121
— à une jolie chapelière. . . . .	IV.	130
— pour l'Album de M <sup>me</sup> Branchu. .	IV.	160

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE  
ET DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.

57532915

